
ESI - PALLI
A





BONS AUTEURS A 1 FRANC LE VOLUME

JULES BOULABERT

LUXURIEUX

POINT NE SERAS



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, EDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

Étranger et par poste 1 fr. 25.

LUXURIEUX POINT NE SERAS

LUXURE ET CHASTETÉ

F. Aureau. — Imp. de Lagny

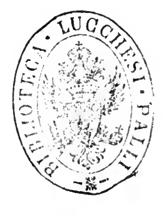
JULES BOULABERT

LUXURIEUX
POINT NE SERAS

LUXURE ET CHASTETÉ







PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

PROLOGUE

Orpheline sur un champ de bataille.

L'année 1795 était venue; la République, après mille secousses et des crises terribles, était enfin sauvée, ou du moins ne courait plus un danger imminent. Si la Révolution s'était longtemps baigné les pieds dans le sang, sur cette place qui s'appelle aujourd'hui la place de la Concorde, la République, noble et justement fière, comme tout ce qui est réellement fort, dressait hardiment la tête et luttait avec avantage contre les dix armées des vingt potentats qui s'étaient coalisés pour l'étouffer, enfant, dans son berceau.

Elle était à jamais débarrassée des Terroristes, de la Commune et du Comité de salut public.

Les massacres de septembre ne devaient pas se renouveler. L'échafaud en permanence semblait une hideuse monstruosité depuis qu'il avait dévoré ses plus infatigables pourvoyeurs; l'ogre, sanguinaire et rassasié, gisait dans le coin de quelque cave. L'on tremblait bien encore un peu, mais on commençait à l'oublier : l'heure des proscriptions était passé; la confiance renaissait.

La République était grande et forte; ceux qui l'avaient organisée en contenant ses excès, et qui l'aimaient, ne pouvaient déjà prévoir ce 18 *brumaire*, où l'épée victorieuse d'un soldat immortel devait peser plus lourde que tous les articles de la Constitution dans la balance où le sort des peuples se décide.

Quelques mois auparavant, l'Europe coalisée avait cru écraser la France, qu'elle considérait comme un foyer de révolte, de désordre et d'anarchie; les armées étrangères l'avaient envahie de plusieurs côtés à la fois; les rois et les royalistes avaient soulevé la guerre civile dans son sein, guerre terrible, acharnée, et difficile à faire, car on était sans argent. Les factions se disputaient honteusement, et elles prenaient leur patrie pour champ clos. Longwy était tombé au pouvoir des Prussiens, qui avaient mis le siége devant Verdun.

La France semblait perdue.

L'imminence même du péril la sauva.

Un peuple qui vient de se régénérer est invincible.

Tout à coup la patrie est solennellement *déclarée en danger!* A Paris, et dans les principales villes de France, le canon d'alarme retentit, — appel guerrier s'il en fut, — et de cinq minutes en cinq minutes vient éveiller un écho gigantesque et formidable dans le cœur de tous ceux qui l'entendent. Personne n'est sourd à sa voix.

A l'appel de ce tocsin patriotique, les passions se taisent, les haines s'apaisent, les ennemis se réconcilient, les armées se forment, et trois cent cinquante mille soldats volontaires courent, en chantant *la Marseillaise,* — l'hymne national à jamais immortel! — repousser l'ennemi à la frontière.

Ils éveillèrent des rires de dédain et des sourires de pitié, ces soldats dont plus d'un sortait à peine de l'enfance, mal armés, mal équipés et plus mal disciplinés encore, ces guerriers inprovisés qui n'avaient jamais vu le feu et dont le seul cri : *La Patrie est en danger!* éveillait l'enthousiasme et décuplait la force...

Mais quelques mois se sont à peine écoulés que ces conscrits sont devenus les premiers soldats du monde, après avoir vaincu les armées les mieux organisées et les mieux

disciplinées. Déjà, en courant de conquêtes en conquêtes, ils sèment, même parmi leurs ennemis, le germe vivifiant des principes qui ont fait d'eux des héros.

Les rois tremblent et se sentent mal assis sur leurs trônse chancelants; ils combattent non plus pour soumettre ou châtier, mais pour se défendre; et ils commencent à pressentir que ce drapeau qu'ils ont couvert de tant de ridicule fera victorieusement le tour du monde.

Et c'est l'œuvre de quelques mois!

. . . .

Le 9 thermidor, qui avait marqué la chute et la mort de Robespierre et de ses adhérents, avait été, par suite d'une de ces réactions si fréquentes dans les mouvements passionnés des masses, accueilli avec joie. Des acclamations avaient célébré la mort de l'orgueilleux dictateur comme une fête.

Les insurrections du 12 germinal et du 1er prairial 95 avaient été malheureusement ensanglantées du sang de nombreux montagnards; mais, en ces temps de fièvre révolutionnaire, quand chaque jour se levait sur de nouveaux supplices, le peuple ne se mettait pas en émoi pour un peu de sang versé; il ne se souvenait plus de ces deux grandes émeutes.

Enfin le canon du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) était venu fonder le Directoire, et avait révélé au peuple parisien un nom qui devait obtenir un retentissement immense.

Ce nom, c'était celui du général Bonaparte.

Le moment était venu où des faits militaire — de grandes victoires remportées par nos soldats — allaient de nouveau captiver toute l'attention publique.

C'est au milieu de ces grandes luttes que nous devons trouver les principaux acteurs du drame que nous allons raconter.

Jourdan commandait alors l'armée de Sambre-et-Meuse,

Moreau était à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle, Bonaparte venait d'être envoyé à l'armée d'Italie; et Carnot, remplissant en quelque sorte les fonctions de ministre de la guerre, avait décidé qu'en reprenant les hostilités, les trois généraux que nous venons de nommer attaqueraient l'Autriche et la Prusse de trois côtés à la fois : par le Rhin, le Danube et le Pô.

Jourdan venait de remporter la célèbre victoire d'Altenkirchen. Les alliés fuyaient devant nos troupes victorieuses. Il était huit heures du soir.

La journée avait été chaude, la lutte longue et sanglante, la victoire longuement disputée; et si grand et si glorieux que fût le succès, l'honneur de coucher sur le champ de bataille coûtait cher au vainqueur.

Le citoyen Préval était soldat de la République depuis 1792. Il avait vingt-quatre ans et était capitaine d'un escadron de *diables à quatre*, — c'était ainsi qu'il appelait ses hommes; — mais ces diables à quatre avaient fait partie de cette brigade de hussards qui, en janvier 1795, sous les ordres du général Pichegru, avait assiégé et pris d'assaut la flotte hollandaise, retenue par les glaces dans la rade du Texel.

Un fait d'armes inouï dans les fastes de l'histoire.

Les hussards étaient de création nouvelle. Tous ceux qui obéissaient au capitaine Préval étaient en grande partie moins âgés que leur chef.

On ne voyait parmi eux que de jeunes et joyeux visages. Combien pourtant devaient voir grisonner leurs moustaches sous les harnais et le baudrier !

Chef et soldats s'aimaient comme des conscrits de la même classe. N'étaient-ils pas en effet de la même classe, puisque c'était la voix tonnante du canon d'alarme qui les avait tous précipités vers la frontière?

Préval avait peut-être eu plus de chance que ses camarades. Possible; mais autre chose militait en sa faveur : on



commençait, dans l'armée, à compter l'instruction pour quelque chose. On n'était plus au temps où un gentilhomme ignorant signait en apposant son chiffre et ses armes gravés au pommeau de son épée. Cependant l'instruction était rare encore, et Préval était instruit, intelligent et lettré.

Nous ne parlons pas de la bravoure : elle était à l'ordre du jour, débordait de tous les cœurs et exaltait toutes les têtes.

Des têtes de vingt ans s'enflamment facilement.

Ajoutons, pour terminer le court panégyrique du capitaine Préval, qu'il appartenait à une famille de riches commerçants de Paris, qu'il s'était enrôlé en 1792, tout en laissant à Paris une jeune fille qu'il aimait avec la force et l'énergie de ses vingt ans.

Mais, en ces temps d'héroïsme, la patrie passait avant l'amour !

Pourtant la liaison et les relations de Préval et de Mélanie Rabuti renfermaient tous les éléments d'un roman, mais d'un roman vrai, assez intéressant pour que nous le racontions en deux mots au lecteur.

Piétro Rabuti, le père de Mélanie, était Italien d'origine et orfévre de son état. Il était riche et installé dans une belle boutique du quai des Orfévres, non loin du *petit Dunkerque*, où se vendaient les plus beaux joyaux de Paris avant 1789.

Piétro était veuf d'une femme qu'il avait beaucoup aimée; sa femme morte, le pauvre homme avait pour unique consolation une fille qu'il adorait. En 1792, Mélanie avait dix-sept ans. C'était une jeune fille accomplie, et dans tous les pays du monde, même aux yeux des gens les plus difficiles, elle eût passé à juste titre pour une femme adorable et une beauté parfaite. Elle avait la beauté de ses compatriotes; elle avait le type si riche et si élégant des belles

filles d'Arles ! c'est-à-dire qu'elle était brune, — une brune comme le soleil du Midi seul sait et peut les faire, avec les formes gracieuses et empreintes de cette dignité quasi-divine, héritage des patriciennes romaines.

Elle était à juste t tre l'orgueil et la joie de son père.

Ce dernier était, dans sa partie, un si habile ouvrier, que, depuis vingt ans qu'il était à Paris, il n'avait pas eu de peine à se faire une belle et nombreuse clientèle parmi la gent aristocratique et noble du faubourg Saint-Germain.

Si l'ère de la Révolution fut une époque glorieuse et régénératrice pour le peuple français, elle ne marqua pas une époque de prospérité pour le joaillier : sans qu'il fût ruiné à beaucoup près, son commerce en souffrit.

Cela se comprend : tous les plus riches clients de Rabuti fuyaient la France et émigraient à l'étranger.

L'Italien, assez effrayé de l'ordre de choses régnant alors, cacha ses bijoux et ses matières les plus précieuses dans une cave, se croisa à peu près les bras et attendit des temps meilleurs.

Un jour, un homme se précipita comme un fou dans la boutique de l'orfévre, déserte d'ouvriers et vide de marchandises.

— Sauvez-moi, sauvez-moi, dit-il, ou je suis perdu ! Ils m'ont reconnu pour *un suspect*.

Une telle qualité conduisait toujours à l'échafaud.

Rabuti regarda l'homme qui implorait sa pitié, et reconnut un de ses meilleurs clients du noble faubourg.

— Comment, vous ici, monsieur le comte ? s'écria-t-il avec un empressement sympathique.

— Oui, moi-même.

— Mais que voulez-vous ?

— Cachez-moi, cachez-moi, ou je suis perdu ! ils me poursuivent! Je vous dirai tout plus tard.

On s'exposait beaucoup, en 1792, en donnant asile à des

suspects. C'était tout simplement se faire leur complice, et tous les jours on se mettait dans le cas de monter sur l'échafaud avec eux. Piétro, quoique son commerce souffrît horriblement des sanglantes agitations de ces temps de troubles, ne s'occupait que fort peu des affaires de la Révolution, et beaucoup des malheureux. Il était étranger et charitable.

Il se souvint que le comte de Graville, celui qui lui demandait l'hospitalité, avait été pour lui un bon client et lui avait fait gagner beaucoup d'argent. Il y avait deux ans à peine que, lors du mariage du gentilhomme, il avait fourni pour plus de cent mille écus de joyaux pour compléter la corbeille de mariage.

Il accueillit donc son noble client, et le cacha de son mieux, à la grande satisfaction du fugitif.

Il ne le connaissait que pour un gentilhomme très-riche et le croyait honnête.

Le comte avait alors environ trente ans; il était assez bien de corps et de visage; mais, soit par légèreté ou par suite d'un mauvais naturel, il avait des mœurs abominables. Il était marié depuis peu; mais quoique sa femme fût jeune et jolie, il s'en souciait aussi peu que si elle eût été vieille et laide. Il était certain qu'elle avait émigré, mais il ne savait pas où.

Il était du reste enchanté de pouvoir vivre en garçon. C'eût peut-être été pour lui une raison de ne point maudire la Révolution.

Le comte appartenait de toutes les façons à cette catégorie de jeunes hommes qui avaient si vaillamment mérité, sous un autre règne, la flétrissante dénomination de *roués de la Régence*. Il était de ceux qui, ne respectant rien, raffolaient des soupers fins, — orgies échevelées, sans nom, — ou des *petites-maisons*, — véritables lieux de la plus éhontée débauche.

Époque terrible où les mœurs se relâchaient d'une façon aussi effrayante que déplorable.

Les roués de l'époque en étaient arrivés à ne rien respecter. Gustave avait été élevé, Dieu seul pouvait savoir comment! mais son père ne s'en était bien certainement jamais occupé. Quant à sa mère, elle mourut si jeune, que le marquis ne l'avait en quelque sorte pas connue.

A quinze ans, quoi que nos pères disent de la sagesse de leurs premières années, le comte était un fieffé mauvais sujet. Sur le turf de la vie menée à grandes guides, il eût laissé bien loin derrière lui nos malheureux *petits-crevés* d'aujourd'hui.

A dix-huit ans, il rossait les gens du guet et ses domestiques indifféremment; il agissait en cela tout comme avait fait son père; il hantait ces petites-maisons dont le parc Monceaux, ce charmant jardin aujourd'hui, était, avec l'habitation qu'il embellissait en l'entourant, un modèle du genre.

A vingt ans, il avait quatre maîtresses, dont une actrice éhontée et de bas étage avec laquelle il ne rougissait pas de se rouler dans les fanges et les hontes de tous les scandales.

Quoiqu'il fût fort riche, quand il eut vingt-cinq ans, on trembla sérieusement pour sa fortune, d'autant plus qu'il était robuste et bâti comme un homme destiné à manger vingt successions. Il était joli homme, gracieux, brave, querelleur, très-compromettant. Les femmes raffolaient de lui.

Raison majeure et péremptoire pour tous les de Graville réunis de songer au patrimoine déjà écorné de leur jeune parent.

A cette époque, les familles respectaient encore assez leurs enfants prodigues pour ne point les faire interdire. C'était peut-être une manière de se respecter soi-même.

On proposa à Gustave de le marier.

C'était une fin comme une autre.

Il poussa les hauts cris, et, le croira-t-on, il envoya à chacun de ses parents une copie des *Droits de l'homme* qui établissaient la liberté individuelle.

La famille se tut, — on était en 1789; — elle craignit, en insistant, de jeter le comte dans les rangs de la Révolution.

En 1790, Gustave se maria avec une jeune fille qu'il ne pouvait parvenir à séduire et qu'il aimait. Cette jeune fille, par la fortune et la noblesse de ses aïeux, valait au moins son mari. Celui-ci l'aima beaucoup six mois; puis il la délaissa pour retourner à ses amours de coulisses et à ses querelles de coins de rues après boire; — et cependant il avait un fils...

Un tel homme devenu le commensal de Piétro Rabuti, il advint ce qui était inévitable. Le comte vit Mélanie. — Elle était véritablement pour lui un gardien vigilant et attentionné; elle lui servait son repas sous les combles, dans le grenier où il était relégué. Il la trouva admirablement belle, d'autant plus belle qu'elle lui apparaissait dans l'isolement complet, d'autant plus belle que sa captivité était un excitant à l'ardeur de sa passion.

Huit jours suffirent au *suspect* pour s'éprendre follement de la fille de son hôte.

Les gens comme le comte avaient alors assez de fatuité pour ne douter jamais d'eux et faire foin de la vertu de toutes les femmes.

On touchait encore à l'époque où l'on tenait à honneur de pousser sa femme, sa sœur ou sa fille dans la couche royale. Quel beau et bon temps!

M. de Graville, dans l'ardeur de ses désirs, crut devoir pousser les choses rondement, cavalièrement et à fond de train.

Un matin donc, après avoir murmuré à l'oreille de Mélanie des phrases passionnées et très-claires, qui ne la

firent même pas rougir, — elle ne les comprenait pas, — il voulut pousser les choses plus loin.

Il la prit par la taille, voulut l'embrasser malgré elle; et comme elle résistait de son mieux, il lui tordit légèrement les bras. Ce fut tout pour cette fois : les lèvres impures du débauché ne souillèrent pas la vierge de leur contact.

Mélanie, outrée, menaça d'appeler du secours; de Graville, quoique à regret, la laissa aller.

Il avait réfléchi qu'il risquait l'échafaud en provoquant un esclandre.

Le soir du même jour, le comte avait quitté la demeure de Piétro. Il s'était furtivement enfui, comme un voleur, mais non sans avoir mûri un plan infernal et pris des mesures dont les affreux résultats ne devaient point se faire attendre.

Piétro et Mélanie remercièrent Dieu d'avoir éloigné de leur toit paisible un homme qui, oubliant les devoirs sacrés de la reconnaissance, voulait y apporter le déshonneur et la honte.

Deux jours après la fuite mystérieuse du comte, les sbires du Comité, ou plutôt les sicaires de Marat, pourvoyeurs vigilants de la guillotine, vêtus de la veste dite à la *Carmagnole*, coiffés du bonnet rouge phrygien et armés de fusils et de piques, s'arrêtèrent devant la porte de l'orfèvre.

Un écrit, signé d'un nom inconnu, avait signalé ce dernier au Comité, en l'accusant d'incivisme pour plusieurs raisons :

1° Il était riche, et il avait détourné de la circulation une forte somme en numéraire. Cette somme, il l'avait fondue en lingots, et la tenait mystérieusement cachée, dans une des caves de sa maison.

C'était là un crime énorme, à une époque où le numéraire

faisait complétement défaut, et quand les moins prévoyants supposaient le gouvernement, ou plutôt les gouvernants, à la veille de faire banqueroute.

2° Pietro avait donné asile à des nobles déclarés suspects, accusés d'incivisme et poursuivis par les patriotes pour ces deux motifs.

3° On trouverait la preuve du dernier fait en fouillant les greniers de la maison de Piétro. Dans le plancher de ses greniers, les susdits suspects avaient caché leurs titres et leurs papiers.

Cette lâche et terrible dénonciation était le fait du comte de Graville.

Après une perquisition qui fournit des charges accablantes contre l'orfévre, les sicaires l'arrêtèrent.

Mélanie les supplia de laisser son père libre.

Ils lui rirent au nez.

Elle se jeta à leurs pieds, en les implorant pour qu'ils lui laissassent au moins partager la captivité de son père.

Ils la repoussèrent brutalement.

Deux jours après cette arrestation, Piétro montait sur l'échafaud et payait de sa tête son imprudente bonté de cœur.

Mélanie se trouvait donc sans protecteur; M. de Graville le croyait du moins; c'était ce qu'il avait prémédité et espéré.

Grâce à Dieu, il se trompait pourtant; quelqu'un veillait sur elle.

La jeune fille fut profondément affectée de l'arrestation de son père. Elle ignora longtemps sa mort. Le monstre, l'ogre aux longs bras rouges et au couteau triangulaire dévorait tant de monde à toute heure du jour, et les exécutions se faisaient avec si peu de formes procédurières, qu'on ignorait quelquefois longtemps le sort de parents ou d'amis qui avaient péri place de la Révolution.

Depuis l'emprisonnement de l'orfévre, le comte de

Graville épiait les alentours de sa maison, et surveillait avec la plus scrupuleuse attention les moindres démarches de la belle Italienne.

Un jour celle-ci se décida à aller trouver Marat, qu'on lui avait dit être tout-puissant. Elle voulait lui démander la grâce de son père.

Le malheureux était mort depuis quatre jours.

Elle partit de chez elle à midi, et, tremblante et émue, se rendit chez le farouche tribun, auprès duquel, après neuf heures d'attente, elle n'eut même pas l'honneur d'être admise.

L'antichambre du futur septembriseur était certainement plus encombrée que celles de certains ministres de nos jours.

Mais quels solliciteurs !

Ceux qui venaient demander des grâces subissaient le sort de Mélanie. Par ordre, on ne les présentait même pas au forcené, dont une lèpre hideuse augmentait encore l'aigreur de caractère et la sauvage férocité.

Ceux qui, au contraire, venaient ou demander des têtes, ou ajouter des noms aux listes de gens *marqués à tuer*, étaient reçus avec empressement. Comment ne pas ouvrir une oreille favorable à d'aussi honnêtes réclamations?

Il était neuf heures du soir. Mélanie revenait de chez Marat, agitée, anxieuse, en proie aux plus terribles pressentiments.

« J'y retournerai demain, » se disait-elle en précipitant sa marche.

Elle passait sur le quai Voltaire ; cette partie de Paris était presque déserte.

En ces temps de fièvre et d'effervescence, le dixième de la population parisienne était dans un état de surexcitation fébrile. Les neuf autres dixièmes tremblaient, et, aussitôt la nuit, ils se confinaient et se barricadaient chez eux.

— Encore une journée passée !... Comment cela finira-

t-il?... se disaient-ils en échangeant en famille des regards d'épouvante.

Ceux-là, — le dixième, — soit ambition ou dévouement à la chose publique, ne quittaient pas les assemblées, allant de la Convention aux *Cordeliers* ou aux *Jacobins*, ou encore dans quelques autres des mille *clubs* en permanence.

Mangeaient-ils, ces démoniaques de la politique de la borne? Nous ne l'affirmerions pas positivement.

Le quai n'était donc sillonné que par de rares passants, à qui la crainte faisait doubler le pas. La nuit était sombre, le vent soufflait par longues rafales; il brumait légèrement; la Seine coulait avec un bruit sinistre.

Mélanie se hâtait pourtant; mais elle était si préoccupée de ses malheurs, qu'elle ne remarquait pas que deux hommes la suivaient et semblaient l'observer avec attention.

Le premier de ces hommes était à dix pas derrière elle: il était de taille moyenne, enveloppé dans un large manteau, qui cachait son visage. Il rasait les murs et cherchait évidemment à se tenir dans l'ombre.

Le second était plus grand, sa démarche était plus assurée et surtout plus franche; il tenait le haut du pavé. Il était également enveloppé d'un ample manteau, marchait à dix pas derrière le premier individu, et réglait sa marche sur celle de ce dernier, qui lui-même réglait la sienne sur celle de la jeune fille.

Le premier inconnu se retournait parfois et s'assurait que le second inconnu était toujours derrière lui.

Alors il battait la terre du pied avec impatience; son regard étincelant s'irritait encore du feu de la colère; un blasphème montait à ses lèvres. L'inconnu sacrait et jurait avec la grâce d'un mousquetaire.

A hauteur du palais ou de la bibliothèque Mazarine, aujourd'hui l'Institut, toujours sacrant et jurant, il murmura:



— Allons! ce ne sera pas pour ce soir. Cet homme me gêne; mais, cette nuit, je me débarrasserai de lui.

Et au lieu de continuer à suivre Mélanie, il gagna le haut du pavé, et attendit que le second inconnu l'eût rejoint.

Quand ce dernier fut près de lui :

— Citoyen, lui dit-il, vous me suivez?

— Vous dites vrai.

— Pourquoi ?

— Parce que vous-même vous suivez cette jeune fille, que vous voyez encore à l'angle de la rue Guénégaud, et qui sort de chez Marat. Est-ce vrai? Répondez-moi franchement, comme j'ai fait. Cela simplifiera d'autant l'explication que nous désirons tous deux.

— Oui, je suivais cette jeune fille, répondit le premier inconnu ou M. de Graville, car c'était lui.

— Quand on suit une femme, c'est qu'on l'aime.

— En effet j'aime Mélanie Rabuti, fit le comte.

— Vous n'êtes pas le seul.

— Vous l'aimez aussi, peut-être?

— Certainement.

— Alors nous sommes rivaux?

— Comme vous avez l'honneur de le dire.

— Dans ce cas, il m'est avis que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous couper la gorge.

— Sans aucun doute.

— Avez-vous des armes?

— C'est facile à trouver. Venez!

Le comte de Graville s'étant mis à la disposition du jeune Préval, —c'était le nom de l'homme au manteau, — ils rebroussèrent chemin, passèrent le pont des Saints-Pères, et trouvèrent de vieilles armes, deux épées rouillées, qu'ils achetèrent chez un des marchands de bric-à-brac établis dans les baraques avoisinant Saint-Germain-l'Auxerrois.

Ils prirent chacun une épée, et se dirigèrent à pas préci-

pités, et toujours en se donnant le bras, comme si chacun d'eux eût craint que son compagnon lui faussât compagnie, vers les bords de la Seine, à l'endroit où se trouve le *Cours-la-Reine.*

Ils n'avaient même pas songé à se mettre en quête de témoins.

Deux mots sur le nouveau venu.

Préval n'avait alors que vingt ans; il était grand, robuste et fort. S'il avait voulu, il eût fait un splendide cuirassier, et certes ni le casque ni la cuirasse ne l'eussent fatigué. Il avait une expression de physionomie franche, honnête, bonne, peut-être un peu naïve. Au moral, son caractère tenait largement les promesses qu'on lisait sur l'ensemble de ses traits.

C'était un bel enfant du peuple; car, quoi qu'on en dise, en 1792, la bourgeoisie commerçante, c'était encore le peuple.

Il était le fils unique d'un riche drapier, qui avait sa maison dans la Cité, non loin de la boutique de l'orfévre Rabuti. De père en fils, depuis trois siècles, et toujours en exerçant la même profession, les Préval occupaient la même maison, une antique et solide construction qui, malgré quelques lézardes — rides respectables — au front du vieil édifice, semblait bien faite pour se rire de la lime du temps.

M. Préval père aimait son fils; il en était fier et le regardait comme un homme fait, quoiqu'il n'eût que vingt ans; il l'aimait surtout parce que lui, républicain sincère et modéré, il avait trouvé en Raoul un fils digne de lui, qui pensait comme lui. Madame Préval aimait son enfant comme une mère qui n'en a jamais eu qu'un, qui n'a pas à partager entre plusieurs les inépuisables trésors de l'amour maternel, qui n'a pas surtout à pleurer ceux de ses enfants que Dieu a rappelés à lui ni à leur donner un souvenir

C'était une belle famille, quoiqu'elle fût peu nombreuse, que celle du riche drapier. Entre les trois personnes qui la composaient, que de sympathie, que d'affection, que d'amour!

Préval et Mélanie se connaissaient comme on se connaît entre voisins. Ils avaient presque été élevés ensemble. S'aimaient-ils? nous n'en savons rien; personne du quartier ne l'affirmait. Quant à eux, nous pouvons garantir qu'ils ne se l'étaient jamais dit.

Pourtant, depuis un an, Raoul devenait plus sérieux, comme un homme absorbé par une grande et unique préoccupation; et Mélanie se laissait aller à une tendre mélancolie qui la rendait plus gracieuse en la faisant plus femme.

Les deux enfants se voyaient tous les jours; ensemble, ils étaient timides et gauches, et méritaient parfaitement le titre d'*enfants* que nous venons de leur donner.

Bien des gens décideront que c'était une preuve évidente qu'ils s'aimaient.

Quand Raoul avait appris l'arrestation de l'orfévre Rabuti, il avait jeté comme un cri de rage. Dans sa colère, il avait maudit les hommes à piques, satellites de la Terreur; il avait même jeté l'anathème sur la Révolution, qu'il avait cependant toujours considérée comme un bienfait.

L'amour et la douleur rendent parfois injuste.

Mais Raoul n'était pas homme à regarder une calamité les bras croisés et à s'engourdir dans un désespoir inutile. Au contraire, il était organisé pour la lutte. En ces temps d'affreuse commotion, personne n'ignorait que presque toujours l'échafaud était le dénouement de toute arrestation.

Il ne fit part de son projet à personne; en le communiquant à Mélanie, il eût craint de l'effrayer, mais il se promit de sauver le père de la jeune fille. Il ne put y parvenir, il arriva trop tard : il n'avait appris l'arrestation de l'orfèvre que le jour où celui-ci montait sur l'échafaud.

— Mélanie a perdu son père! s'écria-t-il apprenant la sanglante et terrible nouvelle; elle n'a plus de protecteur, je lui en tiendrai lieu. Dans quelques mois, si elle y consent, elle sera ma femme; et, d'ici là, je veillerai sur elle, sans la perdre de vue un seul instant. Malheur à l'imprudent qui lui mettra le désespoir au cœur, en lui apprenant la mort de son père!...

On sait pourquoi l'infâme comte de Graville suivait mademoiselle Rabuti; on comprend sans doute aussi comment et dans quel but Raoul suivait, depuis la maison de Marat, le même chemin que Mélanie et le comte.

Raoul allait se battre en duel, et il n'avait jamais touché une épée. Quant à son adversaire, dans son orageuse et précoce jeunesse, il avait eu quelques duels heureux pour lui et malheureux pour ses adversaires. Maintes fois on avait dit de lui qu'il avait la main maudite.

Raoul avait donc mille chances contre une d'être tué.

Mais un vieux proverbe a dit : *Aux innocents les mains pleines;* et il y a un bon Dieu pour les maladroits, absolument comme pour les amoureux et les ivrognes.

Quoiqu'il en dût être, Préval arriva sur le terrain avec une aisance parfaite, un sang-froid superbe et un courage indomptable.

Il trouvait ce qu'il allait faire tout naturel; et, sans vergogne, il espérait bien tuer son adversaire, le luxurieux de Graville.

Sous les arbres du Cours-la-Reine, la nuit était sombre et comme opaque. A moins que deux adversaires n'eussent envie de se tuer tous deux, il était en quelque sorte impossible de se battre dans une telle obscurité.

Cette obscurité équilibrait les chances du hasard à l'avantage de Raoul, mais celui-ci, ignorant la force de son adversaire, n'avait aucune raison pour chercher à en profiter.

— Nous ne pouvons nous battre ici, lui dit le comte.

— Pourquoi?

— Dans cette obscurité, nous nous enferrerions nous-mêmes sur les épées.

— C'est vrai, fit Raoul; venez, si vous le voulez bien, sur la route; la lune va probablement se dégager des nuages, et nous pourrons voir clair à ce que nous voulons faire.

— Allons, fit le comte.

Le sang-froid de Préval n'était pas sans donner à réfléchir à M. de Graville : il ne savait nullement à qui il avait affaire. Il n'avait vu de son adversaire que des yeux étincelants et un regard fièrement décidé.

La haute taille, la belle corpulence et la désinvolture de Raoul lui faisaient soupçonner un officier.

— Vous êtes-vous déjà battu, citoyen? dit-il à Préval.

— Jamais! répondit franchement ce dernier, sans soupçonner la joie dont cet aveu emplissait le cœur de son rival.

Les deux antagonistes attendaient sur le quai, l'épée à la main, que la lune se dégageât des nuages, comme l'avait dit Raoul.

Ce dernier, sans savoir ce que c'était qu'un duel, ne pensait qu'à tuer son rival. Ce dernier ne songeait qu'à Mélanie, après avoir pourtant donné un rapide souvenir à sa femme et à son fils.

— Votre nom? dit-il tout à coup à Raoul, que nous sachions au moins contre qui nous nous battons.

— Je ne vous demande pas le vôtre, citoyen, reprit le fils du drapier, permettez-moi donc de vous taire le mien. Qu'il vous suffise de savoir que j'aime Mélanie comme un insensé, et que je suis votre rival.

— Vous avez raison! reprit le comte avec colère; cela suffit pour que je vous tue. En garde!

La lune se dégageait des nuages.

Les deux rivaux laissèrent tomber leurs manteaux, dont

ils se débarrassèrent; puis il s'examinèrent un instant, de façon à ne jamais s'oublier réciproquement, quoi qu'il arrivât.

Ils ne se connaissaient pas, et crurent ne s'être jamais vus; enfin ils tombèrent en garde d'un commun accord.

Un duel sérieux n'a rien de commun avec ces passes étonnantes de finesse, de précision et de courtoisie qu'on admire dans les assauts d'armes.

Dans un duel, les uns font un grand cas de la force et de la souplesse des jarrets et du poignet; d'autres donnent la préférence à la science en escrime; quant à nous, nous croyons pouvoir affirmer que celui des deux adversaires qui conserve le mieux son sang-froid sort généralement vainqueur de la lutte.

Le comte était gravement irrité.

Raoul, qui ignorait le danger des coups, était prudent, avec un magnifique sang-froid.

M. de Graville attaquait impétueusement, afin d'en finir plus vite. Préval se contentait de parer, et recevait une leçon d'escrime de son rival. Le comte ne pouvait cependant pas le toucher, et s'irritait de plus en plus.

Après une lutte de deux minutes, — deux siècles en pareille circonstance, — le comte tomba en jetant un petit cri de douleur.

Préval ne savait au juste où il avait touché le comte, et si la blessure était dangereuse.

Il savait seulement qu'il s'était fendu de son mieux et que la pointe de son épée n'avait pas porté dans le vide.

La lune venait d'être recouverte par de gros nuages. L'obscurité était revenue; c'était peut-être à ces deux circonstances que Raoul devait d'avoir blessé ou tué son rival.

— Je suis perdu, fit le comte à Raoul.

Celui-ci était généreux : il eut pitié du comte et regretta presque le coup qu'il venait de lui porter.

Que lui avait fait cet homme qu'il ne connaissait pas? Il aimait Mélanie, mais était-ce donc un crime d'aimer la fille de l'orfèvre? Non, c'était le droit du premier venu, aussi bien que le sien. Pourquoi lui eût-il été permis plus qu'à tout autre d'aimer la jeune fille?

Ce raisonnement passa dans l'esprit de Raoul avec la rapidité de l'éclair.

Il se mit à genoux auprès du blessé et se pencha vers lui.

— Vous souffrez? lui demanda-t-il.

— Je suis perdu, vous dis-je; l'épée a traversé les poumons.

Le blessé parlait avec difficulté, le sang lui sortait par la bouche à gros bouillons, sa voix était presque inintelligible.

Raoul se pencha encore davantage vers le comte.

— J'ai un secret à vous confier, fit celui-ci.

— Un secret! dit Raoul.

— Oui, râla le blessé, quelque chose comme une confession... Le crime est grand, ignoble... mais je me repens... je me repens... je ne veux pas mourir avec un tel remords.

— Vous m'effrayez!

— Vous reverrez Mélanie?

— Sans doute.

— Eh bien, vous lui direz que vous vous êtes battu avec le comte de Graville et que vous l'avez tué; elle devinera ce que je ne puis vous dire... j'étouffe.

— Elle me trouvera odieux.

— Non, elle se réjouira.

— Mélanie se réjouir de la mort d'un homme! — Jamais!

— Elle se réjouira de la mienne.

— Que lui avez-vous donc fait?

— C'est moi qui ai dénoncé son père...

Le mot misérable expira sur les lèvres de Raoul, qui s'était brusquement redressé. Il n'eut cependant pas le courage d'insulter un mourant.

Le comte ne parlait plus... Raoul s'éloigna épouvanté de la confession qu'il venait d'entendre.

A la suite de ce qu'il venait d'apprendre, Raoul n'éprouvait aucun regret d'avoir tué le comte de Graville. Au contraire, il remerciait intérieurement la Providence de lui avoir permis de tuer un homme qui certainement voulait perdre Mélanie. La nuit que passa le jeune drapier fut agitée et sans sommeil; il l'employa à réfléchir et prit un parti.

Le lendemain d'assez grand matin, il rôdait déjà, en véritable amoureux qu'il était, autour de la boutique de l'orfèvre. Il ne tarda pas à apercevoir la jeune fille.

Raoul avait une nature si franche et si ouverte, que les explications les plus compliquées devaient pour lui se résumer à quelques mots.

Il ne dit rien à Mélanie de son expédition de la nuit. Seulement il lui représenta, avec cette éloquence du cœur qui nous gagne si facilement, que, jeune et jolie comme elle l'était, elle ne pouvait rester et vivre seule sans être exposée à de grands dangers.

— Mais où voulez-vous que j'aille? lui demanda Mélanie, en le regardant avec étonnement.

Raoul devint cramoisi.

— Je vous aime... dit-il.

Son émotion, qui étouffait sa voix dans son gosier, ne lui permit pas d'en dire davantage. Mademoiselle Rabuti était plus pourpre que lui, mais dans ses yeux brillants de joie il était facile de lire son bonheur. Préval comprit que l'aveu qu'il venait de faire avait été loin d'être désagréable à la belle Italienne.

— Et dans quelques mois, si vous y consentez, vous serez ma femme, ajouta-t-il tout d'un trait, et comme si la phrase n'eût formé qu'un mot.

Mélanie laissa tomber sa main dans celle du jeune homme, qui l'y garda longtemps. L'engagement était pris,

solennel et irrévocable entre des natures comme celles des deux jeunes gens. Ce serment de toujours s'aimer et de n'aimer nul autre valait bien toutes les promesses imaginables.

— Maintenant que vous êtes ma fiancée, reprit Raoul, vous allez venir chez mes parents.

— Mais... voulut faire observer Marie.

— Chez eux, vous trouverez une nouvelle famille.

— Je ne sais...

— Ils seront heureux de vous nommer leur fille. Vous consentez, n'est-ce pas ?

Mélanie fut bien forcée de répondre que oui.

Le jour même, Raoul fit auprès de ses parents la démarche nécessaire, et les choses se passèrent comme il l'avait prévu. Son père et sa mère furent très-satisfaits du choix qu'il avait fait. Mademoiselle Rabuti s'installa chez les drapiers et, quinze jours plus tard, quand, par un hasard, elle apprit la mort injuste de son père, elle avait déjà trouvé une famille.

Sa douleur, quoique profonde, fut moins amère, ses chagrins furent moins cuisants. Ils ne s'augmentèrent pas de sinistres appréhensions pour l'avenir, et des consolations sincères ne lui manquèrent pas. Les Préval pleurèrent avec elle le trépas funeste de son malheureux père.

Mais bien des tribulations étaient encore réservées à ces quatre personnes, qui trouvaient tant de bonheur, de joie, ou tout au moins de consolation dans l'affection qu'ils se portaient réciproquement.

Mélanie était à peine depuis deux mois chez le drapier quand la Convention, sentant la France menacée de tous les côtés, déclara solennellement « *la patrie en danger!* » Les canons d'alarme commencèrent à tonner à Paris de quatre points à la fois. Un de ces canons était placé sur le terre-plein du Pont-Neuf, à deux pas de la demeure de M. Pré-

val ; sa voix devait produire un effet volcanique sur l'imagination ardente et patriotique de Raoul.

Dans ces temps de crise sublime où le patriotisme devenait en quelque sorte du vertige, tous les dévouements, les sacrifices les plus pénibles, étaient à l'ordre du jour. Tout le monde se devait avant tout à la défense du pays. Certes Raoul aimait follement Mélanie, mais « la patrie était en danger ! » La patrie, n'est-ce pas la famille, la fortune individuelle, le toit de ses pères ? Raoul ajourna les projets que lui inspirait son amour, — projets de mariage tendrement caressés pourtant, — et il se décida à suivre le torrent de volontaires qui se précipitait vers les frontières pour les défendre.

Afin d'éviter toute discussion de famille à ce sujet, Raoul s'engagea d'abord et fit ensuite part de sa résolution à ses parents et à Mélanie. Les deux femmes pleurèrent abondamment quand elles apprirent le prochain départ de Raoul, mais elles n'osèrent élever aucune protestation, quand elles virent M. Préval serrer son fils avec orgueil dans ses bras.

— Va, mon fils, lui dit le drapier, et fais ton devoir. Au feu, bats-toi pour toi et pour moi ; mais après la victoire, aucun excès : n'oublie jamais qu'alors le vainqueur doit devenir le protecteur de son ennemi vaincu.

Ces Préval avaient des cœurs vaillamment trempés.

Raoul partit, il fit son devoir. En 1794, il était sous-lieutenant. Il profita d'une suspension d'armes et vint passer deux mois à Paris. Il utilisa ce séjour dans sa famille pour se marier ; puis, son congé expiré, il rejoignit son régiment à l'armée de Sambre-et-Meuse, dont il faisait partie.

En 1795, Mélanie donna le jour à une fille qu'on appela Camille. Ce fut une grande joie pour la famille que cet événement. Raoul, à l'armée, s'associa de tout son cœur à cette légitime allégresse de tous ceux qu'il aimait.

En 1796, nous retrouvons Raoul à la bataille d'Altenkirchen ; il était capitaine d'un de ces escadrons de *diables à quatre*, les bien nommés.

C'est à partir de cette bataille, gagnée par Jourdan, que nous continuons notre récit.

Le capitaine, sans prévoir ce que les grandes guerres de l'Empire feraient de lui, sans se douter qu'il passerait une partie de sa vie séparé de sa femme et de son enfant, aimait l'état militaire et il était, sous tous les rapports, digne du poste que la République lui avait confié.

Nous l'avons dit déjà, la journée avait été chaude à cette bataille d'Altenkirchen. Les Prussiens, les Autrichiens et les Anglais s'étaient admirablement défendus.

Malgré tout, à six heures du soir, l'armée ennemie était en pleine déroute, et la majeure partie de nos soldats victorieux était déjà installée dans les bivacs des quartiers.

Quelques régiments de cavalerie balayaient la plaine, précipitaient la retraite des fuyards et s'emparaient des bagages et des canons, abandonnés par les vaincus. En pareil cas, tout est de bonne prise. Tout est perte pour l'ennemi et l'affaiblit.

Les hussards de Préval se trouvaient au nombre de ces régiments, et leur capitaine, penché sur son noir cheval aux naseaux ardents, semblait plus acharné qu'aucun autre à la poursuite de l'ennemi.

Les sourcils froncés, les traits contractés jusqu'à la dureté, le sabre au poing, il paraissait avoir complètement oublié ces paroles de son père :

« Le vainqueur doit être le protecteur du vaincu. »

Ses yeux fouillaient la plaine et les moindres sinuosités de terrain d'un regard ardent et inquisiteur. A le voir, on était tenté de croire que, emporté par une cruelle férocité, il était avide de sang et de carnage, ou que sa mission exterminatrice avait pour but de lui faire achever les blessés.

Cependant il n'en était rien : Raoul, entraîné par son ardeur, était à vingt pas en avant de ses hommes, et toutes les fois qu'un fuyard se trouvait à portée de son sabre, il détournait son cheval, lancé au galop, et passait outre. Les *diables à quatre* imitaient leur capitaine.

Ce n'étaient point de ces hommes qui aiment à se vautrer dans le sang et à s'enivrer de son odeur tiède.

Préval avait un motif bien plus puissant que la soif du carnage pour poursuivre l'ennemi avec tant d'acharnement.

Dans la journée, et pendant la bataille, il avait cru reconnaître le comte de Graville — son adversaire en duel — dans un groupe d'officiers prussiens.

Le fait ne le surprit pas. Il avait appris que le comte n'était pas mort de la blessure qu'il lui avait faite, qu'il en était au contraire guéri, comme par miracle, et avait fini par passer à l'étranger.

Les princes et l'émigration étaient à Coblentz ou servaient dans les régiments allemands. Oui, à leur honte éternelle, grand nombre de nobles émigrés, sans frémir à la pensée qu'ils prenaient les armes contre leur patrie, servaient comme officiers dans l'armée ennemie.

La présence du comte de Graville dans les rangs des Prussiens n'avait donc rien d'extraordinaire.

Il y avait une demi-heure tout au plus que le capitaine avait vu l'émigré. Ce dernier ne devait pas être loin ; Préval voulait l'atteindre et lui proposer un nouveau duel.

Préval comprenait que Mélanie serait toujours exposée à quelque danger, tant que le comte de Graville vivrait.

Le capitaine et ses hommes couraient donc à bride abattue, et battaient la plaine, semblables à une horde d'êtres fantastiques.

La nuit venait. Le vent du nord, en grondant, soufflait âpre et froid. Le capitaine savait ce qu'il cherchait. Ses

hommes, qui n'osaient l'interroger, le suivaient comme un tourbillon sans savoir où ils allaient.

Tout à coup le capitaine s'arrêta brusquement ; ses soldats l'imitèrent. Préval, impatienté de ne pas atteindre celui qu'il cherchait, se demandait s'il devait continuer à marcher en avant, ou s'il n'était pas plus rationnel de changer la direction de sa course.

Les chevaux au repos, le silence se fit. Quelques cavaliers seuls chuchotaient à voix basse. Le bruit de leur conversation n'arrivait pas jusqu'au capitaine.

Le lieu où était de Préval était un des endroits où la lutte avait été plus vive et plus acharnée.

C'était un véritable champ de carnage. Il y avait çà et là des monceaux de cadavres, et partout des blessés et des mourants épars.

Par moments, on entendait une plainte triste ou un affreux blasphème, qui montaient également vers le ciel.

C'était horrible!

L'heure était venue, pour le capitaine et ses hommes, où le soldat, en contemplant les horreurs et les ravages de la guerre, se fait horreur à soi-même. Dans ces moments, le soldat le plus farouche ne frapperait pas son ennemi mortel. La nuit qui venait, rapide et sombre, ajoutait une teinte lugubre au tableau.

Tout à coup le capitaine fait un soubresaut sur sa selle, et son regard inquiet, étonné, se promène autour de lui. Il venait d'entendre une plainte qui l'avait surpris.

Ce n'était cependant point le râle épuisé d'un mourant ou d'un blessé, c'était plutôt le vagissement plaintif d'un enfant, et ce cri semblait au capitaine être parti de dessous les pieds de son cheval.

Préval écoute et explore le terrain du regard, autant que le lui permettait l'obscurité.

Le vagissement se répéta. Cette fois, le capitaine avait



saisi la direction d'où il lui était venu. Il mit pied à terre et chercha, aidé par plusieurs de ses hommes qui l'avaient rejoint.

Ils ne tardèrent pas à découvrir une petite fille enveloppée dans un vieux manteau. Elle pouvait avoir deux ans, elle était forte et charmante. Elle était couchée au travers du cadavre d'un vieillard qui, bien certainement, n'était pas venu comme soldat sur le champ de bataille. Tout cela était fort mystérieux, mais pouvait-on abandonner l'innocente créature ?

Le capitaine prit l'enfant dans ses bras.

— Le vieux est mort, dit un soldat.

— C'était sans doute son père... fit un autre.

— Ou son grand-père... ajouta un troisième.

— Enfin, que faire de l'enfant? demanda le capitaine.

— La petite Prussienne ?

— Oui, elle est orpheline.

— Eh bien ! adoptons-la, fit un des *diables à quatre.*

— Adopté ! nous l'adoptons ! cria l'escadron tout entier.

Cette adoption était belle et bien valable, puisqu'elle était librement consentie, mais elle était peu praticable, vu l'état de guerre.

De Préval trancha cette question ardue en déclarant formellement qu'il se chargeait de l'enfant.

En effet, le surlendemain, le maréchal des logis Chesneau, — une singulière nourrice — muni d'une permission, partait pour Paris.

Il devait remettre la petite Prussienne, qu'on avait baptisée du nom de Pauline, aux parents et à la femme du capitaine, qui désirait que l'orpheline fût élevée comme sa propre fille.

Chesneau s'acquitta de sa mission avec toute l'exactitude respectueuse qu'un soldat professe pour une consigne.

PREMIÈRE PARTIE

NOS CHERS ALLIÉS

I

1814. — Un Prussien qui n'attrape que bien juste ce qu'il méritait.

Que les temps sont changés ! Le génie tutélaire de la France semble avoir abandonné cette terre si féconde en grands hommes et en héroïsme.

Nous sommes en 1814, l'époque des premières lâchetés; et Paris, cette ville d'où, vingt ans plus tôt, tant de volontaires sont partis à la voix du canon d'alarme, s'associe à cette lâcheté, un crime de lèse-nation, un barbarisme commis par la capitale moderne de l'atticisme.

La moitié de Paris est en proie à cette allégresse qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les fêtes publiques. Cette partie se compose de la bourgeoisie commerçante et de la population licencieuse qui, derrière leurs comptoirs ou leurs jalousies à demi ouvertes, font de tout une question d'argent. L'autre moitié, morne, désespérée, abrutie d'être sans chef, laisse faire, sans trop comprendre ce qui se passe sous ses yeux. Cette seconde partie se forme des débris de l'armée et du peuple en blouse, de l'ouvrier. C'est dans leurs rangs que se sont réfugiés les derniers vestiges du patriotisme d'autrefois. Que peuvent faire ces braves

gens? Le bruit s'est malheureusement répandu et accrédité parmi eux que les chefs trahissent. Pourquoi iraient-ils exposer leur vie pour n'être abreuvés que de la honte d'une déroute?

Ces étrangers, contre lesquels, en 1792, on se soulevait avec tant d'enthousiasme, quand ils n'étaient encore qu'à la frontière, sont maintenant aux portes de Paris; et Paris ne se lève pas, ainsi qu'autrefois, comme un seul homme. Un maréchal de France escarmouche avec eux à la barrière Clichy, quand il eût été si facile de les repousser en occupant Romainville et les hauteurs de Belleville avec les trente mille hommes de troupes régulières qu'on a sous la main.

Ces trente mille hommes eussent marché, que d'autres milliers de blouses les eussent suivis, sans esprit de parti, et rien que pour éviter à Paris la souillure que laisse toujours le pied de l'étranger armé.

Oh! vous, hommes de 1814, qui avez en quelque sorte livré votre pays à l'étranger, qu'une lourde tache pèse sur votre mémoire!... Ceux qui sont coupables, le remords doit les avoir poursuivis jusque dans la tombe, et ils ne doivent pas y dormir en paix.

Le Paris de 1870-1871 tout entier effacera avec tant de patriotisme et de sublime énergie cette défaillance de quelques-uns, qu'elle disparaîtra de l'histoire.

Cependant, en réfléchissant bien, que pouvaient faire ces quelques milliers d'hommes? Bien peu de chose.

Ils n'avaient plus la puissance; soldats et volontaires, sans l'empereur, n'étaient que fort peu de chose, parce que Napoléon, sans voir l'abîme où conduit fatalement l'absolutisme, avait toujours gardé pour lui tout le pouvoir.

La bourgeoisie et le libertinage, nous le répétons, tenaient le sceptre et imposaient leur volonté.

Ce fut alors qu'on vit l'ignoble trio composé de la pe-

tite banque, des courtisanes du Palais-Royal et de ces autres courtisanes du monde des théâtres petits et grands, s'endimancher et tresser des couronnes pour ceux qui avaient profité de la trahison des nôtres. Il comptait bien, ce trio, donner des fêtes à ces intrus, que le vrai peuple désirait ardemment pouvoir humilier et écraser au besoin.

Mais le peuple rongeait son frein, étouffait ses colères et dissimulait ses haines; il comptait sur une revanche.

Les adieux à Fontainebleau avaient eu lieu; Louis XVIII était enfin, disaient les gens de son parti, *remonté sur le trône de ses pères*. Une foule d'officiers étrangers étaient restés à Paris.

Pourquoi seraient-ils partis, ces chers alliés? Les plus jolies femmes couraient après eux que c'était un scandale. On eût pu supposer qu'au lieu de payer en or les faveurs de ces faciles almées, ils les soldaient en vrai bonheur.

Oh! patriotisme, où te cachais-tu donc, dans le pays des Jeanne d'Arc et des Jeanne Hachette? Que d'Holophernes, et pas une Judith...

C'était le 31 mars 1814.

Depuis trente-cinq jours, Napoléon avait abdiqué pour lui et sa postérité; déjà de sourdes rumeurs se faisaient entendre contre Louis XVIII et cette Charte constitutionnelle, — œuvre de Talleyrand, — qu'on supposait avoir été dictée au roi par l'empereur Alexandre.

Néanmoins, dans les beaux quartiers de Paris, au Palais-Royal et sur les boulevards, de la porte Saint-Denis à la rue Royale, on ne se doutait guère de l'émotion que nous venons de signaler.

En ces jours de malheur, il semble qu'aucune honte ne devait être épargnée à la patrie toute pantelante des efforts

soutenus héroïquement contre les hordes de Barbares qui l'envahissaient.

Quoique notre récit soit plutôt une histoire qu'un simple roman, et que nous puissions être cru sur parole, surtout quand il s'agit de faits historiques, laissons parler l'historien Dulaure (*Histoire de la Restauration*)[1].

« Le 31 mars, à midi, les alliés entrèrent dans la Capitale. Quarante mille hommes de toutes armes s'avancèrent par la rue du Faubourg-Saint-Martin et suivirent les boulevards intérieurs du nord, la rue Royale, la place Louis XV et l'avenue des Champs-Élysées. La foule remarqua avec étonnement que chaque soldat portait au bras un morceau de toile blanche en forme d'écharpe. Quelques personnes en tirèrent la conséquence que les ennemis arboraient les couleurs de la maison de Bourbon. Les hommes qui, depuis deux mois, s'occupaient de la cause des royalistes ne manquèrent pas d'accréditer cette opinion. Cependant l'écharpe des soldats n'avait rien de politique : à Fère-Champenoise, trompés par la variété des uniformes, ils s'étaient chargés les uns les autres; et on leur avait fait prendre ce signe afin de leur éviter de semblables méprises à l'avenir.

A la tête de l'immense colonne et précédés seulement de quelques escadrons, marchaient l'empereur Alexandre, le roi de Prusse, le grand-duc Constantin et le prince de Schwartzenberg. L'empereur d'Autriche seul y manquait : repoussé jusqu'à Dijon par les mouvements de l'armée française dans les journées précédentes, et arrêté dans sa marche sur Paris par celle de Napoléon sur Fontainebleau, il dut à cette circonstance de ne pas entrer en même temps que ses alliés dans la capitale de son gendre. Au milieu d'un nombreux état-major, on remarquait l'hetman Platow, le baron Muffling, lord Burgersh et sir Charles Stewart,

1. Édition Degorce-Cadot, grand in-4° illustré.

que distinguaient surtout une prodigieuse quantité de rubans, de plaques et de croix.

« Aussitôt que ce cortége se fut montré, une petite cavalcade, composée de seize à dix-huit royalistes, courut se placer à quelques pas en avant; jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas cessé de galoper çà et là sur les boulevards, cherchant inutilement à se recruter, et poussant des cris de *Vivent les Bourbons! Vive Louis XVIII!* que le peuple paraissait ne pas comprendre. Parmi eux figurait de Maubreuil [1] que nous retrouverons bientôt chargé d'une mission d'assassinat; il venait d'attacher à la queue de son cheval l'étoile de la Légion d'honneur, et caracolait de la sorte aux yeux de la multitude. Un agent du comte d'Artois, M. de Vauvineux, s'y trouvait aussi; il était sorti, le premier, avec un mouchoir blanc au bout d'un bâton. Puis venaient MM. d'Hautefort, du Theil, de Crisenoy, de Choiseul-Praslin (César), auxquels se joignirent plus tard les ducs de Mouchy et de Fitz-James, MM. de Kergorlay, Maurice d'Adhémar et autres.

« Cette pitoyable démonstration du parti royaliste se reproduisait sur un autre point d'une manière plus piquante encore. Un M. de Semallé, ancien émigré, arrivé le 17 mars à Paris avec le titre d'agent du comte d'Artois, accompagné d'un ancien accusateur militaire à la suite des armées de la République, nommé Morin, devenu aussi agent du même prince, conduisait une douzaine de misérables en haillons et plus ivres de vin que d'enthousiasme; ils offraient des drapeaux blancs, des cocardes et des proclamations

1. De Maubreuil dont le nom et la personnalité ont obtenu un si triste retentissement vers la fin du second Empire. Ce gentilhomme taré s'était offert comme épouseur à une courtisane de second ordre, échangeant le titre de comtesse, qu'il lui concédait par devant M. le maire, contre l'aumône de quelques centaines de louis par année. Ce mariage fut conclu et consommé.

aux passants, que cet ignoble spectacle forçait de détourner les yeux. Partis de la porte Saint-Denis, ils arrivèrent ainsi jusqu'à la place Louis XV où ils aperçurent le groupe des grands seigneurs, avec lequel ils se confondirent. »

. . . .

Continuons à citer Dulaure :

« ..... Jusque-là, les royalistes n'avaient été que ridicules : ils voulurent se montrer lâches. Arrivés à la hauteur de la place Vendôme, l'aspect de la colonne ajoute un degré de plus à leur exaltation. Munis de cordes, ils courent furieux vers le monument, forcent la porte de fer et pénètrent dans l'intérieur, malgré la résistance du gardien : il s'agit d'arracher la statue de Napoléon et de la traîner dans la fange des rues. M. Sosthènes de La Rochefoucauld a réclamé pour lui l'honneur d'attacher la corde au cou de cette image qui devait lui rappeler son bienfaiteur et celui de sa famille ; l'assurance avec laquelle il s'acquitte de cette honorable tâche prouve combien il en était digne. Pendant l'opération, Maubreuil verse à boire et distribue de l'argent aux royalistes de M. de Semallé, qui applaudissent par des hurlements au courage de M. Sosthènes; mais, plus zélés qu'intelligents, les chefs de la bande s'étaient imaginés que, le câble fixé une fois à la figure, il leur suffirait de la faire tirer par des chevaux et de s'y atteler eux-mêmes avec leurs recrues pour amener sa chute. Ils se trompèrent : la statue, en bronze comme la colonne et fortement scellée à son sommet, résista constamment à ces sacriléges efforts. A la honte d'avoir entrepris une mauvaise action, M. de La Rochefoucauld dut ajouter la honte de ne l'avoir pu consommer.

« Toutefois, comme il ne voulait pas perdre entièrement le fruit de sa prouesse, il se rendit auprès du prince Constantin, qui regardait défiler les troupes sur le boulevard de la Madeleine, et lui raconta ce qu'il venait de faire, pensant

bien lui être agréable. Le prince l'accueillit, dit-on, assez durement. Ainsi M. de La Rochefoucauld, membre d'une des premières familles de l'aristocratie française, de cette aristocratie qui passe pour la plus civilisée de l'Europe, devait recevoir d'un Barbare une leçon de décence et de dignité.

« Les tentatives infructueuses se renouvelèrent plusieurs jours de suite contre la colonne ; exaspérés à la fin par leur impuissance, les royalistes allaient employer la mine et faire sauter le monument tout entier, lorsque l'autorité étrangère crut de son honneur d'intervenir et d'empêcher cet acte de vandalisme. Cependant, il ne faudrait pas s'y tromper, l'intention des alliés ne fut pas de respecter la statue : ils voulurent seulement que son enlèvement fût accompagné de formes méthodiques et presque légales. Instruits que l'artiste qui l'avait fondue possédait seul le secret de sa résistance, ils lui ordonnèrent *sous peine de mort* de procéder à cette opération[1]. Le 7 avril, la statue de Napoléon, descendue de son glorieux piédestal, rentra dans les ateliers du fondeur[2]. »

1. Voici cet ordre que la famille de M. Delaunay, fondeur, conserve manuscrit pour servir de réponse à ceux qui lui reprochent de s'être prêté *volontiers* à un acte de basse vengeance

« En exécution de l'autorisation donnée par nous à M. de Montbadon de « faire descendre *à ses frais* la statue de Bonaparte, et sur la déclaration « du sieur de Montbadon, que M. Delaunay, demeurant à Paris, sur la « place Saint-Laurent, faubourg Saint-Denis, et auteur de la fonte des « bronzes du monument de la colonne, est seul capable de faire réussir « la descente de cette statue, ordonnons audit sieur Delaunay, *sous* « *peine d'exécution militaire*, de procéder sur-le-champ à ladite opé- « ration, qui devra être terminée mercredi 6 avril, à minuit.

« Au quartier général, ce 4 avril 1814.

« *Le colonel aide de camp de Sa Majesté l'empereur de Russie*, « *commandant de la place*, Comte DE ROCHECHOUART. »

2. Les misérables instigateurs du *déboulonnement* de la colonne, en 1871, ont été bien coupables, mais à coup sûr beaucoup moins que ce *alliés* des alliés de 1815.

Revenons à notre récit.

C'était au café Foy, au Palais-Royal, où Napoléon, simple général, venait assidûment, à ce qu'assuraient les vieux habitués.

Le café Foy était le lieu de réunion de plusieurs officiers généraux qui, fidèles à l'ancien état de choses, regardaient d'un air sombre et avec une sourde colère une allégresse dont les fêtes leur semblaient autant de saturnales impies.

Peut-être se réunissaient-ils en ce lieu habituel pour y tramer quelque conspiration en faveur de leur empereur. Ce qui le ferait assez supposer, c'est que la plupart de ces hommes inaccessibles à la crainte semblaient, comme s'ils eussent eu peur, se cacher, et ne pas tenir à être reconnus pour d'anciens militaires. Ils poussaient même la prudence — car il n'y avait que de la prudence dans leur conduite — jusqu'à ne point porter les rubans des décorations dont ils eussent pu se chamarrer la poitrine et que, pour la plupart, ils avaient si bien gagnées.

Ce jour, ils étaient au nombre de cinq réunis à une table ; le café et les cigares semblaient les absorber entièrement. Quoiqu'ils eussent tous fait couper la partie de leur barbe qui leur prêtait une physionomie militaire, et quoi qu'ils fissent pour se donner des airs innocemment bourgeois, il était facile de reconnaitre, à première vue, qu'ils étaient des vétérans de la grande armée.

En effet, tous les cinq avaient servi la République, le Directoire, le Consulat et l'Empire. Tous les cinq étaient d'anciens généraux ; tous les cinq avaient fait partie de ces fameux bataillons de volontaires qui avaient suivi Bonaparte en Italie et qui l'avaient vu à Arcole et à Marengo.

Que devaient-ils penser, ces hommes qui, jadis, avaient fait comme un bond de quatre cents lieues à la seule nouvelle que l'étranger menaçait nos frontières, eux qui, pour le joindre et le battre avaient franchi les Alpes, avec moins

de fatigues que nos dandys escaladent aujourd'hui la butte Montmartre? Que devaient-ils penser de l'engourdissement honteux des masses, de ces femmes — infamie vivante ! — qui se paraient de leurs plus riches et provoquants atours, et erraient le soir sous les galeries brillamment illuminées du Palais-Royal, offrant leurs charmes et leurs caresses aux envahisseurs de Paris et de la France.

Ils pensaient que, s'ils n'eussent pas cru avoir à remplir une mission d'où dépendait le salut de la France, ils se fussent battus en duel contre tous les officiers étrangers qu'ils rencontraient.

Ils auraient succombé à la peine : que leur importait?

Ils étaient depuis une demi-heure à leur table qu'ils n'avaient pas encore échangé autre chose que des regards, à l'aide desquels ils semblaient se comprendre sans qu'il fût besoin de parler.

— As-tu vu Préval? demanda l'un des généraux à celui de ses compagnons qui lui faisait face.

— Oui, je l'ai vu.

— Viendra-t-il?

— Il me l'a promis.

A ce moment, cinq officiers étrangers entrèrent dans le café : un Russe, un Anglais, un Autrichien, un Prussien, un Hongrois.

Au moment douloureux de l'occupation des armées alliées, composées, comme on le sait, de six à sept nationalités différentes : Saxons, Hessois, Wurtembergeois, etc., etc., le peuple les dénomme, soldats ou officiers, *Cosaques* ou *Prussiens ;* nous ferons comme le peuple d'alors, et dorénavant nous ne rechercherons en aucune façon l'origine légitime des soldats ou des officiers étrangers qui figureront dans notre récit.

Les officiers prussiens s'étaient donc dirigés vers une

table placée derrière celle des cinq grognards. Ceux-ci, en les voyant, avaient froncé les sourcils.

— Le quadrille est complet, fit l'un d'eux.

— Le bal pourrait l'être aussi, dit un autre, car je me sens de violentes démangeaisons de jeter l'un de ces intrus dehors. Si vous vouliez faire comme moi, vous charger chacun du vôtre, nous leur apprendrions à venir nous narguer jusqu'ici.

— D'autant plus qu'ils se sont mis à la table où s'asseyait toujours le général Bonaparte autrefois.

— Allons, messieurs, pas de folie, dit un des généraux. Nous avons bien autre chose à faire, vraiment, que de châtier l'insolence de ces fanfarons.

Les étrangers causaient, et à très-haute voix, avec ostentation. Dans leurs voisins, ils avaient reconnu des officiers, et, afin de les narguer sans doute, ils entamèrent une conversation qui nécessairement devait exaspérer les cinq Français.

Ces étrangers avaient d'autant plus de courage que quatre de leurs compagnons les avaient rejoints. Ils se sentaient en nombre et, par conséquent, en force.

— Quelle idée, fit l'un d'eux, l'empereur Alexandre a-t-il eue de replacer Louis XVIII sur le trône?

— C'était prudent.

— Mais ce sera à recommencer avant un an!

— Pourquoi?

— Parce que, d'ici là, la France, si on n'y met bon ordre, aura réorganisé le gouvernement républicain.

Celui qui parlait était Prussien; il s'exprimait en assez bon français.

— Ah! Bernideck, que dis-tu? la France en République!..

— Avant un an, je le parie.

— Et le roi?

— La canaille parisienne lui coupera le cou.

Les cinq généraux français se regardèrent avec colère. Ils avaient tous pâli et se contenaient à grand'peine.

— Les gueux! dit l'un d'une voix étouffée.

— Les faisons-nous sauter dehors, quoiqu'ils soient neuf? proposa celui qui, le premier, avait eu l'idée de donner le bal à MM. les alliés.

— Non, encore un peu de patience; attendons Préval, nous verrons ce qu'il décidera.

— Je le connais, fit le plus jeune des cinq généraux; s'ils continuent sur ce ton, il ira leur cracher au visage et il fera bien. S'il pouvait arriver, quel bonheur, et quels entrechats nous apprendrions à ces drôles!

Les généraux — Préval, leur chef, sans doute, étant absent — parlaient toujours à voix basse, de sorte que s'ils avaient insulté leurs voisins en les traitant de fanfarons et de drôles, ceux-ci n'en savaient rien, puisqu'ils n avaient pas entendu.

Un homme entra dans le café et se dirigea, la tête haute et l'air majestueusement hautain, vers la table ou étaient déjà assis les cinq généraux.

Quand il passa près de la table qu'entouraient les neuf officiers étrangers, tout son être frissonna comme en un tremblement de colère. Il s'arrêta même un instant, pâle et menaçant, comme s'il eût eu une vague envie d'entrer en une explication violente, ou, pour mieux dire, de chercher querelle, sous n'importe quel motif; mais, réfléchissant, il se contenta de jeter un regard circulaire sur les neuf buveurs, et les regarda assez longtemps pour bien se graver leurs physionomies dans la mémoire; puis il passa outre et alla s'asseoir à la table où étaient les cinq camarades, qui s'empressèrent de lui faire place.

C'était un homme de quarante-cinq ans, de stature presque gigantesque; de corps, il était admirablement proportionne. Il n'était besoin de le regarder deux fois pour devi-

ner qu'il avait la force d'un athlète et la souplesse d'un Indien du désert. Sa figure était belle, mâle, énegique; des chagrins ou au moins des contrariétés graves la rendaient austère. Le regard était vif. Les cheveux et la barbe — le nouveau venu portait des moustaches et des favoris courts — étaient *poivre* et *sel*, selon l'expression populaire; ils encadraient bien une figure au teint bruni par les campagnes à travers le monde entier et la fatigue des bivouacs.

Il portait un ample redingote qui, serrée et boutonnée hermétiquement de la ceinture jusqu'au col, dessinait les formes puissantes du buste et des hanches. Une rosette d'officier de la Légion d'honneur, qu'une intention évidente avait eu soin de rendre très-apparente, empourprait une des boutonnières de gauche du sévère vêtement.

Quoique très-vigoureusement constitué, et peut-être encore aussi fort qu'à vingt ans, Préval paraissait plus vieux que son âge. Les soucis avaient passé par là.

Le général avait une canne à la main; malgré lui, il la portait, le plus souvent, comme un officier, investi d'un commandement, tient son sabre en un jour de bataille.

Sur ses traits, dans la moindre de ses allures, on lisait en effet l'habitude du commandement.

En le voyant, on songeait malgré soi à ces preux du moyen âge qui s'en allaient au combat, bardés de fer de la tête aux pieds, et que le poids de si lourdes armures ne fatiguait nullement. Que de poitrinaires ferait aujourd'hui dans nos armées un pareille armure !

Malgré son abord et ses habitudes martiales, le dernier arrivant avait une figure sympathique, qui attirait à lui toutes les bonnes et honnêtes natures, tant il y avait de franchise et de sincère probité sur sa loyale figure.

Cet homme devait aimer et haïr avec emportement, et ne devait ressentir aucune impression sérieuse, bonne ou mauvaise, avec tiédeur.

— Ah! Préval, lui dit un des généraux quand il eut pris place parmi eux, que tu nous as fait attendre!

— Nous supposions même que tu ne viendrais pas, fit un second.

— J'avais dit que je viendrais, reprit simplement Préval, vous ne deviez pas douter de ma parole.

— Mon cher, nous ne doutions pas; mais ne pouvais-tu pas être retenu par quelque affaire grave?

— Ce pouvait n'être pas impossible, termina-t-il laconiquement.

Maintenant que nous savons avoir affaire à Raoul Préval, notre ancien capitaine de hussards, expliquons en deux mots sa position actuelle :

Le fils du drapier, enrôlé sous les drapeaux au moment où la patrie était en danger, avait cependant, le péril passé, continué sa carrière militaire, malgré tous les liens de famille qui l'appelaient à une existence plus sédentaire et moins périlleuse que celle des camps.

Son âme ardente avait, comme tant d'autres, subi l'enivrant prestige de ces glorieuses et immortelles campagnes qui ressemblèrent à une marche triomphale, et qui firent monter à son apogée la gloire de Bonaparte, premier consul.

Celui-ci savait découvrir le vrai mérite et le récompenser dignement, même sur le trône. L'empereur n'oublia pas Préval et l'éleva rapidement au grade de général de division.

C'était l'attacher irrévocablement à sa fortune. Préval, général de division, quand même il eût été disposé à l'ingratitude, ne pouvait plus, sous aucun prétexte, rentrer dans la vie civile.

Loin d'être ingrat, le général était de ces hommes qui n'oublient jamais un service rendu ou un bienfait. Il s'attacha donc à l'empereur, et le servit avec un zèle et un dé-

vouement qui devaient s'exalter au dernier moment, quand l'heure des revers serait venue.

M. Préval père lui-même se ressentit de l'amitié et de la protection que l'empereur accordait à son fils.

Napoléon le nomma fournisseur des armées. M. Préval était surtout honnête homme, et ce fut avec une loyale réserve qu'il accepta les charges et les avantages de sa nouvelle position, dont il ne profita point pour faire, comme tant de ses collègues, une fortune presque aussi colossale et surtout scandaleuse que celle des fermiers-généraux de l'ancien régime.

Il mourut en 1809, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Sa veuve inconsolable le suivit de près dans la tombe; elle mourut juste un an après lui. Le général, à cette époque, était en Espagne, avec Suchet, Soult, Mortier et Ney. Il était l'ami de ce dernier surtout.

La guerre en Espagne se poursuivait alors avec une ardeur extrême; Wellington, en Portugal, en se tenant sur une défensive aussi habile qu'opiniâtre, dans la forte position de Torres-Vedras, tenait Masséna en échec. Les généraux les plus habiles de l'Empire étaient déconcertés par une résistance contre laquelle venaient souvent se briser leurs efforts.

Préval était indispensable dans son commandement. Malgré le vif désir qu'il avait de venir à Paris, où Mélanie, son épouse adorée, était seule avec les deux jeunes filles, Camille et Pauline, il dut attendre et ne put s'absenter, quoiqu'il eût à liquider la succession de ses parents, qui s'élevait à plusieurs millions, et qui réclamait aussi instamment sa présence que ses affections de famille.

Raoul ne devait plus revoir Mélanie; celle-ci, vers la fin de 1810, fut mystérieusement assassinée, et un vol considérable fut commis dans ses appartements. Camille et Pauline, placées toutes deux dans le pensionnat (maison de la

Légion d'honneur) de Saint-Denis, créé depuis peu, n'étaient pas à Paris au moment où ce crime affreux les faisait orphelines.

Mais l'empereur y était; après avoir fait prononcer son divorce avec Joséphine, il venait, pour cause politique pure, croyant se faire de l'Autriche une alliée puissante et sûre, d'épouser l'archiduchesse Marie-Louise.

Quand il apprit l'assassinat de la femme d'un de ses meilleurs serviteurs, il fut péniblement affecté et décida que les coupables périraient du dernier supplice.

Fouché fut immédiatement appelé, et il reçut de l'empereur une de ces mercuriales qui faisaient fléchir les épaules du vieux républicain devenu courtisan.

— Comment voulez-vous, lui dit Napoléon, que mes généraux s'absentent de Paris l'esprit tranquille, si, pendant qu'ils combattent loyalement et au grand jour mes ennemis, des assassins massacrent leurs femmes et pillent leurs maisons. Je veux que vous découvriez ces assassins, vous m'entendez?

— Sire, je ferai tout mon possible.... balbutia Fouché.

— Je vous donne trois jours.

Napoléon tourna le dos au ministre; il songeait alors à ruiner l'Angleterre, qu'une banqueroute presque inévitable semblait devoir faire périr. Sa dette avait augmenté de neuf milliards en dix ans, et elle était menacée d'une guerre avec les États-Unis.

Fouché mit sur pied toute la police pour découvrir les assassins de madame Préval; tous ses efforts furent en pure perte.

Les trois jours s'écoulèrent, il ne découvrit rien.

Napoléon, absorbé sans doute par ses vastes et nombreux projets, ne reparlant point de l'assassinat à Fouché, celui-ci ne lui en ouvrit pas la bouche. Ce crime fut oublié et resta impuni.

En Espagne, le général en conçut un immense chagrin, que ne devaient pas dissiper les désastres de 1812, 1813, 1814, et la chute de l'empereur.

Préval, en 1814, venait au café Foy tout simplement pour y conspirer contre Louis XVIII, en faveur de l'exilé de l'île d'Elbe.

Les six enthousiastes s'étaient imaginés, à tort ou à raison, de correspondre avec Napoléon, de l'engager à revenir, et, s'il y consentait, de lui faciliter le retour. Préval avait juré de mettre sa fortune et sa vie au service de cet audacieux projet.

— L'empereur a, en quelque sorte, donné cette fortune à mon père, n'est-il pas juste que je l'emploie à servir celui qui l'a mise dans notre famille? avait-il dit maintes fois.

Revenons à nos héros.

Préval allait émettre un avis, quand il saisit au vol quelques bribes de la conversation des officiers étrangers, auxquels ils tournait le dos.

Ces messieurs continuaient à parler à haute voix. Ils parlaient peut-être même d'un ton plus élevé depuis que Raoul était arrivé.

Celui-ci se tut et écouta.

Messieurs les officiers étrangers en étaient à prétendre qu'au lieu de rétablir Louis XVIII, les souverains alliés eussent dû morceler la France et se la partager. A leurs yeux, Louis XVIII n'était qu'un vieillard incapable et poltron; quant à Napoléon, c'était à peine un soldat heureux, que la fortune des batailles abandonnait.

L'un des Prussiens, Bernideck, prétendit même que ce n'était qu'un perturbateur du repos public, qu'on eût dû fusiller depuis longtemps.

A ces mots, Préval bondit comme une fusée.

Une terrible colère le possédait tout entier; il était pourpre; ses yeux sortaient de leur orbite.

Sans consulter ses amis, en deux pas il s'approcha de la table des officiers, et sa large main, aussi lourde que des tenailles de forgeron, s'abattit pesamment sur l'épaule de Bernideck, qui, sous une pareille secousse, fléchit sur son siége.

— Qu'as-tu dit, misérable? lui cria Préval à haute voix, hors de lui, exaspéré, et de façon à ce que tous ceux qui se trouvaient dans le café l'entendissent.

Préval était arrivé au paroxysme de la colère et à un tel point que lui, général de division, il s'oubliait jusqu'à tutoyer un général allemand.

Les officiers étrangers se levèrent tous pour protester contre l'acte de violence exercé sur un des leurs, mais Préval, qui les dominait de la hauteur de la tête, leur en imposait sérieusement.

Le général était bien fait pour cela.

Soit prudence, soit tout autre sentiment, ils gardèrent tous le silence.

— Tu as dit que l'empereur Napoléon méritait d'être fusillé! reprit encore Préval.

Bernideck était brave.

— Oui, je l'ai dit, et je ne me rétracte pas.

— Eh bien! tu vas te rétracter... A genoux!... hurla Préval de plus en plus exaspéré.

Il enleva Bernideck de son siége, avec autant de facilité que si le Prussien eût été un enfant; puis, dans sa rage, et avec une violence extrême, il précipita Bernideck, qui était général comme lui, à ses pieds.

— A genoux! à genoux! lui cria-t-il avec colère.

— C'en est trop, s'écrièrent les officiers étrangers en mettant leurs sabres ou leurs épées à la main.

Ils furent immédiatement contenus par les compagnons du général Préval.

— A genoux! et rétracte-toi! disait toujours ce dernier au Prussien.

— Jamais! fit Bernideck en parvenant à se remettre debout, et vous me rendrez raison de cet acte de violence.

On s'ameutait dans le café, on s'ameutait sous la galerie; la police bourbonnienne, qui était aux ordres de l'étranger, pouvait arriver à chaque instant. Elle était naturellement peu favorable à tout ce qui gardait un bon souvenir de l'Empire.

Préval comprit tout cela avec la rapidité de l'éclair.

— C'est un duel que tu veux? dit-il au Prussien.

— Oui.

— Eh bien, nous nous battrons sur l'heure, tout de suite.

— Volontiers!

— Nous ne nous quittons plus, alors?

— Non.

Une heure plus tard, il tuait l'étranger dans une des allées du parc de Saint-Cloud, en présence de deux seuls témoins, les premiers venus qu'ils avaient rencontrés, pour ne pas éveiller de soupçons.

Le duel avait été long et acharné. Le général Bernideck était une des meilleures lames de sa division, et nous savons que Préval était de la force d'un maître d'armes. C'était un duel à mort; on cherchait à tuer et non à blesser son adversaire. Après un temps de repos nécessité par la lassitude commune, dès la seconde passe de la reprise, Bernideck était perforé de part en part d'un formidable coup droit.

II

1815. — Deux portraits de jeunes filles.

Le canon de 1815, à Waterloo, avait mortellement frappé l'Empire. La trahison ou la mauvaise volonté l'avait achevé. L'Empire n'était plus. L'empereur existait encore, mais sur le rocher de Sainte-Hélène, avec le farouche Hudson Lowe pour geôlier, ou plutôt pour bourreau.

C'était sur cette plage, devenue inhospitalière depuis que Napoléon habitait l'île, que devait mourir, le 5 mai 1821, le plus grand capitaine des temps modernes, l'homme qui avait empli l'univers du bruit de son nom et de la gloire de ses armes, l'homme dont l'auréole était encore radieuse, et que nous, romancier, sans parti politique, il nous convient de respecter, puisqu'il est entendu que nous écrivons un roman.

Après s'être enfui à Gand pendant les Cent-Jours, Louis XVIII était encore une fois rentré en France, où il payait bien cher le mince honneur de régner. A sa suite, la coalition tout entière avait rapidement franchi nos frontières, et des détachements étrangers occupaient toutes les villes et villages qui pouvaient recevoir garnison dans les environs de Paris.

On les avait déjà vus une fois, en 1814, tous ces étrangers; mais, en 1814, ils s'étaient à peu près contenus dans les limites réglementaires du soldat vainqueur en pays ennemi, — ce qui n'est pas dire beaucoup.

Du reste, alors, le souvenir des défaites de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Veauchamps et de Montereau était encore trop présent à leur mémoire pour qu'ils éclatassent en transports bien bruyants.

Ils mettaient une certaine pudeur dans leur allégresse. Ils craignaient, en agissant autrement, de soulever un peuple qui, se levant en masse, pouvait les étouffer tous dans ses bras puissants.

Mais, après Waterloo, quand ils surent l'homme qui les effrayait tant enchaîné sur un roc, au milieu des mers, ils ne gardèrent aucune retenue. Fiers de leur victoire, irrités de la dernière résistance, ils étaient bien décidés à faire endurer aux vaincus toutes les humiliations possibles.

Cette fois, le morcellement de la France fut sérieusement discuté entre les souverains coalisés; et, sans l'empereur de Russie, peut-être eût-il été tenté.

Ne nous empressons pas trop de savoir gré au souverain de sa magnanimité : en agissant comme il le faisait, il agissait bien plus dans son intérêt que dans le nôtre.

Éloigné de la conquête commune comme il l'était, à quelle portion de son démembrement pouvait-il prétendre ?...

Il était de son intérêt d'affaiblir la France, mais non d'augmenter la puissance de ses alliés en la leur partageant. Alexandre comprit ses intérêts. La France vécut, mais de quelle vie?

La coalition dictait ses lois à Louis XVIII, réduisait ses armées, organisait sa police, et préparait cette terrible réaction qu'on a appelée depuis la *Terreur blanche*. Brune avait été massacré à Avignon; l'armée était dissoute sur les bords de la Loire; et, le 7 décembre, Ney devait tomber fusillé en plein Luxembourg, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui son imposante statue.

Paris était morne en ces jours de deuil. Les étrangers tenaient le haut du pavé, pendant que les Français baissaient la tête et parcouraient en parias cette capitale qui était la leur.

Dans les campagnes, l'affaissement n'était pas aussi grand, quoiqu'elles eussent peut-être plus souffert que Paris

des horreurs de la guerre, et que l'agriculture fût presque abandonnée faute de bras. Le patriotisme du paysan était plus exalté que celui du citadin; il semblait même plus attaché au pouvoir détruit que toutes les autres classes de la société.

Dans les campagnes s'étaient retirés beaucoup d'anciens soldats de tous grades, que le licenciement de l'armée avait rendus à leurs foyers; ils organisèrent, contre l'ennemi, une sorte de croisade dont, avouons-le, le poignard et l'assassinat furent parfois les honteux instruments.

Nous sommes patriote autant que qui que ce soit; mais quels que soient les bourreaux et les victimes, nous n'approuverons jamais des Vêpres Siciliennes ou une Saint-Barthélemy en détail.

La haine du paysan contre les alliés se développait d'autant plus que les gens des campagnes n'avaient généralement pas affaire à des officiers riches et instruits, mais bien à une soltadesque presque sauvage, qui faisait main basse sur tout ce qu'elle trouvait, sans même demander le prix des objets, et sans réfléchir si la quantité des prises n'était pas beaucoup trop forte pour le nombre d'hommes à nourrir.

Qui n'a entendu parler de ces farouches Cosaques et de ces Prussiens plus rapaces et plus exigeants encore, quoique en apparence plus civilisés, qui faisaient trembler nos mères... quand ils ne les souillaient pas et ne les assassinaient pas, pour que pas une plainte ne parvînt à leurs officiers.

Choisy-le-Roi est un bourg charmant, situé entre Corbeil et Paris, dont, pour deux raisons, nous ne ferons pas une description détaillée.

D'abord parce que cette petite ville, qui n'était alors qu'un village, ne joue pas un rôle très-important dans ce récit; ensuite parce que la majeure partie de nos lecteurs ont passé auprès de Choisy-le-Roi et connaissent sa position pittoresque au bord de la Seine.

En 1815, il existait à Choisy-le-Roi, et au bord de la Seine, une petite maison rustique et charmante, qui pouvait tout aussi bien servir de résidence à un paysan aisé, ayant partagé son bien entre ses enfants et ne s'occupant plus d'agriculture qu'à ses loisirs, qu'à un petit rentier retiré des affaires, vivant oublié de la société sans lui rien demander.

Cette maison, ayant forme de pavillon aux quatre côtés égaux, n'avait qu'un étage; elle était couverte en tuiles rouges, et deux girouettes grinçaient à l'unisson aux angles de sa toiture quand il faisait le moindre vent.

Au rez-de-chaussée, il y avait une salle à manger attenante à la cuisine et à une sorte de vestibule-antichambre qui aboutissait à l'escalier; de l'autre côté, un salon et une salle à manger complétaient cette distribution bien simple. Le premier étage de la maison, coupé par un corridor, comme le rez-de-chaussée l'était par le vestibule, se composait de quatre chambres à coucher, deux de chaque côté du corridor. La porte d'entrée de ce petit cottage champêtre, ouvrant sur l'antichambre, regardait la Seine; on montait deux marches pour y arriver.

La modeste villa se trouvait entourée d'un jardin assez grand; il avait au moins un hectare. Le jardin était lui-même gardé par des murs de deux mètres et demi d'élévation. Le chaperon de ces murs était garni d'éclats de bouteilles bien pointus : le collier, armé de clous, d'un chien de garde n'eût pas été plus hérissé.

Paysan ou rentier, le propriétaire des lieux craignait sans doute les voleurs, amateurs de beaux fruits.

Le parti qu'on avait tiré du jardin, en le disposant, prouvait clair comme le jour que ce propriétaire était d'avis, en matière de jardins, de joindre l'utile à l'agréable.

La position du terrain se trouvant devant la maison formait un charmant parterre, où les fleurs, souvent renouve-

lées suivant les saisons, entretenaient une floraison perpétuelle, quand les hivers n'étaient pas très-rigoureux.

Un petit parc ombreux, feuillu, odorant, planté à l'anglaise, ayant ses bancs, sa grotte, ses faunes et ses nymphes, représentés par des statues, s'étendait derrière la villa ; à sa gauche était un potager ; et, à droite, un verger.

Il y avait encore :

Une source, et un ruisselet qui murmurait dans l'herbe ou fredonnait en petites cascatelles ;

De beaux espaliers couverts de ces treilles qui donnent le succulent chasselas de Fontainebleau, le long des murs du jardin.

De grands lierres et de vigoureuses clématites tapissaient extérieurement la villa du faîte aux trottoirs.

Des oiseaux chantaient partout, dans la belle saison ; et, au printemps, les hirondelles venaient faire leurs nids aux angles des fenêtres.

C'était un petit Éden que cette rustique maison !

Passons à ses propriétaires, ou tout au moins à ceux qui l'habitaient.

Trois personnes seulement habitaient la maison : un vieillard et deux jeunes filles. Le vieillard, c'était le général Préval. Les deux jeunes filles étaient Camille, la propre fille du soldat, et Pauline, cette pauvre petite abandonnée, qu'il avait recueillie, par charité, sur le champ de bataille d'Altenkirchen.

Le général était bien changé. Ce n'était plus ce géant magnifique, cet athlète vigoureux que l'on a vu, au café Foy, en 1814, soulever le général Bernideck avec autant de facilité que si ce dernier n'eût pas pesé plus lourd qu'une plume.

Le général n'avait mis qu'un an à devenir un vieillard, lui qui paraissait dans la force de l'âge la dernière fois que nous l'avons vu.

En 1815, il paraissait soixante ans au moins, il n'en avait que quarante-cinq; mais, en lui, l'âme et le cœur étaient brisés. Il avait aidé le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Toute sa fortune, sauf quelques milliers de louis, avait été engloutie par cet événement et par ceux qui en furent la conséquence.

Il avait suivi Napoléon à Waterloo, où il s'était battu en soldat après avoir commandé comme général. Quand tout espoir avait été perdu, préférant la mort à la honte qu'il pressentait, il avait essayé de se faire tuer dans les rangs ennemis; accablé par le nombre, criblé de blessures, il était tombé, mais des hommes, commandés par le maréchal des logis Chesneau, l'avaient arraché des mains de l'ennemi.

Quand il fut revenu à lui :

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé où j'étais? avait-il dit au méréchal des logis d'un ton sévère.

— Mon général, j'ai pensé à vos enfants, répondit simplement Chesneau.

Une larme pointa aux cils du général, et l'explication fut close sur la réponse sublime de simplicité du grognard.

Préval, blessé à la tête, aux cuisses, aux bras, à la poitrine, et étendu sur un lit de douleur, apprit la chute et la captivité de l'empereur. Ce fut son coup de grâce. Quand il entra en convalescence, il était devenu le vieillard presque caduc que nous avons dit plus haut.

Il avait séché au lit; sa peau s'était ridée et recroquevillée comme un vieux parchemin. Sa démarche n'était plus vive et alerte; le biscaïen qu'il avait reçu dans l'aîne lui faisait traîner une jambe, et l'obligeait à marcher ployé en deux, courbé sur un bâton. Il était paralysé d'un bras. Ses cheveux et sa barbe étaient devenus magnifiquement blancs.

Son visage était ridé et soucieux; les yeux seuls avaient encore l'étincelant éclat d'autrefois.

A la vérité, le docteur qui le soignait affirmait, et c'était consciencieusement, qu'avec le temps le général en arriverait à ne plus boiter et à jeter la béquille aux orties, que sa taille se redresserait et que la paralysie de son bras disparaîtrait.

Le général lui répondait en secouant tristement la tête, comme voulant dire :

— Je ne vivrai pas assez vieux pour donner à tous ces changements le temps de se produire.

Enfin Préval avait pu quitter le lit; il avait été veillé avec les soins les plus tendres par Camille et Pauline et par son ex-ordonnance Chesneau, qu'il avait attaché à sa personne depuis longtemps, et qui ne l'avait pas quitté. Depuis vingt ans qu'ils se connaissaient, — ils avaient vu ensemble la mort plus de cent fois en face, — le général et le sous-officier en étaient arrivés, dans leurs rapports, à vivre plutôt en amis que comme maître et serviteur.

Depuis quelques mois, le général avait recouvré peu à peu ses forces; il allait beaucoup mieux; quelque sérénité avait fait place aux angoisses et aux colères passées, mais cet état de choses ne devait pas se continuer longtemps.

Un jour, à brûle-pourpoint, M. Préval, qui avait mande son ex-ordonnance, lui dit brusquement :

— Chesneau, je ne veux plus rester à Paris.

— Bonne idée, mon général.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas si je dois vous dire cela; car vous allez sûrement vous irriter, et le docteur a bien recommandé de ne pas vous causer d'émotions vives.

— Dis toujours.

— Eh bien ! ça saigne le cœur de voir Paris servir de garnison à tous ces soldats étrangers, pendant qu'on désarme et qu'on licencie nos compagnons, qui mettraient si bien tous ces intrus dehors.

Un éclair passa dans les yeux du général; il leva un regard attristé et suppliant vers le ciel, comme s'il eût demandé à Dieu de ne pas mettre le comble à la honte de sa patrie.

— Nous allons donc quitter Paris, reprit-il ensuite.

— Et où allons-nous?

— Où tu voudras, pourvu que nous quittions Paris dès demain; cherche aux environs. Je te charge de me trouver et de louer en ton nom une petite maison où nous puissions habiter seuls avec les enfants. Cette maison devra être commode et entourée d'un jardin; si tu peux, tu la prendras au bord de la Seine, avec des communications promptes, faciles et bien réglées avec Paris. Choisis-la surtout isolée de toute habitation.

— C'est compris, mon général.

— Il y a trente mille francs dans ce secrétaire, c'est la moitié de ma fortune actuelle; prends ce qu'il te faut pour terminer cette affaire immédiatement. Il me restera peu, mais enfin, avec de l'économie, nous vivrons à peu près.

— Halte-là ! colonne! mon général.

— Qu'est-ce que tu as?

— Croyez-vous que nous allons comme ça vivre à quatre sur votre petit capital?

— Il le faut bien, morbleu!... Supposes-tu que les Bourbons et la coalition vont nous faire payer des pensions ou des retraites ?

— Si nous attendions après cela, nous serions gravement exposés à mourir de faim.

— Eh bien! alors?

— Je travaillerai, mon général; car il faut que nous gardions au moins trente bons mille francs de capital pour le jour où nous marierons les petites.

— Et à quoi travailleras-tu? demanda le général ému.

— J'ai été maréchal-ferrant autrefois : c'est un bon état, je suis fort; vous verrez!... Pendant que vous vivrez dans l'amour de maison isolée que je vais vous déterrer, j'irai m'installer au centre du pays, sur la route la plus passagère ... Vous verrez, vous verrez... mon général !

— Tu nous quitteras, alors? demanda le vieillard avec tristesse.

— Vous quitter, mon général ! Plaisantez-vous? Et qui donc cultiverait votre jardin ? J'aurai ma boutique dans le village et mon domicile chez vous. Croyez-vous donc que, avec nos jeunes filles à marier, nous aurons les moyens de payer un jardinier ?

Pour toute réponse, et en signe d'assentiment sans doute, le général serra la main au maréchal des logis.

Ce dernier se mit aussitôt en campagne pour chercher « l'amour de maison. » Il mit seulement huit heures à découvrir l'Éden de Choisy-le-Roi. Du même coup, il loua la villa et une boutique sur la place de l'Église.

Quand il informa le général de ce qu'il avait fait, ce dernier approuva, et dans le courant de la nuit suivante, — on saura pourquoi cette précipitation et pourquoi la nuit, — Préval, sous le nom d'Amboise, ses filles et Chesneau étaient installés à la villa des Pervenches, que nous appellerons désormais villa Préval.

Avant de continuer notre récit, faisons connaître, tant au moral qu'au physique, les deux jeunes filles qui bientôt vont concentrer sur elles tout l'intérêt de cette histoire.

Elles avaient alors vingt ans toutes deux. Camille était bien certainement née le 24 avril 1795. Quant à Pauline, M. Préval, en la ramassant sur le champ de bataille d'Altenkirchen, pensa, ainsi que tous ceux qui l'entouraient, qu'elle n'avait pas plus d'un an : c'était en 1796

Ainsi les deux jeunes filles étaient du même âge; elles avaient été élevées ensemble et comme par la même mère;

car la famille Préval et Mélanie avaient été aussi bonnes pour Pauline que pour Camille. Si elles avaient une préférence pour cette dernière, et c'était tout naturel, elles ensevelissaient cette préférence si bien au fond de leurs cœurs, que Pauline n'eut jamais la moindre raison de la soupçonner.

Les deux enfants avaient donc, jusque dans les détails les plus insignifiants, reçu la même instruction et les mêmes soins. Toujours habillées de la même façon, ceux qui ont coutume de juger sur les apparences les eussent prises pour les deux sœurs.

Au physique comme au moral, rien ne se ressemblait moins pourtant que Camille et Pauline.

C'était le feu et l'eau, le noir et le blanc.

Cependant elles s'aimaient tendrement, car toutes deux avaient bon cœur; c'était la seule chose qui leur fût commune.

Ce qui ne les empêchait point de discuter souvent. Pauline était volontaire, mais Camille était si bonne, et avait tellement horreur des mésintelligences, qu'en cédant toujours, elle empêchait les discussions de dégénérer en disputes.

Camille était une de ces belles et délicates brunes qui rappellent vaguement le suave profil de la Vierge peint par Raphaël. Elle était grande, un peu svelte, gracieuse comme les femmes de Tony Johannot, et fraîchement délicate comme le pastel sortant du crayon d'un maître.

Son front haut, large et intelligent, reflétait la placide tranquillité d'une âme pure, d'un cœur vierge et d'une conscience tranquille. Ses grands yeux bleu clair, sous des paupières diaphanes, avaient une expression de douceur attractive. Ils étaient ombragés par des sourcils soyeux et bien arqués. Camille avait la bouche petite et des dents admirables.

Malgré la délicatesse de ses traits et la suavité presque langoureuse de tout son être, un profond examen aurait fini par faire deviner que la placidité existait à la surface seule; la passion et toutes ses conséquences existaient certainement en cette carnation si chaude de tons... Mais en même temps l'observateur aurait compris, et au besoin affirmé, qu'en ce cœur et ce corps de vierge, l'esprit combattrait la matière et que la pudeur trois fois sainte terrasserait, avant d'être éclose, même la pensée du mal.

Sa main était de forme délicate, son pied très-mignon, sa taille fine, souple, un peu fluette peut-être.

Ce dernier défaut, qui chez Camille n'était qu'une grâce de plus, n'était pas cependant un vice de constitution ni l'indice d'une santé chancelante; Camille était forte et c'était bien un sang pur et chaud qui circulait sous cette peau de satin, dont la merveilleuse carnation témoignait d'une santé sinon robuste, du moins assez florissante pour n'inspirer aucune inquiétude.

Camille était d'un naturel mélancolique et songeur; la mort inattendue de sa mère, les malheurs de son père, n'avaient fait que développer ces dispositions à la rêverie.

Elle était sérieuse en toute chose, avait un grand esprit d'ordre et d'économie et n'était, dans aucun cas, la femme das premiers mouvements. Sans être dévote, elle était sincèrement religieuse.

A Choisy-le-Roi, elle devait être la ménagère de la maison.

Un portrait peu flatteur et bien bourgeois pour une héroïne de roman! nous dira-t-on.

Camille, à la vérité, n'avait aucune ambition, pas même celle de devenir un cordon bleu, comme on pourrait le supposer d'après la qualification de *ménagère* dont nous l'avons gratifiée; mais qu'on ne s'y trompe pas, elle avait pour aimer un cœur tout aussi bien qu'une autre, plus que

tout autre peut-être. Seulement il était à peu près certain que toute passion par trop exubérante serait refrénée et contenue par le sentiment supérieur du devoir.

Camille, constante en tout, devait l'être surtout en amour, si elle aimait jamais. Dans ce dernier cas, — et elle ne devait aimer qu'une fois, — elle devait aimer sincèrement, vivement et surtout fidèlement.

Elle n'était point de ces femmes qui caressent l'espoir du plaisir; elle était de celles qui rêvent le bonheur.

Généralement les anges comme Camille rendent heureux ceux qu'elles aiment, quand ces derniers savent les comprendre.

Malgré ces dispositions à aimer, Camille, sans même se douter de ce que pouvait bien être l'amour, avait renoncé à aimer, et, ce qui est peut-être plus difficile et plus méritoire, elle avait renoncé à être aimée.

Pourquoi? Est-ce qu'une jeune fille sait jamais au juste pourquoi ces résolutions, prises le plus souvent sans raison déterminante?

Peut-être est-ce parce qu'elle avait toujours beaucoup aimé son père. Elle l'avait admiré général de division et ami de l'empereur, quand il était au comble de sa gloire; intérieurement elle s'était sentie fière d'être sa fille; mais elle l'aimait encore plus, si c'était possible, et l'admirait davantage depuis qu'il était malheureux.

Et n'était-il pas digne d'admiration, ce vieillard qui supportait ses chagrins, sa ruine, la douleur que lui causaient la chute de son parti et la perte des siens, avec un calme stoïque, qu'il n'eût pas fallu prendre pour de l'indifférence? N'était-il pas digne d'amour, ce héros qui supportait, sans jamais se plaindre, les souffrances inouïes que lui causaient ses nombreuses blessures?

Camille, quelles que fussent les dispositions de son caractère et de son tempérament, avait fait le serment tacite

de ne jamais abandonner son père, de rester avec lui jusqu'au jour où elle lui fermerait malheureusement les yeux, et jusque-là de l'entourer des soins les plus assidus et des attentions les plus délicates, d'être en un mot la providence et la joie de la vieillesse prématurée et sans illusions du général.

Et quand ils étaient ensemble, le père et la fille, c'était beau, sublime, admirable que de voir la tendresse de Camille pour le général, et on s'éloignait du groupe en murmurant, consolé un peu des misères d'ici-bas

— Celui-là du moins a trouvé son bon ange ici-bas. Il n'est pas pénible de vieillir, quand on sent grandir auprès de soi des enfants qui vous chérissent avec tant d'abnégation et de dévouement.

On doit comprendre combien Raoul Préval aimait son enfant. Bien des fois dans la journée des larmes d'attendrissement venaient mouiller sa paupière, quand Camille était auprès de lui.

Nouveau Bélisaire, il avait trouvé son Antigone.

Pauline, elle, était une charmante, gracieuse et pétulante créature, — Pauline tout court; — pour les motifs que le lecteur a pu apprécier, on n'avait pas pu lui donner un nom de famille.

Ceux qui ont vu des portraits de Manon Lescaut, au moment où elle se laisse si peu sentimentalement enlever par Des Grieux, pourront se faire une idée de la beauté et du caractère de Pauline.

Elle était châtain-brun, élancée, avec une carnation superbe, et faite au « tour de la pointe des pieds à la racine des cheveux, » eussent dit nos pères.

Elle avait de beaux yeux bruns, qui semblaient étinceler du feu de mille désirs mal contenus. S'ils devenaient langoureux, leur langueur, qui les rendait légèrement voilés, avait une sorte de volupté fascinatrice. Elle souriait tou-

jours, non pour faire voir les perles qui lui tenaient lieu de dents, mais parce qu'elle était naturellement vive et gaie.

Elle n'avait pas la moindre méchanceté, mais elle était d'une légèreté inconcevable.

Sans réfléchir que la coquetterie est la ruine des familles et la honte de bien des jeunes filles, elle aimait la toilette, le luxe, le bruit et la flatterie.

Toute de premier mouvement, elle ne réfléchissait jamais; à quoi bon? Se croyant de l'esprit, elle aimait à parler, même quand elle ne se comprenait pas. Ayant l'imagination faussée par la lecture de livres peu choisis, elle se figurait être l'héroïne de mille romans qu'elle brodait elle-même, et qui, certes, attestaient un grand débordement d'imagination.

Le cerveau ainsi surexcité, il ne manquait peut-être que l'occasion à Pauline pour se laisser glisser sur la pente de l'amour et de toutes ses conséquences...

Fantasque et peu stable dans ses goûts, elle devait être en amour d'une légèreté inconcevable.

Née en Allemagne, elle semblait — plus la pétulance — avoir les instincts et la quasi-insouciance de mœurs de la généralité des femmes d'Outre-Rhin. — Excellentes mères de famille, d'un tempérament ordinairement calme, elles sont épouses fidèles jusqu'à ce que l'occasion en décide autrement... D'ordinaire, elles se défendent mollement, leur résistance dure peu, et elles cèdent presque naïvement, étonnées seulement de l'insistance mise à ce qui, pour elles, semble de petite importance.

Pauline, toutefois, ne partageait point cette insouciance béate, plus justement appelée indifférence, et, le devinant ou non, quoi qu'il pût en advenir, elle appelait de tous ses vœux l'homme, prince ou vilain, qui devait sérieusement faire battre son cœur. Elle le désirait dans les insomnies de ses nuits, et elle y pensait des journées entières.

III

Un proconsul militaire et prussien en 1815.

Si le général était installé dans la charmante villa que nous avons décrite, et s'il s'y trouvait bien, le sieur Chesneau avait pris possession de sa boutique, et il y gagnait de bonnes sommes. L'ouvrage donnait bien, et le maréchal des logis était infatigable.

A la vérité, la majeure partie de sa clientèle se composait de Cosaques qu'il maudissait tous les jours, et de Prussiens qu'il détestait encore davantage, mais, en affaires, comme après tout il s'agissait de n'être point à charge à son général, Chesneau était insensible à la voix de ses haines et de ses rancunes. Quand ces dernières le talonnaient trop fort, et qu'il lui prenait fantaisie de fendre la tête à quelques-uns de ses clients étrangers, pour apaiser sa colère, il se contentait de murmurer quelques paroles inintelligibles, pas assez cependant pour que par hasard, une fois, un de ses ouvriers n'eût cru entendre :

— Si je ferre les chevaux dans le jour, la nuit je me rattrape sur les cavaliers, leurs maîtres.

Tout argent, qu'il vînt du Russe ou du Prussien, était donc bon à recevoir pour notre maréchal. Le point essentiel, pour lui, était qu'on le payât bien; la cavalerie de nos ennemis ne pouvait manquer de remplir fidèlement cette condition aussi juste qu'importante. Chesneau se faisait payer d'avance, sans s'arrêter à la mine quelquefois rébarbative de ses clients.

Ne fallait-il pas que, pour marier Camille et Pauline, l'ex-maréchal des logis conservât intact le petit capital du général?

C'était un rude ouvrier que Chesneau : il était toujours le premier à l'ouvrage, et quittait généralement sa boutique le dernier.

Alors il fermait la forge, et gagnait à grands pas la villa du général, où il soupait avec la famille ; puis il allait au jardin en fumant sa pipe, et se mettait à travailler jusqu'à la nuit, souvent même à la pâle lueur de la lune

Après avoir battu le fer rougi à blanc toute la journée, il retournait la terre sans paraître se fatiguer de ce double labeur.

Le marteau et la pioche lui étaient également familiers.

C'était un enragé travailleur que Chesneau ; malgré les observations du général et des jeunes filles, il n'en faisait qu'à sa tête. Si on lui parlait de fatigue ou de maladies, il se contentait de hausser dédaigneusement les épaules ; une manière comme une autre de répondre aux conseils qu'on lui donnait dans l'intérêt de sa santé.

Parfois pourtant, quand tout le monde était couché dans la villa, il s'appuyait sur sa pelle ou sa pioche, et se livrait à ses réflexions.

A quoi pensait-il ?

Personne n'eût pu le dire.

Quelquefois il se laissait aller à se parler à mi-voix et à lui-même.

— *Un* le premier mai, se disait-il, *deux* le deux, *cinq* le trois, *un* le quatre, — un mauvais jour, — *six* le cinq, *trois* le six, *deux* le sept ; en tout *vingt-trois !* Décidément la semaine n'a pas été mauvaise ; si tout le monde en faisait autant !...

Tous les monologues nocturnes de Chesneau étaient dans le genre de celui que nous venons de citer, ni plus clairs ni plus explicatifs. Les nombres et les dates seuls variaient. Ainsi, un autre jour, il disait :

— *Trois* le huit, *deux* le neuf, *quatre* le dix. Et ainsi de suite...

On conviendra que de telles paroles étaient si incohérentes ou au moins si abstraites, que personne, Œdipe lui-même, le *trouveur d'énigmes*, n'eût pu leur donner une signification raisonnable; du reste Chesneau se comprenait, car il n'était pas fou, comme on aurait pu le supposer.

C'est ce que nous allons prouver d'une façon vraiment triomphante et irrécusable :

C'était un enragé travailleur que Chesneau.

Quand il avait forgé, ferré et martelé toute la journée, qu'il avait jardiné une partie de la nuit, on va peut-être supposer qu'il se retirait dans sa petite maison, construite à un angle au fond du parc, où il habitait seul, et qu'il se couchait.

Point du tout. Chesneau se remettait au travail, et c'était à sa tâche la plus rude et la plus pénible, celle qu'il remplissait avec plus de répugnance; car, en définitive, c'était un homme que Chesneau, et parfois cette partie de sa besogne lui saignait le cœur. De plus, il savait que le général l'eût sévèrement blâmé s'il eût connu ce troisième labeur.

Chesneau rentrait bien, en effet, dans sa logette, mais il n'y restait pas cinq minutes, simplement et seulement le temps de prendre sa latte de dragon et une paire de pistolets d'arçon. Il mettait le tout dans un sac; puis il sortait par une petite porte du jardin qui donnait dans les champs.

Il ne sortait jamais avant onze heures; on se couchait régulièrement à dix chez le général.

A peine dehors, il faisait entendre un signal sans doute convenu; aussitôt le même signal lui répondait de plusieurs points à la fois. Cinq minutes plus tard Chesneau était en-

touré de quatre, cinq ou six hommes, — le nombre quelquefois variait, — dont il semblait être le chef.

Une fois réunis, Chesneau disait :

— Où allons-nous, ce soir ?

Parmi les compagnons du maréchal, il y avait d'ordinaire un ex-grenadier de la vieille garde, un ex-carabinier, un voltigeur qui avait failli être tué aux côtés de Cambronne, et deux conscrits, conscrits qui cependant avaient eu le temps de faire la campagne de Russie et de se battre comme des enragés à Leipsick et à Waterloo. C'étaient les deux plus acharnés de la bande. Sous aucun prétexte ils n'eussent manqué le rendez-vous du soir.

A la demande de Chesneau, il était le plus souvent répondu par l'un ou l'autre de ces cinq compagnons :

— Ce soir, j'ai vu *tant* de Cosaques, ou de Prussiens, qui ont pris le chemin de la *Maison blanche*. Le père Jean-Claude a de bon vin; nos hommes, s'ils y sont encore, doivent être dans un joli état... Si nous y allions voir?...

— Allons à la *Maison blanche* aider le père Jean-Claudo à mettre ses clients dehors, ne manquait pas de répondre Chesneau.

Et la bande prenait sournoisement le chemin de la *Maison blanche*. On eût dit des braconniers se glissant à l'affût dans une propriété gardée.

La *Maison blanche* était une auberge-guinguette, avec de frais jardins et de riantes tonnelles, construite à une demi-portée de fusil de la Seine. Le père Jean-Claude, un vieux grognard, tenait ce cabaret.

Il avait trois filles charmantes, d'excellent vin, et jouissait en outre de la réputation méritée de faire d'excellentes fritures et de réussir le lapin sauté.

Trois qualités fort appréciées de MM. les alliés en 1815. Aussi était-ce merveille que de les voir courir à la

Maison blanche, qui, du reste, jouissait de l'avantage d'être isolée de toute habitation.

Aussitôt dans le cabaret à la mode, lui et ses hommes, Chesneau faisait fermer le cabaret saus bruit, puis il demandait à Jean-Claude :

— Combien sont-ils ?

Les Cosaques ou les Prussiens ne sortaient jamais isolément ; cependant, à l'heure que choisissait Chesneau, ils n'étaient jamais nombreux à la *Maison blanche.*

Il n'était resté que les plus ivrognes.

— *Cinq, six*, répondait le père Jean-Claude.

Quelquefois, mais rarement, il disait : *dix.*

Dans ce cas, Chesneau entrait avec tout son monde : le bal commençait : une lutte sans nom dans laquelle il ne devait y avoir que des morts du côté des alliés.

Des blessés eussent dénoncé la *Maison blanche* et le père Jean-Claude.

Chesneau n'était pas sans avoir ses morts et ses blessés ; c'est pourquoi le nombre de ses hommes variait tous les jours.

Si le nombre de buveurs désigné par Jean-Claude n'atteignait pas celui de ses compagnons, le maréchal prenait avec lui autant de camarades qu'il en fallait pour que dans la lutte on se battît homme contre homme.

Puis il entrait dans la chambre où buvaient les Prussiens ou les Cosaques. Alors il fallait en *découdre*, suivant son expression.

Bon gré mal gré, il fallait que les alliés missent sabre en main, qu'ils fussent gris ou qu'ils eussent leur raison.

Chacun prenait son adversaire et se servait de ses armes ; jamais d'armes à feu, afin d'éviter le bruit. Si le maréchal et ses compagnons se munissaient de pistolets, c'était par mesure de précaution, pour le cas où ils eussent été attaqués par un trop grand nombre.

Ces combats à la *Maison blanche* n'eussent été que des duels à peu près légaux, si ceux auxquels s'adressaient Chesneau et ses amis eussent joui de tout leur sang-froid.

Les nôtres avaient encore une autre raison pour sortir victorieux de ces sortes de luttes.

Chesneau avait été, comme duelliste, une des plus *fines lames* de l'armée; il avait conservé toute sa force, toute sa souplesse, auxquelles il joignait un coup d'œil sûr, un sang-froid imperturbable et un rare courage.

Il donnait de fréquentes leçons d'escrime à ses amis, de sorte que le plus maladroit d'entre eux était de la force d'un maître d'armes de régiment.

Pauvres Cosaques! malheureux Prussiens! ils étaient vraiment mal tombés à Choisy-le-Roi.

En pensant — après le combat — à cette inégalité des forces, Chesneau, à certaines heures, éprouvait presque quelque remords pour ces duels, qu'il considérait comme des massacres; il n'ignorait pas que le général le blâmerait vertement s'il venait à avoir connaissance de pareilles équipées.

Mais l'amour de la patrie, la haine de l'étranger, l'emportaient bientôt sur toute espèce de considérations et de sentiments de pitié; tous les soirs, comme malgré lui, il retournait à *l'abordage* des Cosaques ou des Prussiens.

Après la lutte, on cachait les ennemis morts dans une citerne très-large, très-profonde et bien pourvue d'eau, qui se trouvait au fond du jardin du père Jean-Claude. On avait soin de jeter, avec les cadavres, des pierres de chaux, qui, une fois en ébullition, consumaient ce qui restait des étrangers!

Nous racontons ces faits sans vouloir les apprécier ni surtout les approuver.

Le 25 mai 1815 donc, — M. Préval habitait Choisy-le-Roi depuis vingt jours, — Chesneau était à sa forge. Il

était dix heures du matin. Il finissait de déjeuner. Deux ou trois chevaux, attachés à des anneaux, devant la porte de sa boutique, attendaient que ses ouvriers et lui voulussent bien s'occuper d'eux.

— Allons, les enfants! fit l'ex-maréchal des logis à ses deux ouvriers, qui avaient déjeuné à la même table que lui, allons, debout! L'ouvrage semble vouloir donner, aujourd'hui.

Les ouvriers vidèrent leurs verres et se levèrent.

Deux minutes plus tard, ils étaient à l'ouvrage. Les marteaux retentissaient, la forge rugissait, Chesneau souriait sur le seuil de sa porte, et relevait les manches de sa chemise sur ses bras musculeux.

Un cheval et son cavalier cosaque attendaient le bon vouloir de Chesneau; celui-ci allait enfin se mettre à l'œuvre, quand il vit sur la route, et venant sans doute de Corbeil, un jeune paysan, lancé au pas de course, et soulevant un nuage de poussière à chacun de ses pas.

Le paysan, un robuste adolescent de dix-sept à dix-huit ans, se dirigeait vers la forge.

— Tiens, Petit-Louis! se dit le maréchal; il y a du nouveau, bien certainement.

Petit-Louis et Chesneau étaient comme de vieilles connaissances, tant il y avait de sympathie entre eux.

Le grognard aimait l'enfant parce que celui-ci était franc, généreux, hardi, vif comme la poudre et un peu batailleur.

En aimant et admirant le robuste maréchal, Petit-Louis faisait ce que faisait tout le monde. Il est certain que, hormis pour les Cosaques et les Prussiens, Chesneau était un homme digne, brave et obligeant à l'égard de tous.

C'était en effet à la forge que venait Petit-Louis, comme l'avait supposé le grognard. Quand le jeune homme fut devant le seuil de la porte, auprès de la marche qu'il fallait

monter pour entrer dans la boutique, il s'arrêta court, joignit militairement ses deux *talons sur la même ligne*, sa main gauche se colla sur la *couture de son pantalon*, pendant que sa main droite s'élevait à *hauteur de sa casquette*.

La course avait animé son teint, son visage était cramoisi, mais le Petit-Louis n'était nullement essoufflé. Il était déjà très-robuste.

— Salut, not'officier ! dit-il à Chesneau ; comment va ?

— Pas mal, Petit-Louis; bonjour, mon ami, répondit le grognard en tapotant avec la main une de ses joues. Comment va ton père ?

— C'est lui qui m'envoie; il va bien.

— Quoi de nouveau au rapport ?

— Bien des choses, fit Petit-Louis en baissant la voix, et en jetant un regard significatif sur les ouvriers, qui, tout en travaillant, pouvaient entendre leur conversation.

Chesneau comprit.

— Il fait chaud et tu as couru, Petit-Louis ; viens te raraichir.

— C'est pas de refus.

Chesneau entraîna le paysan dans son arrière-boutique, où ils furent bientôt attablés, avec une bouteille pleine de vin et des verres à leur portée.

— Si vous saviez, monsieur Chesneau !...

— Bois d'abord, tu causeras après. As-tu faim ?

— Non, je n'ai que soif.

— Goûte-moi ce vin, alors.

Le maréchal avait versé dans les verres; Petit-Louis, fier de trinquer avec le vétéran, choqua son verre avec enthousiasme, but, et ensuite se crut obligé de manifester son opinion sur la qualité du vin :

— C'est du *chenu* ! dit-il.

— Oui, de derrière les fagots. Allons ! ne reste pas sur

une jambe, fit Chesneau en remplissant les verres. A la santé de ton père.

— A sa santé !

— Maintenant, causons, fit Chesneau quand les verres eurent été vidés.

La figure de Petit-Louis devint tout à coup sérieuse.

— Vous savez ou vous ne savez pas, dit-il au maréchal, que l'officier qui commandait les Prussiens et autres à Corbeil a été changé.

— Non.

— On nous en a envoyé un que ce n'est pas un homme, mais un tigre.

— Que dis-tu ?

— Je dis que, avec l'ancien, ça pouvait encore aller, à la condition d'envoyer de temps en temps quelques-uns de ces messieurs dans l'autre monde sans *Requiescat in pace* ni *De profundis;* mais, avec le nouveau, ce n'est plus supportable : il encourage ses hommes à nous faire les plus grandes misères; de sorte que ces derniers nous pillent, nous battent, nous égorgent même, ne paient rien de ce qu'ils prennent et violentent les femmes.

— Le brigand !

— C'est comme je vous le dis.

— Continue.

— Au reste, il dit à qui veut l'entendre qu'il a une raison pour cela.

— Le gueux !

— Figurez-vous que c'est un jeune homme; il a à peine trente ans, et c'est un si bel homme, oui-dà ! que c'est dommage qu'il ne soit pas Français au lieu d'être Prussien; ses hommes l'appellent mon colonel, et disent que c'est le fils d'un général.

— Général et colonel, une nichée de coquins ! grommela Chesneau entre ses dents. Si je les tenais...

— Vous n'aurez pas la peine de tenir le général.

— Pourquoi ? Qui sait ? Un hasard...

— Tout bonnement parce qu'un autre l'a tenu avant vous.

— Ton père ?

— Non, le général était de ceux de 1814, des premiers; il a été tué à Paris par un général français.

— Tué, comment ?

— En duel, pardieu ! Et il paraîtrait que si son fils, le colonel, tracasse et fait tant souffrir les gens de Corbeil, c'est pour venger la mort de son père.

— Un métier qui lui coûtera cher, fit Chesneau comme en se parlant à lui-même.

— Et que vous pourriez lui faire payer dès aujourd'hui.

— Comment cela ?

— Le colonel, par les gens de la police, a fait chercher le général qui a tué son père, et il a fini par découvrir que ce général était toujours à Paris; aussi part-il ce soir même pour Paris : il veut joindre son ennemi et lui faire ou lui faire faire un mauvais parti, peut-être même le faire assassiner.

— Ne crains rien pour le général, mon garçon ; ton Prussien n'ira même pas jusqu'à Paris.

— Ah ! tant mieux ! fit naïvement Petit-Louis.

— Quelle route prend ledit colonel ? Le sais-tu ?...

— Celle du bord de l'eau.

— C'est bon ; à quelle heure part-il de Corbeil ?

— A la nuit.

— Aura-t-il beaucoup de monde avec lui ?

— Quatre ou cinq hommes, comme d'habitude quand il fait ses rondes.

— Comment voyageront-ils ?

— A cheval.

— Es-tu sûr de tout cela ?

— Dame! je suis sûr que mon père me l'a dit pour vous le répéter; et mon père est palefrenier dans l'hôtel où loge le colonel. Il dit qu'il a entendu ce dernier donner lui-même ses ordres pour le départ.

— Très-bien; sais-tu le nom du colonel?

— Bernideck.

— Tonnerre! c'est lui, je m'en doutais, fit Chesneau en déchargeant un vigoureux coup de poing sur la table. Ah! Prussien de malheur, tu veux t'attaquer au général Raoul Préval! Malheur à toi!... Attends un peu!

— Qu'est-ce que vous dites, mon officier? demanda l'enfant.

— Que tu es un brave garçon, et que tu vas boire un coup.

— Volontiers, monsieur Chesneau.

— Et que nous allons trinquer à la mort du colonel.

— Ce sera un bon débarras pour la ville de Corbeil.

Les deux amis burent à la mort du Prussien.

— Maintenant, ma leçon d'armes? demanda Petit-Louis avec empressement.

Pas aujourd'hui, mon fils, reprit Chesneau; je n'ai pas le temps; il faut que je prenne des mesures pour que le Bernideck ne retourne plus à Corbeil vous faire des misères, sous prétexte de venger la mort de son père.

IV

Le combat. Français et Prussiens [1].

La nuit était belle, tiède et parfumée de ces mille senteurs qu'exhalent les fleurs des champs vers la fin de mai, époque de leur plus luxuriante végétation. Les arbres, de hauts peupliers plantés sur les bords de la rivière, pliaient mollement leurs cimes flexibles sous les efforts d'une douce brise, qui faisait à peine onduler les hautes herbes dans les prairies.

Le fleuve clapotait doucement sur les cailloux de la berge, et coulait limpide, calme et transparent, en reflétant, splendide miroir, la lune et les étoiles, milliers de mondes inconnus, perdus dans la profondeur d'un ciel presque diaphane.

Un rossignol, chantre ailé des belles nuits, perlait dans un buisson ses plus suaves roulades; il disait ses amours de l'année.

C'était une de ces nuits comme les amants follement épris les aiment, quand, en s'isolant du reste du monde, ils voient l'univers dans leur amour et dans leur bonheur.

A cent pas environ du mur de façade de la villa du général, il y avait un petit bois ou plutôt une *oseraie* assez touffue. La route de Corbeil à Paris, par le bord de la Seine, passait près de ce bois, dont elle n'était séparée que par un

1. Ce roman était écrit et en notre possession avant les événements militaires de 1870-71. En l'absence de l'auteur, — aujourd'hui en exil, — nous n'avons cru devoir faire aucune des modifications que les récents événements lui auraient probablement suggérées. — (*Note de l'éditeur.*)

fossé. Le taillis se trouvant en contre-bas de la route, il fallait, pour arriver sur cette dernière, gravir un talus de deux mètres d'élévation qui, naturellement, formait une des berges du fossé. Ce talus était complètement plongé dans l'ombre que projetaient les grands peupliers du rivage. A deux cents pas, au-dessus du petit bois, l'on voyait, blanche et coquette, se dresser la guinguette du père Claude, qui reflétait son gracieux profit dans le flot murmurant.

L'oseraie se trouvait donc entre la villa et le cabaret : celui-ci du côté de Corbeil; celle-là en descendant sur Paris.

La nature était aussi calme que la nuit, et tout invitait à supposer que les habitants du pays songeaient peu à troubler ce repos, si rempli d'harmonie, de tous les éléments. Les champs étaient déserts; la route, droite, unie et blanche, semblait déserte aussi.

La *Maison blanche* elle-même semblait inhabitée, fermée et muette. Cette nuit, elle ne donnait asile à aucun buveur attardé, Français ou autre.

Minuit venait de sonner à l'église de Choisy-le-Roi.

Tout à coup un homme dressa son buste dans l'ombre qui recouvrait le talus faisant face au petit bois.

— Minuit, et rien encore ! dit-il.

C'était la voix de l'ex-maréchal des logis Chesneau.

— Il ne viendra pas, répondit une autre voix.

— Si nous allions au devant de lui ? dit un autre.

— De la prudence, mes amis ! reprit encore Chesneau.

— Pourquoi tant de prudence ?

— Bernideck est une proie que nous ne devons pas manquer.

— Aussi ne le manquerons-nous pas.

— Sans doute, mais il faut rester ici.

— Pour quelle raison ?

— Si le colonel avait une escorte ?

— Après?

— Que cette escorte fût plus nombreux que nous?

— Eh bien?

— Gardons au moins, à tout événement, l'avantage d'attaquer et de surprendre.

— Chesneau a raison, fit une voix qui ne s'était point fait entendre encore.

— Chut! silence! fit quelqu'un.

Tout le monde se tut.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Chesneau à voix très-basse.

— Ils viennent.

Tout le monde écouta attentivement, en appuyant l'oreille à terre.

— Oui, ils viennent, dit Chesneau.

— Ils vont bon train.

— Et sont nombreux.

— Attention! dit le chef, je les vois au premier tournant de la route. Ils sont au moins dix. Dans cinq minutes, du galop qu'ils vont, ils seront ici, et nous commencerons le *branle-bas.*

— Nous allons *fouiller les cheveux* de ces messieurs, afin de voir s'ils ont la tête près du bonnet, dit le père Jean-Claude, qui, pour une expédition aussi grave, avait pris place dans les rangs de ses compagnons.

— Aux armes! commanda Chesneau d'une voix contenue.

En effet, comme l'avait dit Chesneau quand il avait aperçu l'ennemi, au premier coude que faisait la route, les Prussiens étaient au nombre de dix : le colonel, un officier et huit soldats. Tous étaient montés sur ces fameux chevaux mecklembourgeois qui, grâce à leur force et à leur taille gigantesque, font à un trot réglé et sans presque se fatiguer cinq lieues à l'heure. Ils étaient bien armés de sabres et de pistolets.

Le colonel Léopold Bernideck et l'officier marchaient bravement en avant; les huit cavaliers les suivaient à une distance de dix mètres, en formant le *goum* sur la route.

Les deux officiers causaient.

Le colonel affirmait qu'il n'avait jamais vu tant de soldats déserter que depuis qu'on était en France.

— Êtes-vous bien certain que tous les absents sont déserteurs, mon colonel? demanda l'officier.

— Que voulez-vous qu'ils soient? Sans doute le mal du pays les prend, et ils s'en vont.

— Ce n'est pas mon avis, fit l'officier, un vieux soldat à la moustache grise qui avait vieilli dans les camps et n'était nullement partisan de l'occupation française prolongée.

— Mais que pensez-vous, alors? demanda Bernideck.

— Je pense que les soldats qui disparaissent sont massacrés par les paysans.

L'officier avait parlé très-bas, de façon à ne pas être entendu des cavaliers, qu'une pareille affirmation eût pu effrayer inutilement.

Bernideck fit un bond sur son cheval.

— Comment, dit-il, ces paysans assassineraient nos soldats!

— Je le crois.

— Mais nos hommes sont braves et ne sortent jamais isolément et sans armes!

— C'est vrai; mais ils connaissent mal le pays et prennent goût au vin de France; et dame! quand ils sont ivres...

Le colonel réfléchissait; l'officier l'imita, en respectant le silence de son supérieur.

Pendant la conversation que nous venons de rapporter, la cavalcade avait marché. Elle n'était plus qu'à dix pas de l'embuscade dressée par Chesneau. Celui-ci et ses compagnons pouvaient parfaitement compter les dix cavaliers prussiens. Ce soir-là, Chesneau, prévoyant ce qui arrivait,

que le colonel se ferait escorter, avait eu soin de faire appel à tout son monde.

Sa petite troupe était au complet.

Il y avait : l'ex-grenadier, le carabinier, le voltigeur, les deux conscrits et le père Jean-Claude, qui avait été sergent. En tout sept hommes, y compris Chesneau : deux cavaliers et cinq fantassins.

Au moment de l'attaque, personne parmi ces sept hommes n'avait eu l'air de remarquer que l'infériorité numérique était de leur côté.

Par ordre du maréchal des logis, chacun s'était armé de son mieux et comme pour une mêlée.

— Dans cette affaire, avait dit Chesneau, il ne s'agit pas de plusieurs duels, mais d'une véritable bataille. Nous aurons affaire à des cavaliers, sachons être bons fantassins, et nous battrons inmanquablement l'ennemi; surtout qu'on n'oublie pas les baïonnettes, et qu'on *tape dur* sur le colonel.

Tout le monde avait compris l'intention du chef.

Nos sept hommes avaient des fusils de munition et des baïonnettes au bout de leur fusil. Ils eussent pu user du guet-apens et massacrer l'ennemi pris à l'improviste. Ils ne le voulurent pas; au contraire, ils décidèrent que les choses se passeraient régulièrement et que l'ennemi serait prévenu.

Quand Chesneau vit la tête de la cavalcade à dix pas de lui, il comprit qu'il était temps d'agir.

— Debout, mes amis! s'écria-t-il, ot à nous les Prussiens!

Les sept Français tombèrent comme du ciel sur la route, et eurent le temps de croiser la baïonnette pour recevoir les chevaux du colonel et de l'officier, ainsi que leurs cavaliers.

— Piquez aux naseaux et soyons fermes sur les jarrets! commanda le sergent Jean-Claude.

L'effet de cette attaque imprévue sur les Prussiens est difficile à décrire.

Bernideck et l'officier étaient braves. Le premier frémit de rage sur ses étriers et mit son sabre à la main.

L'officier l'imita en murmurant :

— Eh bien! que dites-vous de ces paysans?

Quant aux soldats, ils étaient de beaucoup moins braves que leurs chefs. Plusieurs d'entre eux furent pris d'une sorte de panique; ils supposèrent avoir devant eux un régiment tout entier. Ils tournèrent bride et entraînèrent leurs camarades plus courageux dans leur défection.

Chesneau fut le premier à s'apercevoir de cette fugue.

— Laissez-les aller, ne tirez pas sur eux, dit-il à ses amis.

Bernideck eut un pressentiment de ce qui se passait en entendant Chesneau ; il comprenait le français et le parlait.

Il tourna la tête.

— Les lâches! murmura-t-il.

Les sept Français entouraient les deux Prussiens, les baïonnettes croisées sur les chevaux.

— Le colonel Bernideck? fit Chesneau.

— C'est moi, répondit Léopold avec une dignité hautaine.

— Pied à terre! fit le maréchal des logis.

— Jamais!

— Aimez-vous mieux vous faire massacrer sur vos chevaux? Deux contre sept, les forces sont vraiment trop inégales pour que vous persistiez à soutenir une lutte générale.

— Mais alors, que voulez-vous?

— Un duel à armes égales, répondit Chesneau; quand vous et votre compagnon aurez mis pied à terre, vous vous battrez contre moi et un de mes hommes. Tout soldat doit, dans toute circonstance, savoir se servir des armes qu'il porte; nous nous battrons homme contre homme : de cette façon, la partie sera égale.

Bernideck hésitait encore, non qu'il fût lâche, mais il croyait à un piége.

— Les lâches! fit-il encore, en jetant un regard de colère sur le côté de la route où ses soldats avaient disparu.

Il consulta ensuite le vieil officier.

— Qu'en pensez-vous? lui dit-il.

— Je pense, répondit le vétéran, que nous laisserons notre peau ici.

— Comme moi, vous croyez à un piége?

— Non ; si ces hommes eussent voulu nous assassiner, ce serait déjà fait. Mais nous serons tués en duel; car, en supposant que nous tuions nos deux adversaires, il faudra nous battre contre les autres; et, franchement, je ne nous crois pas de force à dépêcher ces sept hommes dans l'autre monde; ce ne sont point des brigands, mais des soldats.

— Alors, vous êtes d'avis que nous refusions?

— Non, car la partie qu'ils nous offrent, celle de vendre chèrement notre vie, est encore ce qu'ils pouvaient nous présenter de plus avantageux.

— Nous acceptons, alors?

— Oui.

Bernideck réfléchissait, il songeait à poser quelques conditions. Pendant la conversation entre les deux officiers que nous venons de rapporter, et qui avait eu lieu en allemand, les Français n'avaient pas quitté leur position, toujours menaçante, mais inoffensive. Ils entouraient les deux cavaliers d'un cercle de baïonnettes.

— Eh bien, colonel? demanda Chesneau.

— Nous acceptons le duel que vous nous proposez.

Les sept Français laissèrent échapper un soupir de satisfaction.

— Mais à deux conditions, reprit Bernideck.

— Lesquelles? demanda le maréchal.

— Que si, mon compagnon et moi, nous tuons ou bles-

sons grièvement nos deux adversaires, nous ne soyons pas forcés de nous battre une seconde fois.

— Accepté! fit Chesneau.

Il se croyait certain de tuer Bernideck, contre lequel il allait se battre le premier. Tous ses hommes le comprirent et ne firent aucune observation.

— La seconde condition? demanda Chesneau.

— Que, sur l'honneur, ni d'un côté ni de l'autre on n'achèvera les blessés.

— Sur l'honneur, fit Chesneau, cette clause sera respectée, ainsi que la première. Nous ne sommes pas des assassins; mais, pour éviter de faire des blessés compromettants, ne nous portons que des coups mortels.

— C'est entendu, répondit Bernideck.

— Peut-on se fier à la parole de ces hommes? demanda-t-il ensuite en allemand à l'officier.

— Je le crois; dans tous les cas, il le faut bien. Nous n'avons qu'elle pour sauvegarde. Prouvons-leur que nous les estimons assez pour avoir confiance en eux; c'est le seul moyen que nous ayons de les forcer à respecter leurs engagements.

Les deux Prussiens mirent pied à terre, et l'on s'occupa aussitôt de choisir dans toutes les armes que l'on avait celles de poids égal et de même longueur.

La *latte* de Chesneau et celle du carabinier étaient deux sabres droits de même modèle; sabres lourds, longs et dangereux, avec lesquels un duel ne peut durer longtemps, dans aucun cas.

Léopold Bernideck avait trente ans; il était de la taille de son adversaire; on l'eût cru de force à assommer un bœuf avec ses poings. — Il est vrai que Chesneau portait un cheval. — Dans l'armée prussienne, le colonel passait pour très-brave; on devait le supposer plus souple et plus agile que son antagoniste, qui frisait la cinquantaine.

Le maréchal des logis avait trouvé un adversaire digne de lui.

— Voilà notre affaire, fit Léopold en comparant les armes.

— Ces sabres vous conviennent?

— Parfaitement.

Le voltigeur avait obtenu l'honneur de *s'aligner* avec l'officier prussien; d'un commun accord, ils prirent les deux *briquets* ou *coupe-choux* des conscrits de Waterloo : deux armes peu brillantes, mais dangereuses en diable, et avec lesquelles la science de l'escrime ne peut avoir que très-peu de rapports.

Chacun s'arma, et l'on se divisa par adversaires : Bernideck et Chesneau d'un côté; le voltigeur et l'officier d'un autre. Les cinq Français faisaient cercle, et étaient juges du camp.

— Messieurs, fit Chesneau en s'adressant à ceux qui, comme lui, devaient se battre, vous devez comprendre que les duels qui vont avoir lieu doivent être très-sérieux. Autant dire que deux d'entre nous doivent mourir. Jurons de ne nous porter que des coups mortels, de nous battre à outrance, et de ne jamais parler de cette rencontre à âme qui vive. Jurons-le sur l'honneur.

— Nous le jurons sur l'honneur! firent sans hésiter les quatre combattants, en étendant la main comme pour prêter serment.

— Maintenant, vous autres, quoi qu'il arrive et quand bien même je serais tué, jurez également sur l'honneur de respecter les deux conditions que m'a posées le colonel et que j'ai acceptées, reprit le maréchal des logis en s'adressant aux cinq témoins.

— Nous le jurons sur l'honneur, firent ces derniers en faisant le même mouvement que ceux à qui ils servaient de témoins.

Êtes-vous satisfaits, messieurs? demanda le maréchal des logis aux deux Prussiens.

Ceux-ci lui répondirent affirmativement.

— Eh bien, en garde ! et tapons ferme !

Les quatre adversaires tombèrent en garde, se saluèrent courtoisement de leurs armes, puis le double duel commença, au milieu du silence de la nuit. Ce silence majestueux n'était troublé que par le cliquetis métallique des armes se choquant les unes contre les autres. Les témoins, attentifs et sombres, ressemblaient à de noires statues appuyées sur les canons des fusils; ils formaient un demi-cercle autour des quatre combattants.

Chesneau était un tireur expert; il avait même l'habitude de manier l'arme pesante qu'il tenait à la main; mais à la première passe il s'aperçut, en cherchant par un dégagement à tourner son adversaire, que celui-ci avait les jarrets robustes, le poignet souple, nerveux et solide, et que la *latte* ne lui pesait pas plus qu'une plume dans la main.

Il ne recommença pas le même coup qui, poussé à fond, l'obligeait à se découvrir, défaut de la contre-pointe qui force celui qui attaque à se livrer fort souvent à son adversaire.

Bernideck, colonel d'artillerie, avait passé sa vie entière dans les écoles militaires; à seize ans, il jouait de la longue rapière allemande comme un bretteur, un spadassin ou un chercheur d'aventures. De seize à trente ans, autant par goût et par métier que pour se donner un exercice que réclamaient sa forte constitution et son tempérament, il avait étudié l'escrime sous toutes ses faces, et tous les genres d'équitation, et était devenu de première force tant comme cavalier que comme duelliste.

Qu'on ajoute encore que depuis un an que Léopold avait appris la mort de son père, il avait fait le serment de tirer vengeance de ce meurtre, en cherchant et en tuant en duel

le meurtrier. Pour être mieux à même de tenir son serment, il s'était encore fortifié en escrime, en étudiant et inventant toute une série de coups de terrain plus savants et plus dangereux les uns que les autres.

Chesneau devait donc trouver quelque différence entre un pareil adversaire et les ivrognes qu'il avait coutume de dépêcher à la *Maison blanche.*

Mais le maréchal des logis était de première force.

Dix coups au moins avaient été portés par les deux antagonistes, et ces derniers n'avaient pas une égratignure.

Ils n'essayaient du reste qu'à se couper en deux verticalement, ou horizontalement, ou à se traverser de part en part. Ils s'étudiaient attentivement, ne se précipitaient en rien et ne se portaient que des coups sûrs, dont on ne pouvait attribuer l'insuccès qu'à la science profonde de celui qui les parait.

Malgré le mouvement qu'ils se donnaient et la pesanteur des armes dont ils se servaient, ni le colonel ni le sous-officier ne paraissaient fatigués; on n'entendait même pas le bruit de leur respiration.

Pourtant le premier s'animait de rencontrer une résistance si savante et si opiniâtre.

Le second était toujours calme.

L'un avait trente ans et l'autre cinquante.

Tout à coup on entendit un léger cri et le bruit sourd d'un corps s'affaissant sur le sol. Bernideck et Chesneau s'arrêtèrent, comme d'un commun accord; ils avaient une occasion de reprendre haleine; ce que, par amour-propre, ils n'eussent demandé à faire ni l'un ni l'autre.

Ils se battaient depuis une minute. Il est rare de voir deux adversaires ferrailler si longtemps sans aucun résultat.

Le cri qu'ils avaient entendu avait été poussé par le voltigeur qui, atteint par son adversaire, était tombé sur le

coup. Le malheureux, quoique tireur habile, avait été victime de son intrépidité et d'une précipitation aveugle. Le vieil officier prussien avait bénéficié des résultats de son sang-froid et de la prudente réserve sur laquelle il s'était tenu pendant le combat.

Le voltigeur était presque ouvert dans la région du bas-ventre; l'arme avait coupé plusieurs intestins, crevé la vessie et attaqué la rate. Quand ses amis voulurent lui porter secours, il rendit le dernier soupir.

— Monsieur, vous êtes libre! fit Chesneau à l'officier.

— Monsieur, répondit ce dernier en mauvais français, mon devoir et ma conscience me retiennent auprès de mon supérieur jusqu'à ce que la chance des armes ait décidé de son sort. Vous comprenez que ce n'est ni l'heure ni le lieu de l'abandonner.

— Comme il vous plaira; rangez-vous au nombre des témoins.

L'officier se plaça derrière son colonel.

— A nous deux, monsieur! reprit Chesneau en s'adressant à Bernideck, d'un ton dans lequel il ne put s'empêcher de mettre de la menace.

— En garde, alors!

Cette fois les deux combattants s'attaquèrent avec une vigueur extrême. Si Bernideck avait à venger la mort de son père, le maréchal des logis avait à venger celle d'un ami.

Le colonel, comme le voltigeur, devait être victime a un mouvement de précipitation peu raisonné. Son adversaire ayant fait une feinte qu'il devina, il ne para point et voulut profiter de la seconde que Chesneau employait à se remettre en garde pour lui envoyer un coup de taillant qui l'eût coupé en deux s'il l'eût atteint. Ce coup fut porté avec la rapidité de l'éclair, et le maréchal des logis ne devait pas avoir le temps de venir à la parade. En effet, il ne para pas,

mais il évita le coup, qui lui passa devant la figure, en appuyant la tête et le haut du corps dans la direction opposée à celle d'où venait le coup.

Chesneau dans cette position, Bernideck était perdu. Les coups de tête ont le grand désavantage qu'ils forcent ceux qui les portent à se découvrir complètement. Si on manque son adversaire, celui-ci ne vous manquera jamais, parce qu'on est long à revenir en garde. Ces coups peuvent se risquer avec un *novice*, mais jamais avec une *fine lame.*

Chesneau n'eut qu'à se fendre et à faire une allonge du bras pour mettre son ennemi hors de combat.

Ce qu'il fit, et Bernideck tomba percé de part en part.

Un soupir de satisfaction triomphante souleva les poitrines oppressées des amis de Chesneau. Le vieux Prussien murmura avec un accent de colère mal contenue :

— Un si bon tireur, se faire tuer si maladroitement!

— Allons, c'est fini, dit le maréchal des logis à ses amis ; partons, et emportons notre blessé.

— Et le colonel?

— Il ne s'en relèvera pas, dit Chesneau à voix basse, afin de ne pas insulter à la douleur du vétéran.

Les deux conscrits et le grenadier prirent le cadavre de leur ami et s'enfoncèrent dans les champs. Chesneau et le carabinier les suivaient. Tous cinq gagnèrent une vigne assez éloignée.

Ils y creusèrent une tombe, dans laquelle ils déposèrent leur infortuné compagnon d'armes.

V

Le cœur de Pauline prend feu dans les parties les plus sensibles.

Jusqu'à présent nous avons omis par discrétion de parler d'un témoin qui, à l'insu de tous les personnages en jeu, avait assisté aux duels que nous venons de raconter et à toutes leurs péripéties; mais le moment est venu de soulever un des coins du rideau qui recouvre ce mystère.

Ce témoin, c'était Pauline, la fille d'adoption du général Préval, qui, cachée derrière un buisson, avait tout vu et tout entendu.

La curiosité avait seule poussé la jeune fille à commettre cette action hardie; mais un vague instinct, ou peut-être même le simple attrait qu'a toujours le romanesque pour les imagination vive, devait retenir Pauline auprès de Bernideck.

Pauline, depuis longtemps déjà, était dans une disposition d'esprit anormale, pourrions-nous dire.

L'intérieur assez monotone du général, qui, depuis longtemps, avait perdu l'habitude de sourire, n'était pas très-attrayant pour elle. L'amitié dévouée, mais sérieuse, peu démonstrative et sans épanchements de sa sœur d'adoption, ne suffisait plus aux besoins de son cœur. Elle se morfondait d'ennui, entre ce vieillard dont le corps était à Choisy-le-Roi et dont l'esprit errait sur les récifs de Sainte-Hélène, et cette belle et douce jeune fille, aux traits angéliques, qui ne trouvait de joie que dans la satisfaction de son amour filial.

La reconnaissance que Pauline devait au général, pour

tout ce qu'il avait fait en sa faveur, souffrait même de cet état de choses. Elle allait s'affaiblissant tous les jours d'autant plus que Pauline se croyait malheureuse, dans cette maison tranquille et calme, qui la tenait à l'abri des passions dévorantes dont elle avait le germe en elle; cette maison si hospitalière, elle l'appelait sa prison.

Avec le temps, Pauline en fût sans doute arrivée à considérer le général et sa fille comme ses ennemis, ou tout au moins comme ses geôliers.

Un reste de respect humain la retenait seule à la villa.

Autrement elle fût partie, sans inquiétude sur son sort... Elle avait déjà comme un vague pressentiment d'intuition qu'une jeune et jolie femme n'est jamais embarrassée de sa liberté.

Sans en être absolument certaine, elle n'était pourtant pas sans pressentir un abîme qui pouvait s'entr'ouvrir sous ses pas...

Mais que lui importait l'abîme, si ses pentes étaient douces, fleuries, et parsemées de plaisirs et d'émotions surtout!

Toujours est-il que Pauline se considérait comme très-malheureuse chez M. Préval.

Le jour, elle était maussade, boudeuse, parce qu'elle s'appesantissait sur ce qu'elle appelait son malheur. La nuit, elle avait de longues insomnies, et rêvait toute éveillée, en faisant de vagues projets de liberté.

Elle souffrait d'autant plus qu'avec sa vive imagination et dans son ignorance réelle du monde, elle se représentait sous les plus vives et les plus charmantes couleurs la société, dans laquelle elle se croyait sincèrement appelée à briller.

Elle avait un tempérament de feu, qui la consumait dans sa solitude.

Aussi avait-elle ses heures de fièvre et de délire.

Combien de fois murmura-t-elle :

— Oh! aimer et être aimée!... c'est la vie... Mais qui aimerais-je ici?... Si je pouvais seulement aimer, je suis bien certaine que je me ferais aimer ensuite.

Un soir, à minuit, fatiguée de son insomnie tumultueuse, elle s'était mise à sa fenêtre afin d'aspirer la brise rafraîchissante, et causer aux étoiles... Tout à coup elle voit passer une ombre en dehors du mur, sur la route qui longeait la Seine.

Cette ombre, ou plutôt cet homme, se cachait comme un amoureux ou un voleur. Pauline n'était pas riche, et encore moins peureuse. Elle ne soupçonna point un voleur. En revanche, elle avait le caractère très-romanesque ; elle crut, et de bonne foi, à un amoureux.

Partant de ce soupçon qui chez elle prit bientôt la force d'une certitude, elle devait aller loin.

Elle supposa d'abord que l'amoureux venait pour elle.

Pour qui serait-il venu ?

Puis, avec une audace d'esprit peu commune, elle se décida à faire la moitié du chemin, ou au moins à veiller sur le visiteur nocturne et à se rendre compte de ses faits et gestes.

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, agitée et tremblante, elle descendit de sa chambre en murmurant :

— Vais-je enfin aimer!...

Elle traversa le jardin, franchit la petite porte que Chesneau, allant à son rendez-vous, avait laissée ouverte et seulement poussée derrière lui.

Dehors et sur la route, elle vit Chesneau à vingt pas devant elle, mais elle était à mille lieues de le reconnaître, tant le tumulte de tout son être frémissant aveuglait ses yeux et sa raison.

Pour mieux l'épier, elle se glissa rapidement jusqu'au bord de la Seine, derrière des broussailles continues qui formaient une haie épaisse et naturelle

Elle pouvait tout voir et tout entendre sans être vue.

Détermination incroyable, action insensée, inouïe de la part d'une jeune personne non-seulement vierge, mais encore ignorante même du mal... Chez elle, c'était comme une subite frénésie; les instincts sensuels s'étaient révélés, ardents, impétueux; elle voulait aimer, elle voulait être aimée... Cette prédisposition à des désirs toujours excités et toujours inassouvis a un nom dans le dictionnaire de la science médicale.

Pauline ne reconnut Chesneau que lorsque celui-ci, arrivé auprès de l'oseraie, fut rejoint par ses six compagnons.

Là, elle ne put conserver aucun doute, alors que le maréchal des logis se fut dépouillé du manteau qu'il revêtait pour ses aventureuses expéditions, et qu'un rayon de la lune éclaira en plein l'énergique figure du soldat, auquel, enfant, elle avait envoyé ses premiers sourires, pendant le voyage d'Altenkirchen à Paris.

La femme est généralement curieuse; Pauline l'était à l'excès. Sans rien comprendre à ce qu'elle voyait dans la conduite du sous-officier, elle crut à quelque extraordinaire aventure, un roman peut-être. Elle resta.

Au reste, elle était allée trop loin pour reculer ; elle n'eût jamais pu quitter sa cachette sans être aperçue par un des sept argus qui veillaient silencieusement sur la route et ses environs.

Le moindre bruit et sa robe de mousseline blanche l'eussent immanquablement trahie.

Elle prit l'immobilité d'une statue et attendit en proie à une fièvre nerveuse.

C'était bien la fièvre, succédant à l'agitation intérieure, qui l'avait conduite la nuit, seule, au loin, à la recherche, ou plutôt à l'attente de ce que son imagination en délire rêvait...

Ses oreilles percevaient les moindres bruits; en proie à une vive anxiété, ses yeux, comme son esprit, attendaient.

Elle entendit la conversation des sept Français, vit arriver le colonel et fuir les soldats prussiens. Les pourparlers entre Léopold et Chesneau lui apprirent le véritable motif de l'excursion du maréchal.

Elle trembla.

Elle avait vu Bernideck; elle l'avait trouvé beau et bel homme.

Elle l'avait entendu et l'avait trouvé brave, digne et chevaleresque.

La fierté un peu hautaine du colonel avait été loin de lui déplaire.

Bernideck était Allemand, c'est vrai; mais Pauline n'ignorait pas de quelle façon elle avait été recueillie par le capitaine Raoul Préval; elle se croyait d'origine prussienne, et dès lors elle était sans motifs pour ne pas trouver beau, aimable et brave ce qui l'était en réalité.

Après tout, Bernideck était son compatriote.

Pendant le duel, elle resta terrifiée. Intérieurement, sans se souvenir de ce qu'elle devait à Chesneau, elle faisait des vœux pour le beau colonel, qu'elle voulait aimer... qu'elle aimait déjà.

On sait que Dieu ne les exauça pas.

Quand Léopold tomba, Pauline étouffa, avec son mouchoir qu'elle tenait depuis longtemps sur ses lèvres, un de ces cris de désespoir qui nous échappent malgré nous et qui partent du cœur.

Elle était forte, mais, pour ne point défaillir, elle fut forcée de s'appuyer au tronc du peuplier qui l'abritait de son ombre.

Quand elle recouvra ses forces et que son courage eut complétement repris le dessus, Chesneau et ses amis avaient disparu et étaient déjà loin.

L'officier était seul sur la route, agenouillé auprès du colonel, chez lequel il cherchait à ranimer un reste de vie. Bernideck était complétement évanoui, il avait déjà perdu beaucoup de sang. Malgré cela, tous les symptômes de la vie étaient en lui : le corps était toujours chaud, le cœur était agité de légères pulsations. A de longs intervalles, un léger soupir, comme le dernier râle d'un mourant, passait entre les lèvres du blessé, qui avait les yeux entièrement fermés, et sur le visage duquel s'étendait une mortelle pâleur, cette pâleur glauque et blafarde qui semble être propre aux cadavres.

Le vétéran prussien était fort embarrassé.

Il avait bien deux chevaux sous la main, le sien et celui du colonel, qui étaient attachés à des arbres sur le bord de la route; mais comment transporter et hisser à cheval un homme grièvement blessé et que la moindre secousse pouvait achever.

D'un autre côté, l'officier ne pouvait se faire à l'idée d'abandonner son frère d'armes sur un sol qu'il savait être inhospitalier.

— Il n'est point mort, se disait-il; je puis peut-être le sauver. Si je le laissais seul ici un instant, quelques-uns de ces enragés paysans l'achèveraient. Non, je ne partirai pas, ma place est ici, je resterai à mon poste et j'y périrai plutôt que d'abandonner mon colonel. Mais que faire ? Si le jour venait, seulement!

Il n'était que minuit. Les scènes que nous venons de raconter s'étaient passées en beaucoup moins de temps qu'on n'en a mis à les lire. Le Prussien était debout, regardant machinalement le corps de Bernideck. Il était pensif et il laissait tomber avec découragement sa tête dans ses deux mains.

— Maudite occupation française! fit-il; est-ce une guerre? Nous perdons nos meilleurs officiers, nos soldats

les plus braves... et pourquoi? Pour donner satisfaction à quelques rancunes.

Le Prussien releva tout à coup la tête et se tourna brusquement.

Son premier mouvement fut de porter la main à son sabre.

Il avait senti une main se poser sur son épaule, et avait d'abord cru à un rôdeur de nuit.

Son étonnement fut grand quand il vit une jeunè et belle femme derrière lui.

Il fut stupéfait.

C'était Pauline : il ne l'avait pas entendue venir, quoique la nuit fût silencieuse; il crut un instant à une vision.

— Silence, et agissons prudemment, lui dit Pauline d'une voix étouffée.

— Qui êtes-vous?

— Qu'importe! Je veux sauver le colonel Bernideck.

— Vous le connaissez?

— Peut-être.

Le Prussien hésitait. Il prenait Pauline pour une Française. La langue qu'elle parlait sans aucun accent étranger le confirmait dans cette opinion, et sa vieille expérience lui avait appris que l'amour de la patrie pousse parfois d'aussi profondes racines dans les cœurs de femmes exaltées que dans ceux de certains hommes. Aussi se demandait-il s'il devait avoir une confiance illimitée dans les offres de service que lui faisait l'inconnue.

Il voulut faire part de ses soupçons à Pauline.

— Madame est-elle Française? lui demanda-t-il.

— Je suis Prussienne, et je connais votre colonel, répondit hardiment Pauline; cela suffit-il pour vous rassurer

Le prudent officier n'était pas rassuré du tout.

— Vous êtes Prussienne! Vraiment, on ne le dirait pas.

— Ce serait trop long à vous expliquer. Vous doutez!

mais, après tout, qu'ai-je besoin de vous pour sauver ce moribond! Chaque instant que vous perdez est un pas de plus que vous lui faites faire vers la tombe.

Elle s'était précipitée à genoux auprès du blessé, afin de juger par elle-même de l'état dans lequel il était; elle lui prit doucement une main, comme si elle eût voulu lui tâter le pouls.

Elle paraissait ne plus songer à l'officier qui l'observait.

Il y avait un élan si naturel et tant de sincérité dans la voix, les paroles et les manières de faire de la jeune femme, que le Prussien sentit ses soupçons se dissiper. Pauline parlait avec une sorte d'autorité qui lui en imposait et le subjugua complètement.

Il se rapprocha du groupe que formaient la jeune fille et le blessé.

— Qne faut-il faire? dit-il.

— Il n'est point mort.

— Il n'en vaut guère mieux.

— Taisez-vous! fit Pauline dont le cœur se serra cruellement quand elle entendit la phrase désespérée de l'officier.

La malheureuse! elle avait trouvé son roman : elle aimait.

Celui-ci se tut; Pauline réfléchissait.

— Pouvez-vous le porter? dit-elle.

— Oui; mais ne craignez-vous pas.....

— Qu'un déplacement le tue?

— Oui.

— Il faut tout risquer.

— Où allons-nous?

— A deux pas.

— Partons, et que Dieu nous aide!

L'officier, aidé par la jeune fille, chargea son colonel sur ses robustes épaules. Pauline soutenait la tête du blessé.

Le triste convoi, sur l'avis de Pauline, s'engagea sur le bord de la rivière. Quand il eut fait trente pas, il s'arrêta.

— C'est là, dit Pauline.

Elle montrait à son compagnon une masure qui autrefois avait formé un bâtiment d'une certaine étendue.

La masure était vieille et presque en ruine.

VI

Des dangers à courir pour une jeune fille en veillant un blessé.

Le Prussien, en voyant l'état de délabrement de la maison à la porte de laquelle s'était arrêtée la jeune fille, augura mal de l'assistance qu'y pourrait recevoir son ami; il fit part de ses craintes à Pauline.

— Oh! ne craignez rien, lui répondit-elle; c'est précisément parce que cette maison tombe en ruines et que celle qui l'habite est vieille et infirme, qu'on ne supposera jamais que le colonel est venu se réfugier chez elle. Est-ce que la vieille Marie, qui mendie souvent le pain qu'elle mange, n'est pas trop pauvre pour venir en aide à quelqu'un? Est-ce qu'elle n'est pas trop faible surtout pour veiller un malade et soigner un blessé? Au reste, on connaît son ardent patriotisme, on ne la soupçonnera jamais d'avoir donné asile à un officier prussien.

— Aussitôt qu'elle aura vu le colonel, elle le dénoncera.

— Elle ne le verra pas, elle est aveugle.

— Mais quand il parlera?

— Elle ne l'entendra pas, elle est sourde. Il faut lui parler dans le creux de l'oreille, et très-fort, pour qu'elle entende.

— Qui le soignera, alors?

— Moi.

— Vous êtes un ange!

Sans faire autrement attention au compliment de l'officier, Pauline ouvrit résolùment la porte qui, veuve de serrure et de verrous, ne fermait qu'à l'aide d'un secret peu compliqué, que connaissait la jeune fille car elle était au mieux avec la vieille infirme, à qui elle avait souvent fait l'aumône. La veille, elle lui avait encore donné une paire de draps.

Pauline réveilla Marie et lui fit comprendre comme elle put qu'elle venait réclamer son assistance et ses soins pour un malheureux soldat français qui, quoique dangereusement blessé, était poursuivi à outrance pour avoir conspiré contre les ennemis de l'empereur.

— Où est-il? demanda Marie en s'habillant aussi précipitamment que le lui permettaient ses infirmités. Le pauvre malheureux! les coquins!...

Le Prussien comprit la ruse de la jeune fille et ne souffla mot.

Une demi-heure plus tard, Bernideck était en lieu sùr. On l'avait relégué, il est vrai, dans une chambre de misérable apparence, mais cette chambre était un véritable secret pour les rares visiteurs de la pauvresse. On ignorait son existence. Bernideck fut provisoirement pansé par son aide de camp et la jeune fille; son compagnon d'armes le soutenait pendant que Pauline, avec une délicatesse exquise, qui trahissait la femme qui a donné son cœur, l'entourait de charpie, de compresses et de bandes fabriquées avec les draps qu'elle avait donnés la veille. Le lit sur lequel devait reposer le blessé était supportable pour une nuit. Bernideck était riche, Pauline l'aimait, le Prussien lui était dévoué, c'était plus qu'il n'en fallait pour que la chambre délabrée dans laquelle il se trouvait se changeât en un réduit charmant, en aussi peu de temps que si la baguette d'une fée eût procédé à l'opération.

Léopold, pendant le premier pansement que nous venons de décrire, n'avait pas complétement repris l'usage de ses sens, mais il vivait. On entendait le bruit de sa respiration, qui devenait plus forte et plus régulière de minute en minute. Pauline et l'officier le supposèrent endormi.

— Venez, dit-elle au Prussien en l'entraînant hors de la masure; j'ai bien des choses à vous dire, et bien des recommandations à vous faire.

Quand ils furent sur la route :

— Vous allez partir pour Paris, dit-elle à l'officier avec une autorité dont elle ne se rendait pas compte elle-même et que subissait malgré lui son interlocuteur. Vous aurez soin d'emmener le cheval de Bernideck; moi, je vais retourner auprès de lui pour le veiller. Vous ferez la plus grande diligence; aussitôt à Paris, vous vous assurerez d'un bon médecin, mais pas un Français, et vous l'amènerez la nuit prochaine. Je vous attendrai. Le plus sûr serait de venir par la rivière, en remontant le fleuve. Avec un bateau, vous pourrez apporter en grande partie tout ce qui manque au blessé. N'oubliez pas surtout le linge, la charpie, les médicaments et tout ce que le chirurgien supposera utile.

— C'est tout?

— Oui, et allez promptement.

Le Prussien, après de pareilles recommandations, était parfaitement convaincu que son colonel aurait auprès de lui une garde attentive et dévouée. Ce fut donc sans inquiétude pour son ami qu'il monta à cheval. Il piqua des deux et fut bientôt loin

Pauline, en le voyant disparaître derrière la villa du général Préval, poussa un soupir de satisfaction, et rentra précipitamment dans la vieille maison.

Elle était pâle et tremblait.

Que d'émotions agitaient son cœur! Elle vivait enfin... Si elle s'était réjouie du départ de l'officier, c'était surtout

parce que ce départ devait la laisser seule avec Bernideck. Après une si violente secousse, en proie aux sensations de toute nature qui l'imprégnaient, elle sentait le besoin de réfléchir, n'eût-ce été que pour coordonner les mille pensées se heurtant dans son cerveau. Elle était près de se demander si elle était éveillée, si tout cela n'était pas un rêve...

Un rêve? — Ce n'était pas possible; elle voyait, elle touchait, elle étreignait presque un homme blessé. — Elle n'était pas dans son lit de jeune fille, dans sa chambrette près de Camille, puisque, malgré elle, elle frissonnait et grelottait le froid et la peur dans une chambre ouverte à tous les vents et à tous les passants.

Qu'avait-elle fait? Pourquoi était-elle là?

Que ferait-elle?... Le général?... Camille?... tout son passé?... comment les oublier? comment ne plus les aimer? comment ne pas les regretter?... — Elle avait eu quelques instants de délire, très-avouable après tout; la charité chrétienne lui en avait presque fait une obligation. — Le devoir accompli, si elle retournait dans la villa, le matin, elle pourrait revenir continuer ses soins.

— Oui, murmurait-elle, c'est une bonne pensée; mon bon ange veille sur moi et m'inspire; écoutons sa voix; je pars...

Et Pauline fit un pas vers la porte; elle la touchait presque. Elle se retourne vers le blessé; elle le contemple... Une nouvelle transformation s'opère en elle; ce quelque chose d'inconnu, d'innommé, cette frénésie brûlante qui l'a conduite, à minuit, sur les grands chemins, la mord encore au cœur; tout la retient.

— Non! non! s'écrie-t-elle comme si un long combat s'était livré en elle, non! non! je ne m'en irai pas! Je ne le quitterai pas! Que m'importe le passé? Je n'ai pas de passé, je n'en veux pas!...

« A moi l'avenir! la réalisation de mes espérances, de mes désirs! Je suis folle, je le sens. Eh bien! vive la folie d'a-

mour! j'en vivrai, j'en mourrai s'il le faut, — mais j'en aurai vécu... »

Sa résolution était prise. Elle ne frissonna plus, elle n'eut plus peur, pour elle du moins; elle ne pensait qu'à Bernideck, à le sauver et des suites de sa blessure et des ennemis qui pouvaient survenir.

Avant tout, il fallait empêcher que personne entrât auprès du blessé sans sa permission; il fallait assurer la fermeture de la porte extérieure de la maisonnette.

Il a été dit que cette porte s'ouvrait et se fermait à l'aide *d'un secret...* connu de tout le monde.

Il consistait simplement en une ficelle, qu'il s'agissait de savoir trouver, et qui, tirée du dehors, faisait jouer un loquet à l'intérieur, et la porte s'ouvrait.

Pauline coupa la ficelle. La porte était solide et se trouvait dorénavant bien fermée.

Ceci fait, Pauline, en toute hâte, revint dans la chambre où reposait Bernideck; elle allait être bien seule, tout à fait seule à ses côtés.

Il y avait bien la vieille Marie, mais celle-ci, aveugle, sourde et demi-folle, poussée par son patriotisme exalté, après s'être levée, s'était volontairement constituée garde-malade du Prussien, qu'elle croyait Français.

— Dieu soit loué! il vit... avait-elle murmuré il y avait à peine quelques instants, et elle s'était mise à genoux et avait prié Dieu pour le rétablissement du colonel.

Pauvre femme! Pauvre folle! elle avait eu un fils soldat, ce fils était mort pendant la retraite de Russie. Elle croyait que tout soldat français blessé pouvait être ce fils qu'elle pleurait tous les jours. Ce costume militaire, qu'elle touchait de ses mains tremblantes, avait réveillé tous ses souvenirs et sa folie : elle croyait fermement que c'était son fils.

Folie sublime que la sienne! car ce n'était que l'exaltation de son amour maternel.

Quoi qu'il en soit, — et Pauline avait réfléchi à tout cela, — la pauvre femme, croyant soigner un Français, peut-être même son fils, Bernideck devait trouver en elle un cœur et une âme dévoués. Pauline était donc sans inquiétude de ce côté.

Marie priait encore avec ferveur. Pauline s'agenouilla sur la dalle humide, auprès d'elle; elle pria longtemps; la prière fit jaillir un torrent de larmes de ses yeux, larmes que n'eût pas désavouées Madeleine avant son repentir.

Quand elle se releva, elle resta interdite et stupéfaite. Léopold venait de faire un mouvement assez brusque pour faire remuer fortement le bord du lit, sur lequel elles étaient appuyées.

Pauline regarda le blessé.

Il avait les yeux grands ouverts et la bouche béante, comme s'il eût voulu parler et qu'il n'eût pu le faire.

Aux regards étonnés, hagards du blessé, on devinait qu'il se demandait où il était et ne comprenait rien à ce qui se passait autour de lui.

— Allez vous reposer, Marie, dit Pauline en parlant à l'aveugle de façon à ce que celle-ci l'entendit.

— Je ne suis point fatiguée, répondit la vieille. Est-ce qu'une mère se fatigue à veiller son enfant?

— Allez-vous-en, vous dis-je; reprit Pauline avec autorité. Dans la journée, quand je serai fatiguée ou absente, vous veillerez votre enfant; mais cette nuit, c'est moi qui resterai à son chevet.

— Je le veillerai toujours, nuit et jour.

— Eh bien! je vous le ferai enlever.

Les lèvres de l'octogénaire tremblèrent, comme si celle-ci eût été en proie à une violente colère; puis elle céda et se retira en murmurant des paroles sans suite et incohérentes.

Après s'être enfermée avec le blessé, Pauline revint auprès du lit de ce dernier, se remit à genoux de façon à ce

que son visage fût à la hauteur de la figure du colonel; puis elle prit la main que ce dernier, en s'agitant, avait dégagée des draps et qui pendait hors du lit.

Ce fut avec une émotion indicible qu'elle la pressa doucement; elle tremblait en portant cette main, qu'elle tenait, à ses lèvres, et qu'elle y tint longtemps comprimée.

Bernideck paraissait de plus en plus étonné; la stupefaction la plus complète se peignait sur ses traits; il passa même la main qui lui restait libre sur ses yeux, comme s'il eût pensé rêver ou se fût cru en proie à une hallucination violente.

Pauline comprit ce qui se passait en lui.

Depuis un instant elle contemplait Léopold; elle le trouvait beau, admirablement beau.

Tout à coup, subjuguée, elle se leva, posa ses lèvres sur le front du blessé.

Et, presque au même instant, lisant dans ses regards un étonnement encore plus grand, sans se rendre compte de ses paroles, elle lui disait, le caressant des yeux et du sourire :

— Ne sois pas surpris; je t'expliquerai tout plus tard. Surtout, ne t'effraie point; je suis une amie pour toi, car je t'aime... Je t'aime, m'entends-tu?

Pour le coup, ce fut de l'ébahissement que ressentit et que révéla le regard toujours inquisiteur de Bernideck; mais comme c'était une belle et gracieuse jeune fille qui lui disait et lui prouvait d'aussi jolies choses, il voulait tout au moins la remercier.

Il remua les lèvres sans pouvoir parler.

Pauline comprit ou s'imagina qu'il voulait dire :

— Comment, tu m'aimes?

— Oui, je t'aime, reprit-elle avec tout l'élan d'une passion contenue; et je te jure que je n'ai jamais aimé.

Cette fois, ce fut Léopold qui, de sa main défaillante et ensanglantée, serra celle de la jeune fille.

Un silence de dix minutes se fit.

Silence pendant lequel l'âme de Pauline abandonna son enveloppe terrestre pour se donner tout entière, pour s'abandonner aux ineffables et inconnues joies qui l'attiraient...

Que nos lecteurs nous permettent une courte digression. Nous n'ignorons pas qu'ils ont déjà crié à l'invraisemblance de notre récit.

Depuis quand a-t-on jamais vu une jeune fille, vierge, bien élevée, n'ayant jamais entendu ni prononcé une seule parole d'amour, courir la pretentaine à travers champs après minuit, et se jeter corps et âme en la possession du premier venu, le tutoyer, oublier toute retenue, toute pudeur, et se permettre ce qu'une courtisane n'oserait même pas?...

Le lecteur a raison. Ce que nous racontons est invraisemblable, mais c'est vrai. Nous n'inventons rien; il est des situations et des choses qui ne s'inventent pas.

Du reste, notre triste héroïne était malade... la frénésie d'amour... Si un médecin nous lit, il ne sera, lui, nullement étonné.

Continuons donc.

— Souffres-tu ? demanda Pauline au blessé, après ce silence de dix minutes.

Il fallait enfin retomber du ciel sur la terre, et se replacer en face de la réalité.

Léopold fit un effort suprême et parvint à murmurer :

— Non, je ne souffre pas; un ange est là, à mes côtés.

L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé.

Il avait prononcé ces douces et amoureuses paroles, mais avec des souffrances inouïes.

Il perdit connaissance une fois encore, revint à lui, et parut reposer sans souffrances.

Pauline comprit qu'il avait besoin de repos; elle se contenta de le regarder avec adoration.

Il s'endormit sous le regard de cette femme si violemment et si soudainement éprise.

La nuit s'acheva sans incident.

Quand le jour, devenu grand, éclaira la misérable chambre, Pauline s'approcha de Bernideck toujours endormi, elle déposa un baiser sur son front; elle recommanda chaleureusement le blessé à la vieille Marie ; puis elle quitta la maison en ruines et gagna la villa.

Dans le silence de la nuit, les sens si brusquement réveillés de Pauline s'étaient assoupis; un peu de sang-froid avait calmé cette tête égarée. Elle avait entrevu l'abîme dans lequel elle se précipitait; sa profondeur ne l'effrayait nullement, et elle était bien décidée à aller jusqu'au fond; mais encore fallait-il user de quelque prudence, et tout d'abord revenir à la villa Préval. Sans linge, sans vêtements, sans quoi que ce soit pour subvenir à ses premiers besoins et à ceux de l'homme qu'elle voulait adorer, blessé, alité peut-être de longues semaines encore, que devenir tous deux? Il fallait donc agir prudemment, s'inspirer des circonstances et réserver les meilleures chances ponr la réussite et la réalisation de son roman.

Aux alentours de la villa Préval, tout était encore désert.

Raoul et sa fille n'étaient point levés.

Chesneau, absolument comme s'il eût dormi tranquillement toute sa *nuitée*, était déjà à ses rudes labeurs de la journée.

Personne n'avait vu sortir la jeune fille, on ne s'était point aperçu de son absence; personne ne la vit rentrer.

Parvenue à sa chambrette, Pauline se jeta toute habillée sur son lit, mais elle ne put s'endormir, sa pensée veillait.

Son imagination encore en délire lui inspirait déjà tout un ensemble de projets dont son amour était le point de départ.

Ses sensations maladives... étaient revenues.

Sa raison vagabondait dans le monde fantastique des rêves.

Par moments, la terreur la dominait toute entière.

— S'il allait mourir?... se disait-elle.

Cinq minutes plus tard, son front devenait radieux d'espérance.

— Oh ! non, il ne mourra pas, nous serons heureux. Oh ! quand donc sera-t-il nuit?

La journée parut durer un siècle à Pauline. Toutefois elle sut contenir ses alarmes et ses expansions de bonheur. Le général ni Camille ne devinèrent rien d'extraordinaire chez elle.

La nuit, à onze heures, au moment où Chesneau partait pour une nouvelle expédition sans doute, Pauline sortit furtivement de sa chambre, descendit dans le jardin, qu'elle franchit rapidement, ainsi que la petite porte mystérieuse.

Cinq minutes plus tard, elle était au chevet du blessé.

Celui-ci, en proie à une fièvre ardente, avait le délire. Marie veillait et priait à son chevet.

Elle ne l'avait pas quitté; elle avait même oublié de manger.

Le colonel ne reconnut pas Pauline.

— Oh! mon père !... mon père ! disait-il, je ne te vengerai donc point ! Ce Préval est donc introuvable !...

- Préval ! répéta Pauline avec étonnement, et en s'avançant sur la pointe des pieds; que lui veut-il?

Le blessé était redevenu muet.

On frappait discrètement à la porte, Pauline courut ouvrir. Minuit sonnait à l'horloge publique de Choisy.

C'était, ainsi qu'elle s'y attendait, le compagnon d'armes de Léopold. Il était venu en remontant la rivière.

Le bateau qui l'avait amené était chargé d'une véritable cargaison de toute espèce d'excellentes et utiles choses. Un chirurgien suédois, grande célébrité de l'époque, accompagnait le Prussien.

Il allait prononcer sur le sort de Léopold. C'était avec une poignante angoisse que Pauline le regardait dérouler sa trousse de chirurgie.

Le sondage de la blessure commença. Il fut long et douloureux.

La figure du docteur resta plusieurs longues minutes froide, impassible et surtout impénétrable.

Ces paroles tombèrent enfin des lèvres du prince de la science :

— Cette blessure n'est pas mortelle. Je sauverai le colonel.

Cet arrêt se réalisa. Bernideck ne mourut pas du coup d'épée que lui avait donné Chesneau. L'amour et la science devaient faire un miracle. L'amour fit de la chambre du blessé un véritable Éden, où, partout, le regard du malade devait se reposer agréablement sur des objets qui flattent généralement la vue. C'était dans ce réduit, si gracieusement disposé, que Pauline, dont l'amour s'éxaltait, venait passer toutes les nuits à veiller Léopold.

Par prudence, elle n'y venait que rarement dans le jour, parce qu'elle craignait d'être épiée; elle voulait à tout prix que son amour restât un mystère pour les habitants de la villa.

Elle tenait d'autant plus à ce qu'ils restassent plongés dans cette ignorance, que, dans son délire, le colonel répétait souvent le nom du général, et qu'elle ignorait les rapports qui pouvaient exister entre lui et M. Préval.

Elle attendait avec impatience que Léopold pût parler et n'eût plus le délire, pour lui demander une explication à ce sujet.

La science fit tant et si bien, qu'en deux mois Bernideck fut hors de tout danger. Il allait entrer en convalescence et pourrait bientôt se lever. La fièvre l'avait complétement abandonné.

Il ne prononçait plus le nom du général, mais, par mo-

ments, il devenait sombre, et parlait fréquemment de partir pour Paris.

Pourtant il ne devenait ainsi taciturne que lorsque Pauline était absente.

Il aimait la jeune fille. Tant de soins, de prévenances l'avaient touché. Quand elle était auprès de lui, il semblait tout oublier pour ne penser qu'à elle et lui parler de son amour.

Le moment était venu où une émotion ne pouvait plus être dangereuse pour le blessé ; Pauline se décida à lui parler du général.

Un soir donc, par une belle nuit, — il était dix heures et demie, Pauline venait d'arriver, — ils s'assirent au bord du fleuve, dont ils écoutaient avec délices les caressants murmures.

Par prudence, et pour tromper les bonapartistes de Choisy-le-Roi, Bernideck était vêtu comme un paysan.

Pauline laissa amoureusement tomber sa tête sur l'épaule du colonel.

— Léopold, lui dit-elle, tu es songeur ; à quoi penses-tu?

Le colonel tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut.

— Je pense, dit-il sans pouvoir entièrement dissimuler son embarras, que la nuit est belle et que je t'aime.

— Tu dis que tu m'aimes... commença Pauline.

— Si je t'aime! oh! oui, reprit Léopold avec passion ; si je ne t'aimais pas, toi si belle, si bonne, toi qui m'as sauvé la vie, je serais un misérable. Oh! oui, je t'aime, laisse-moi te le dire et te le répéter sans cesse. Je t'aime tant, que, lorsque tu es auprès de moi, le jour se fait dans mon existence ; et quand tu t'éloignes, mon esprit retombe lourdement dans une sorte d'engourdissement ; je tombe dans l'obscurité d'une profonde nuit.

— Dis-tu vrai?

— Je n'ai jamais menti à une femme, et à toi surtout, je ne te mentirai jamais.

– Cependant, Léopold, tu as un secret pour moi.

- Un secret! se récria le Prussien, qui nécessairement ne se rappelait point ce qu'il avait pu dire dans son délire.

— Oui, reprit la sirène, un secret important.

— Je ne crois pas, fit Bernideck...

— Et moi, j'en suis certaine.

— Explique-toi, alors?

— Tu sais qu'au moment où ta vie était le plus en danger, tu as eu des accès de fièvre terrible?

— Je ne me souviens pas, mais tu me le dis; je te crois.

— Cette fièvre te donnait le délire, et, dans ton délire, tu parlais haut, comme cela arrive presque toujours en pareil cas.

— Que disais-je? demanda Léopold avec une certaine inquiétude.

— Tu prononçais un nom.

— Le tien, sans doute?

— Non, tu ne le connaissais pas encore; comment serait-il revenu sur tes lèvres plus souvent qu'un autre?

— Mais quel nom, alors?

— Celui de Préval.

Si l'obscurité n'eût pas été profonde, Pauline eût vu pâlir Bernideck.

— Le meurtrier de mon père, pensa-t-il; mais, comprenant que son émotion ferait trembler sa voix, il ne répondit pas.

— Oui, reprit Pauline, et quand tu prononçais ce nom, c'était avec des intonations de haine et de colère.

— C'est que...

Le Prussien hésita.

— Je veux tout savoir, fit Pauline d'un ton boudeur en

pressant amoureusement les mains de l'officier dans les siennes.

— Pourquoi tant de curiosité pour un sombre et mauvais souvenir?

— J'ai mes raisons.

— Lesquelles?

— Je connais un M. Préval.

— Tu connais un Préval? ne put s'empêcher de s'écrier Léopold, qui, dans son emportement, étreignit les mains de Pauline de façon à lui faire mal.

— Oui, je connais un Préval, reprit Pauline d'un ton insinuant, et il a une bien jolie fille, que tu as dû voir... Malgré moi, j'en suis jalouse!

Bernideck ne comprit pas.

— Jalouse! dit-il; comment et pourquoi?

— Si tu l'aimais, ou si tu l'avais aimée?...

— Moi aimer une Préval! fit le colonel avec l'expression de la plus vive antipathie.

— Elle est bien jolie!...

— Tais-toi, Pauline, répondit Léopold, et réponds plutôt à mes questions.

— Parle.

— Le Préval dont tu parles a-t-il été soldat?

— Oui; général.

— C'est lui. Tu sais où est cet homme?

— Non, balbutia Pauline effrayée de la fureur qu'elle lut dans les regards de son amant; non, balbutia-t-elle en tremblant, car elle ne savait pas encore mentir.

— Tu me trompes.

Pauline avait deviné, au ton du colonel, qu'une haine terrible et sanglante existait entre lui et le général; aussi n'avait-elle rien voulu dire qui pût susciter un ennemi acharné au vieillard qu'elle avait longtemps appelé son père.

— Je te trompe! reprit-elle.

— Oui, j'en suis sûr; mais écoute : pour des raisons qu'il serait trop long de t'expliquer, j'ai un grand intérêt à découvrir le général. Je suis riche; eh bien! je donnerais ma fortune et dix ans de ma vie avec pour le trouver.

— Ta fortune et dix ans de ta vie! fit Pauline.

— Oui. Si tu savais!...

— Eh bien! je te répète que je ne sais pas où est le général, que je n'ai jamais vu. J'ai seulement connu sa fille en pension.

— Où habitait-il?

— A Paris.

— Demain, je pars pour Paris, dit le colonel d'un ton bref.

— Déjà?

— Oui, il faut que je joigne cet homme, te dis-je; il y va de mon honneur, répondit Bernideck avec fermeté.

Pauline se réjouit pour le général du départ du Prussien, qui semblait en vouloir à la vie du général. A Choisy-le-Roi, et sous un faux nom, son père adoptif ne devait courir aucun danger; mais en songeant à son amour, la résolution de Léopold l'effraya.

— Tu m'abandonnes, alors.

— T'abandonner! jamais!

— Si tu pars...

— Qui t'empêche de me suivre?

— Je te suivrai, dit résolûment Pauline, après un moment d'anxieuse hésitation; oui, je te suivrai, car je t'aime, et parce qu'il faut que nous partions; nous ne vivons pas à Choisy-le-Roi. Est-ce vivre que de se voir à la dérobée et comme si notre amour était un crime?

— Un crime! un amour qui fait mon bonheur et le tien!... Oh! non, ce n'est pas un crime! répondit Bernideck avec ses lèvres et avec ses baisers.

Il était ravi que Pauline consentit à fuir avec lui. Pour un moment, il oublia Préval et sa vengeance.

Cette belle nuit d'été fut pour Léopold et Pauline un de ces moments heureux de félicité complète où l'on savoure en quelques heures les sensations, les éblouissements de toute une existence.

Ils firent mille projets en des entretiens dans lesquels la passion, exaltée jusqu'au délire, fait parler un langage qui n'a plus rien d'ici-bas.

Ils eurent de ces silences absolus, profonds, la véritable éloquence du cœur et de l'âme.

Ils eurent de ces serrements de mains, de ces folles étreintes qui brûlent. Ils rirent, ils pleurèrent, sans savoir pourquoi. Ils ne se parlèrent pas de dévouement ni de fidélité, mais, intérieurement, ils se jurèrent mille fois de se dévouer l'un pour l'autre et de s'adorer toujours.

Ils croyaient à l'éternité de leur amour.

Ils n'eussent dû croire qu'à leur bonheur présent. C'eût été plus prudent. Dieu est si peu prodigue des beaux jours qu'il nous donne!

Ils entendirent le chant du rossignol, sans même écouter sa voix harmonieuse, et le jour les surprit encore au bord de l'eau.

Alors ils songèrent à se quitter.

Cependant ils n'avaient encore rien décidé quant à leur départ.

— Quand partons-nous? demanda Léopold à Pauline.

— Le plus tôt possible.

— Ce soir donc.

— Oui, à onze heures.

— Comment?

— C'est aujourd'hui que nous attendons Lowar. — Lowar était l'officier prussien qui avait servi de témoin à Bernideck.— Il viendra avec son bateau, et nous descendrons le fleuve en passant une nuit aussi heureuse que celle qui vient de s'écouler.

VII

Une singulière aventure.

Les amoureux sérieusement épris s'arrangent presque toujours de façon à arriver avant l'heure à un rendez-vous. Pour atteindre ce résultat, ils en arrivent même quelquefois à avancer les pendules.

Enfantillage, c'est possible; mais qui n'a pas été enfant de cette façon?

A midi, Bernideck, qui était loin d'être la patience personnifiée, s'irritait déjà; il ne pouvait plus tenir en place et arpentait à grands pas la chambre où il était resté si longtemps couché sur un lit de douleur.

L'aveugle, pour lui faire plaisir, sous le prétexte de demander la charité, alla chez le général et en ramena Pauline, qui resta auprès du colonel jusqu'à l'heure du dîner.

A neuf heures du soir, Léopold, resté seul, recommençait à maugréer contre la longueur des heures et des minutes. Pour *faire passer* le temps, il commença à s'habiller, c'est-à-dire qu'il revêtit les habits grossiers qui lui donnaient l'air et la tournure d'un bon paysan de Choisy-le-Roi.

Il s'arma à tout événement d'un bâton noueux, et aux questions que lui adressait sa vieille gardienne qui, quoique sourde et aveugle, se doutait bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en lui, il chercha à calmer ses inquiétudes. La pauvre femme, qui s'"était sérieusement attachée à lui, eût été capable de s'opposer à sa fuite.

A dix heures, il était à la porte mystérieuse du jardin, se promenant de long en large, comme une véritable sentinelle, et pestant un peu plus fort que chez Marie.

Nous ne garantirions pas qu'il ne fulmina pas quelques grosses malédictions ou quelques vigoureux anathèmes contre la lenteur des femmes en général, et contre celle de Pauline en particulier.

A dix heures et demie, Léopold, qui n'était qu'à deux pas de la petite porte, l'entendit s'ouvrir.

— Ah ! enfin, c'est elle ! se dit-il.

Il allait se précipiter pour recevoir Pauline dans ses bras, et sans doute la couvrir de baisers, — autant de reproches certains de ce qu'elle l'avait fait attendre, — quand il vit sur le seuil de la porte enfin ouverte un homme de haute taille, dont la lune éclairait en plein le visage.

Le colonel reconnut Chesneau, son terrible et généreux adversaire.

Il ne se sentit d'abord ni haine ni colère contre cet homme, qui l'avait vaincu et mis à deux doigts du tombeau.

Au contraire, quand il réfléchit que c'était à cet homme qu'il devait d'avoir fait la connaissance de Pauline, il fut presque tenté d'aller lui offrir la main.

Il n'en fit rien pourtant.

— Ce malotru, cette nuit encore, va probablement tuer quelques-uns des nôtres.

Bernideck songea à assommer Chesneau à coups de bâton, mais le robuste maréchal était déjà loin.

Il avait passé auprès de l'officier, sans le voir.

— Puis, frapper un homme à l'improviste, ce serait lâche, se dit Léopold. Lui m'a prévenu et s'est battu en duel à armes égales avec moi, quand il pouvait se contenter de me faire assassiner.

Le colonel allait reprendre sa faction, quand, en sortant de derrière l'énorme noyer où il s'était tenu caché jusques alors, il aperçut un second homme qui, comme lui, semblait faire faction devant la petite porte.

Ce nouveau venu n'avait ni la taille, ni la corpulence, ni les manières, ni la tournure de Chesneau.

Il en avait encore moins le vêtement. Au contraire, il était mis comme un élégant de l'époque.

Il était alarmant, d'autant plus qu'il était jeune; il avait cet âge heureux où l'on ne compte pas ses bonnes fortunes.

Que de conquêtes difficiles à quarante ans sont faciles à vingt-cinq !

Bernideck s'était souvent demandé quels rapports pouvaient exister entre Chesneau et Pauline, sans cependant faire à cette dernière aucune question indiscrète peut-être ni sur sa famille ni sur sa position sociale; mais quand il fut forcé de s'interroger encore au sujet du dernier et bel inconnu qu'il surprenait, attendant à la porte de sa maîtresse, il sentit le démon de la jalousie le mordre au cœur.

Au lieu de se montrer, il resta caché et observa.

L'étranger en avait bien à quelque habitant de la villa, car il en observait tous les détails avec autant de minutieuse attention qu'eût fait un voleur venant prendre des renseignements topographiques sur une maison dans laquelle il eût espéré faire avant peu quelque tour de sa façon.

Léopold ne crut pas à un voleur, mais à un rival. L'inconnu venait pour Pauline, c'était évident, clair comme le jour et indiscutable.

Onze heures sonnèrent à la modeste église du village. Pauline ne sortait pas, parce que, de sa fenêtre, elle avait aperçu le rôdeur nocturne et ne savait que penser de cette nouvelle apparition.

L'heure du rendez-vous était sonnée; Bernideck perdit patience. La vibration finale du dernier coup de onze heures résonnait encore en notes plaintives, quand il se décida à sortir de sa cachette,

Il marcha droit sur l'inconnu, qui semblait absorbé dans ses réflexions, et lui mit presque brusquement la main sur l'épaule.

Et on sait ce que pesait la main du colonel.

L'étranger se retourna vivement, et ce fut avec étonnement qu'il toisa l'espèce de rustre qui se trouvait derrière lui et qui l'avait touché.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-il.

— Vous parler.

— Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

— Pas ici.

— Je ne veux pas aller ailleurs.

— Oh ! diable ! Alors, mon cher monsieur, reprit le Prussien qui pouvait à peine se contenir, je vais être forcé de vous emporter à quelques centaines de pas.

L'inconnu eut un petit rire nerveux tout plein de moqueuse ironie.

— Vous riez ? fit Léopold furieux de voir son rival de si belle humeur.

— Dame ! il y a bien de quoi : vous êtes si drôle !

— Je vais toujours vous emporter.

Il avança un des étaux qui lui servaient de mains, et fit un mouvement pour saisir le rôdeur.

Celui-ci ne fit aucun mouvement pour fuir le colosse, qui eût facilement fait deux hommes comme lui ; il prenait Bernideck pour un paysan.

— A bas les pattes ! lui dit-il.

Avec un jonc flexible, il avait frappé vigoureusement le colonel sur l'avant-bras.

— Butor ! fit Léopold.

— Est-ce que je me tromperais ? Cet homme ne serait-il pas un simple paysan comme je l'ai supposé ? pensa l'inconnu.

— Monsieur, reprit-il à haute voix en s'adressant au co-

lonel, il me semble que, dans toute cette discussion, il y a malentendu. Qui êtes-vous? Je ne vous connais pas; me connaissez-vous davantage? Mais surtout, que me voulez-vous?

— Vous êtes catégorique, monsieur.

— Je suis seulement précis et clair; veuillez, je vous prie, en faire autant. D'abord l'habit que vous portez?...

L'aisance et le sans-façon avec lesquels parlait l'inconnu prouvaient qu'il n'était pas venu à Choisy-le-Roi avec de criminelles intentions, et que le Prussien, malgré sa taille herculéenne, ne l'effrayait nullement.

Ce fut du moins ce que pensa Bernideck et il se connaissait en courage; comme, au fond, il estimait tous les gens de cœur, il se décida à traiter le rôdeur en rival digne de lui et à s'expliquer.

— Foin de l'habit que je porte! dit-il; ce n'est qu'un trompe-l'œil.

— Ah! je savais bien, pensa l'étranger, que cet homme était comme moi un amoureux. Décidément, nous allons être forcés de nous couper la gorge.

— Alors vous n'êtes pas ce que vous paraissez être?

— Grâce à Dieu, non.

— Que me voulez-vous enfin?

— Vous demander raison d'abord du coup de canne que vous m'avez donné.

— Vous aviez levé la main sur moi.

— Vous refusez, alors? demanda le colonel avec désappointement.

Il lui était pénible de revenir sur la bonne opinion qu'il s'était formée du courage de son rival.

— Non, monsieur, je ne refuse pas; je constate un fait. Une partie comme celle que vous me proposez ne se refuse jamais entre galants hommes; et demain, si vous voulez...

— Voici ma carte et mon adresse.

L'inconnu remit sa carte à Bernideck, qui ne put lire le nom, pour l'excellente raison qu'en 1815 les parties isolées de Choisy-le-Roi n'étaient pas aussi bien éclairées, la nuit, que le boulevard des Italiens à l'époque actuelle.

Léopold se contenta de la glisser dans sa poche, d'où, par a même occasion, il retira un portefeuille.

Léopold Bernideck,
Colonel d'artillerie,
Hôtel de Windsor.

écrivit-il, sans y voir, sur une des feuilles de l'agenda, qu'il enleva et qu'il remit ensuite à l'étranger.

— J'attendrai vos témoins, dit ce dernier au Prussien.

— A quelle heure?

— De huit à neuf, si vous voulez.

— Très-bien!

Tout semblait terminé; mais nos deux adversaires du lendemain paraissaient peu disposés à se céder la place.

Avant de reprendre leur faction absolument identique, ils échangèrent un regard d'étonnement.

— Eh bien! vous ne partez pas? demanda Bernideck à son rival.

— Vous ne vous en allez point? répondit celui-ci.

— Que faites-vous ici?

— Et vous?

Bernideck réfléchit un instant avant de répondre.

— Au fait, autant s'expliquer, dit-il.

— S'expliquer vaut beaucoup mieux; peut-être aurions-nous mieux fait de commencer par là. Faisons chacun la moitié du chemin.

— Il y a une jeune fille dans cette maison, commença Léopold.

— Une jeune fille charmante, je le sais, continua l'autre.

— Elle est admirablement belle.

— C'est encore vrai.

— Vous voyez bien que nous sommes rivaux.

— J'en suis convaincu depuis longtemps.

Un silence se fit.

— Vous aimez cette jeune fille? demanda Bernideck.

— Oui, éperdument!

— Vous aime-t-elle?

— Franchement, elle m'a vu, mais je ne crois pas qu'elle me connaisse.

— Je suis plus avancé que vous, alors.

— Comment cela?

— Sans fatuité, je puis dire qu'elle m'aime.

— La preuve?

— Je l'enlève ce soir.

L'inconnu resta stupéfait un instant.

— Vous l'enlevez? dit-il enfin.

— Oui.

— Mais cette jeune fille est de bonne famille.

— Que m'importe! Du reste, ne vous fâchez point; s'il en est ainsi, pourquoi ne l'épouserais-je pas?

— Très-bien! mais vous ne l'enlèverez pas ce soir.

— Comment cela?

— Nous nous battrons avant.

— Oh! oh! vous devenez exigeant.

— Dame! c'est mon droit.

— Est-ce de ma faute si cette jeune fille ne vous aime pas?

— Non; mais vous ne l'enlèverez pas.

— Nous verrons.

La petite porte du jardin s'ouvrit.

Au grincement des gonds, les deux jeunes hommes se retournèrent.

Pauline était sur le seuil de la porte.

Bernideck se précipita à sa rencontre.

—Ce n'est pas elle! s'écria l'inconnu ; me serais-je trompé? N'est-ce pas ici que demeure M. Préval?

Bernideck avait entendu l'inconnu.

Il s'arrêta court.

— N'avez-vous pas prononcé le nom de Préval?

— Oui, sans doute.

— Vous savez qu'il demeure ici?

— Oui; c'est pourquoi je pensais que vous enleviez sa fille.

— Sa fille! reprit le colonel avec une sorte de terreur. Malédiction! Vous êtes la seconde personne, dans les vingt-quatre heures, qui m'accusez d'aimer la fille de cet homme.

— Mais le général, reprit froidement l'étranger, sauf peut-être quelques opinions politiques très-exaltées, qui ne sont pas les nôtres, est, j'en suis convaincu, un homme très-honorable sous tous les rapports.

Léopold était tellement hors de lui qu'il ne se souvenait pas que l'inconnu venait de lui avouer qu'il aimait la fille du général, et il ne réfléchissait pas que cet amoureux n'avait pas comme lui des raisons pour haïr le père de la jeune fille, qu'au contraire il en avait plutôt pour l'aimer.

En effet, notre amour pour une femme, s'il est violent, ne s'étend-il pas toujours à ce qui la touche de près ou de oin?

— Entre cet homme et moi, fit donc le Prussien avec emportement, il y a un abîme.

— Un abîme! dit l'inconnu surpris.

— Oui, un abîme qui ne peut être comblé qu'avec du sang, le sien ou le mien, dit Bernideck

— Mais que vous a donc fait le général? demanda l'inconnu, qui, bien entendu, ne comprenait que fort peu de chose à ce qui arrivait.

— Il a tué mon père, dit Bernideck en parlant à voix

basse et en se rapprochant de l'étranger de façon à n'être entendu que de lui seul.

— Comment l'a-t-il tué?

— En duel.

— Le duel était-il loyal?

— Je le crois, mais qu'importe? je veux venger mon père

— Y a-t-il longtemps qu'il a été tué par le général?

— L'année dernière, en 1814.

L'inconnu laissa un instant tomber la conversation; il semblait réfléchir profondément.

— Votre nom, s'il vous plaît? dit-il au colonel.

— Je viens de vous remettre ma carte.

— Ah! c'est vrai; à demain, alors.

— A demain, sans faute, fit Bernideck; je finis par croire que de nous deux aussi, il en existe un de trop, bien plus parce que vous êtes l'ami des Préval que pour la petite querelle que nous avons eue il n'y a qu'un instant.

L'inconnu s'inclina silencieusement et froidement.

Il allait s'éloigner, quand Pauline, qui avait entendu presque toute la conversation que nous venons de rapporter, vint se placer entre les deux jeunes hommes.

— Léopold, dit-elle au Prussien, je vous ai promis de vous suivre; comme je vous aime, je vous suivrai, mais à une condition cependant.

— Laquelle?

— Que vous me laisserez dire deux mots en particulier à monsieur.

— Impossible!

— Pourquoi?

— Parce que vous avez l'intention d'intervenir entre nous, et que je ne veux pas, sous aucun prétexte, qne cette affaire soit arrangée.

— Je vous jure, Léopold, que ce n'est point pour cela, fit Pauline.

— Alors, faites ce que vous voudrez.

Pauline s'éloigna de quelques pas; l'étranger la suivit.

— Monsieur, lui dit Pauline quand ils furent assez loin du colonel pour que celui-ci ne les entendît point, vous ne vous êtes pas trompé : M. le général Préval et sa fille habitent bien cette villa; mais, à Choisy, le général, n'est connu que sous le nom de M. Amboise. Veillez sur lui et sur Camille que vous aimez; car le général est bien malade et vieilli, et les temps sont dangereux pour les hommes de son parti. J'aime le colonel, à la vérité; mais, quoique vous pensiez de ma conduite, si je consens à fuir avec lui, c'est en partie pour l'éloigner du général, à qui, comme il vous l'a dit, il a voué une haine mortelle, et qu'un hasard pouvait lui faire découvrir à chaque instant.

— Mais le nom du colonel?

— Vous l'apprendrez en rentrant chez vous. Adieu! si vous aimez Camille, veillez sur son père, et dites-leur plus tard pourquoi je les ai quittés; qu'ils ne m'accusent pas d'ingratitude.

La jeune fille laissa l'inconnu stupéfait, rejoignit le colonel, avec lequel elle gagna le bord de la rivière, où les attendait Lowar avec le bateau.

Seul l'inconnu resta encore quelques minutes auprès de la petite porte où il venait de faire deux si singulières rencontres.

Il paraissait plongé dans d'absorbantes réflexions.

Enfin il s'éloigna de la villa toujours pensif.

Une voiture élégante l'attendait à cent pas de là; il y monta et ne dit que ces mots au cocher :

— Vite à Paris, à l'hôtel!

Après quelques instants il réfléchit qu'il pouvait connaître le nom du colonel inconnu à la lueur d'une des lanternes de la voiture.

Il prit aussitôt le papier qu'il avait glissé dans sa poche, lut et s'écria :

— Léopold Bernideck! le fils du meilleur ami de mon père, mon compagnon d'enfance!

« Un duel est impossible entre nous, » ajouta t-il peu après.

La première pensée qu'eut Bernideck, en rentrant chez lui à trois heures du matin, même en compagnie d'une jeune femme charmante, fut analogue à celle qu'avait eue l'adorateur de Camille en montant en voiture.

Il tira la carte de ce dernier de son portefeuille, s'approcha d'une lumière et lut :

Nestor, comte de Graville,
27, rue de Verneuil, Paris.

— Nestor de Graville! s'écria le colonel... Décidément, je ne puis tuer le fils de l'homme qui, pendant plusieurs années, s'est assis à la table de mon père, un camarade avec lequel j'ai été élevé

« Si la nuit n'eût pas été si sombre, nous nous serions certainement reconnus... Quel bonheur j'éprouverai à lui serrer la main... »

Ceci dit, il fut tout à Pauline.

VIII

Un retour en arrière.

Le grand homme, celui que tant de gens appelaient l'ogre de Corse, semblait définitivement enchaîné sur le roc de Sainte-Hélène, où le besoin d'activité qui était en lui, et qu'il ne pouvait satisfaire, devait le consumer en peu de temps.

Mort lente et terrible! l'homme qui avait eu l'Europe

pour champ de bataille s'éteignait lentement, au milieu de quelques domestiques tristes et dévoués, sur une île déserte, qui avait à peine quelques lieues de tour.

Cet horizon borné était-il assez vaste pour donner asile à tant de gloire et à une si vaste ambition? Non ; c'était tout au plus bon à servir de tombe au géant dont l'épée avait autrefois tracé les frontières de tant d'États, au temps où il donnait des royaumes.

Tombe digne de ce sombre génie perdu entre les colères du ciel et les tempêtes gigantesques de l'Océan !

Louis XVIII pouvait se croire bien et solidement assis sur le trône; sa cour avait un vernis de prestige ; de tous côtés les courtisans, emportés par un excès de zèle qui n'était pas improductif pour eux, accouraient, comme une meute affamée s'élance à la curée.

Elle était belle, en effet, la curée!

Que de choses à réformer ou à rétablir! Partant, que d'emplois, que de places, que de dignités à donner!

Toujours l'éternelle histoire des sinécures, de l'injustice, des appétits satisfaits et de ceux qui ne le sont pas.

Que de bassesses! que de mensonges, que de faux zèle chez ces hommes qui tous s'égosillaient à chanter leurs louanges et à se dire les amis les plus fidèles du trône et de l'autel, du roi et de la royauté.

Cependant, parmi ces hommes, il existait d'anciens parvenus de la République, et des créatures de l'empereur, des machines à serments. Il y en avait parmi eux qui avaient dansé la *Carmagnole* et chanté le fameux *Ça ira ;*

D'autres qui, en Italie, s'étaient courageusement battus, un contre trois, en entonnant les immortels couplets de la *Marseillaise.*

Maintenant, ils avaien l'échine aussi souple que les jarrets; ils ployaient ceux-ci et courbaient celle-là.

Combien parmi eux reniaient sans pudeur leur passé, et

regrettaient hautement d'avoir partagé la gloire du maître qui les avait commandés.

D'autres cachèrent leurs épées et dissimulèrent leurs décorations.

Mais aussi Louis XVIII reformait la Chambre des pairs ; et dans cette chambre on devait trouver assez d'hommes pour envoyer Ney à la mort, Ney, dont la plupart avaient été les collègues, les amis et les compagnons d'armes !

Gustave, marquis de Graville, le même qui s'était battu en duel, en 1792, contre le jeune Préval, après avoir fait monter sur l'échafaud le père de Mélanie Rabuti, était, en 1815, un homme parfaitement posé en cour. Le roi l'aimait, les ministres le consultaient, en le craignant. Il avait été fait duc et pair.

Au reste, nous devons reconnaître que le nouveau duc avait bien du mérite, et que ses titres à la reconnaissance et à la générosité royales étaient nombreux et de bon aloi.

Il avait, — par conviction, par dévouement à la légitimité ou par esprit de caste, — il avait commis tous les excès possibles de la fidélité à outrance.

Au commencement de cette véridique histoire, nous avons dit les premières années de Gustave de Graville, son mariage, ses débauches après et avant, ses bassesses, son ignoble conduite à l'égard de celui qui, sur son seul titre de proscrit, lui avait donné asile, son duel avec Préval. Plus tard, nous l'avons entrevu le soir de la bataille d'Altenkirchen.

Résumons seulement en quelques lignes les événements le concernant, à dater du moment où nous l'avons rencontré chez Rabuti.

La tourmente révolutionnaire grandissait.

Le comte Gustave, dont le cœur s'enthousiasmait facile-

ment, était tombé amoureux fou d'une dix-huitième maîtresse depuis deux ans.

Sa femme le gênait; l'orage politique était un excellent prétexte; il la fit partir, elle et son fils, pour l'émigration.

— Quant à moi, lui dit-il, ma place est à Paris, auprès du roi, tant que son sort ne sera pas décidé; mais aussitôt qu'on saura à quoi s'en tenir à ce sujet, je vous rejoindrai.

« Comptez sur moi. »

La jeune comtesse, qui avait une peur affreuse des sans-culottes, fit avec plaisir ce que voulait son mari, qu'elle n'aimait que médiocrement.

Sur ces entrefaites, le comte de Graville se rappela que son fournisseur d'orfévrie était le père d'une ravissante enfant qui devait être devenue une superbe jeune fille.

Il y avait deux mois qu'il n'avait pas changé de maîtresse; il fut curieux de savoir si la petite Rabuti tenait en beauté ce qu'elle semblait promettre.

Il s'achemina donc vers les quais avoisinant le Pont-Neuf, et comme il y a un Dieu pour les mauvais sujets, au détour du Pont-Neuf et du quai des Orfévres, il rencontra Rabuti qui rentrait chez lui en compagnie de Mélanie, plus belle mille fois encore que le comte ne se l'imaginait.

Dès lors il se promit d'ajouter une nouvelle victime à la kyrielle dont il se faisait gloire.

Comme moyen d'exécution, il imagina le prétexte d'être poursuivi par des sicaires de la Révolution.

Nous avons vu comment il essaya de mener tambour battant la réussite de ses convoitises amoureuses sur la fille du vieil argentier.

La rapière du jeune Préval précipita, comme on sait, le dénouement de cette intrigue, ou plutôt de ce guet-apens.

Il n'avait été que blessé dans le duel que l'on se rappelle.

Recueilli, traité, sauvé par un prêtre non assermenté, Gustave, aussitôt guéri, partit pour la Vendée.

Il se battit vaillamment, sous les ordres de Bonchamps, La Rochejacquelein, Cathelineau, Charette et Stofflet.

Il fit des prodiges de valeur à Quiberon.

Enfin, quand tout, l'honneur compris, fut à peu près perdu, il songea à rejoindre sa femme et son fils.

Il était turbulent, il s'enrôla dans l'armée des princes. Cela devait plus tard, en 1815, lui être compté pour un bon point.

Nous devons dire ici que, pendant son séjour en Prusse, le luxurieux marquis papillonna plus que jamais. Entre autres aventures, il en eut une fort dramatique que nous raconterons en temps et lieu.

Dans les environs de Coblentz, le marquis de Graville avait retrouvé sa femme et son fils. Plus tard, il s'était intimement lié avec le général Bernideck, qui, quoique de nationalité hongroise, habitait depuis longtemps les bords du Rhin.

Bernideck était fort riche et menait l'existence de grand seigneur; à l'émigré français il avait offert une large hospitalité.

Hospitalité de viveur, il est vrai; car le général Bernideck n'était pas plus épris de sa femme que le comte de Graville ne rafollait de la sienne; dès lors et tout naturellement, ils faisaient de concert, et souvent de compagnie, leurs équipées anti-conjugales.

Saint Roch et son chien de légendaire mémoire ne parviendraient eux-mêmes qu'à donner une faible idée de l'intimité de ces deux intrépides chevaliers de la débauche.

Ils ne se quittaient jamais, même à la guerre.

A sa honte, le comte se battait dans les rangs des Prussiens contre des Français.

Que lui importait?

Le point important ponr lui était qu'il se battît pour sou-

tenir les intérêts de Louis XVIII, et c'était ce qu'il croyait faire.

Ainsi arrivèrent les événements de 1815, puis la Restauration. Louis XVIII se trouva enfin à même de récompenser ses amis.

Il avait tout d'abord créé duc et promu à la pairie le comte de Graville.

Un peu plus tard, il proposa un portefeuille au nouveau duc et pair.

— Moi, je suis un pur, lui répondit de Graville qu'il admettait dans son intimité. Être ministre avec un Talleyrand et un Fouché! Fi donc!

— Voulez-vous que je vous compose un ministère à votre goût? objecta le vieux roi, non peut-être sans une nuance d'ironie.

Le duc comprit, et il protesta de son désir de servir fidèlement sans récompense officielle.

On fut assez niais pour croire au désintéressement de M. de Graville.

En réalité, cependant, il ne péchait pas par excès d'ambition. Il s'entendait mieux en amour qu'en politique. — Le céladon sur le retour, malgré ses cinquante ans, semblait jouir du privilège d'une seconde jeunesse, et il mordait comme de plus belle au friand gâteau de la luxure, sans négliger cependant pour cela le soin de ses intérêts. Il était dissipateur et par conséquent désireux d'argent.

Il se fit offrir, sans les demander, de riches indemnités pour les terres qu'il avait perdues, par suite de la confiscation des biens des émigrés.

Il fit comme tant d'autres. Il profita de sa place auprès du oleil pour se bien chauffer au feu de ses rayons.

Sous le rapport de la fortune, sa position était magnifique, et dans les meilleurs salons du faubourg Saint-Germain on l'écoutait comme un oracle.

Dans les cercles du demi-monde, dirait-on aujourd'hui, on constatait ses succès. Il était donc au pinacle; tout lui souriait.

Ses domestiques — des faquins de grande maison — se confiaient même à voix basse que le duc dérogeait et s'en canaillait en courant les filles du peuple.

C'était une folle existence que celle de M. le nouveau duc, qui cependant traînait, lui aussi, son boulet en la personne de son fils unique, qui fort malheureusement, selon lui, ne lui ressemblait en rien : il était honnête, bon et pas du tout mauvais sujet.

Nestor de Graville, ce fils unique dont le père déplorait la vertu ou plutôt la sage et précoce maturité, absolument comme d'autres pères déplorent les vices et les fautes de leurs enfants, avait été élevé en Allemagne, avec Léopold Bernideck, dans un vieux château féodal, tout imprégné de souvenirs d'un autre âge, au milieu d'un grand bois qui pouvait passer pour une forêt, presque aux bords d'un immense lac, lieu célèbre en plus de vingt légendes.

La comtesse de Graville et madame Bernideck, l'une, pétulante Parisienne, l'autre, Allemande un peu mélancolique, — toutes deux reléguées dans le vieux manoir par leurs époux, qui, pour s'absenter à volonté, avaient le prétexte de la guerre et de la politique, — devinrent bientôt deux amies intimes, absolument et véritablement amies, quoique femmes.

Ce furent cette intimité, cette confiance mutuelle et leurs consolations réciproques qui leur permirent de surmonter les ennuis et les lassitudes d'un si profond isolement.

Puis elles avaient leurs enfants, cette ressource précieuse des femmes négligées. Elle les adoraient; c'était leur vie, leur bonheur; elles oubliaient leur isolement et leurs mauvais sujets de maris grâce aux caresses de leurs petits anges.

Indifférence conjugale, immense amour maternel, tel était le bonheur calme et sans secousse qui longtemps fut leur hôte assidu au vieux donjon de Fremsberg

Les deux amies étaient devenues deux sœurs, les deux enfants deux frères, et leurs mères les aimaient presque autant l'un que l'autre indistinctement.

Quant à ces messieurs, le général et le comte, on recevait quelquefois de leurs nouvelles. Ils écrivaient chacun à leur tour, et pour tous deux, comme on fait une corvée. On savait bien qu'ils étaient quelque part en Europe : c'était tout.

Cependant le moment vint où les deux dames durent penser sérieusement à l'instruction de leurs enfants.

Elles prièrent Dieu de les guider dans cette question délicate, et ce qu'elles firent, elles le firent avec la conscience de bien faire.

Elles ne se trompèrent pas.

Un pasteur allemand, un vieux docteur en médecine du même pays et un émigré français, trois vieillards, les trois seules personnes que recevaient les deux amies, furent les mentors des deux enfants.

Le pasteur était savant, savant à la façon de la rude et raisonneuse instruction allemande.

Le docteur était profond comme toute une bibliothèque scientifique.

L'émigré était historien consciencieux et littérateur élégant.

Tous trois s'aimaient, s'estimaient, et ne devaient pas, en cherchant à accaparer les enfants, leur donner une instruction incomplète.

Tous trois, au contraire, comprenaient parfaitement qu'ils étaient tous nécessaires à l'œuvre qui leur était confiée.

Léopold et Nestor pouvaient plus mal tomber.

Mais comme il serait trop long de nous appesantir sur

leur enfance, nous dirons seulement que dix années se passèrent sans amener de grands changements dans l'existence des habitants de Fremsberg.

Les deux viveurs couraient toujours les camps, les aventures et les belles.

C'était à qui des deux enregistrerait les plus brillants exploits, les plus folles équipées et les plus singulières conquêtes.

Les deux dames étaient toujours délaissées. Elles en étaient presque arrivées à se croire veuves.

Mais les enfants avaient grandi. Ils avaient dix-huit ans.

Ils possédaient une brillante instruction, parlaient plusieurs langues. Enfin, sauf l'expérience de la vie, qui ne s'acquiert qu'avec l'âge et au contact incessant du monde, de ses joies et de ses misères, leur trio professoral en avait presque fait des hommes.

Léopold était grand, fort, un athlète, en un mot. Il avait — où les avait-il pris? — des goûts militaires, ce qui effrayait sa mère.

Nestor, quoique plus petit et avec des apparences frêles, était robuste, parfaitement constitué. Il ne semblait encore se décider pour aucune vocation.

Il aimait la France, et comprenait ses devoirs patriotiques d'une toute autre façon que M. le comte son père. Jamais il n'eût tiré l'épée contre sa patrie. Il considérait les opinions et la façon d'agir de M. de Graville comme le comble de l'aveuglement; et, dans certains moments de sombre humeur, il se surprenait à rougir de voir son père servir dans les rangs de l'armée prussienne.

On était en 1809.

Un jour, les deux coureurs d'aventures arrivèrent à Fremsberg au moment où on pensait le moins à eux.

Ils s'étaient enfin souvenus qu'ils avaient des fils de dix-huit ans, et qu'il serait peut-être bon de s'informer de ce

que ces jeunes gens devenaient, et quel avenir leur préparer.

Le général fut enchanté de son fils.

— Quel beau cuirassier tu feras dans quelques années ! lui dit-il.

— J'aime mieux l'artillerie, mon père.

— On te fera artilleur, mordieu ! L'essentiel, c'est que tu aies la fibre guerrière, et tu l'as.

Ce fut tout; d'un mot Léopold venait, sans le vouloir, de briser le cœur de sa mère. La pauvre femme se lamentait pendant que son mari jubilait.

— Madame, lui dit-il, autrefois, c'est avec joie que vous avez épousé un soldat; pourquoi ne voudriez-vous pas que vòtre fils fasse comme son père ?

Ce fut tout.

Le comte ne trouva pas un fils aussi enthousiasmé de l'épaulette.

— Et toi, dit M. de Graville, ne veux-tu pas faire comme ton ami, et partir pour l'école avec lui ?

— Jamais !

— Pourquoi ?

— Dispensez-moi de vous le dire.

— Cependant il faut t'expliquer.

— Eh bien ! reprit Nestor non sans émotion, mais d'une voix pleine de fermeté, je ne serai jamais soldat, parce que, si je l'étais, ce serait pour le compte de la France; et que, servant la France, je serais tous les jours exposé à vous rencontrer parmi mes ennemis.

La comtesse remercia son fils d'un regard.

Son mari fit une vilaine grimace.

Les Bernideck ne dirent rien. Ils comprenaient Nestor.

— Que feras-tu, alors ? demanda le comte.

— Je voyagerai.

Ainsi dit, ainsi fut convenu pour les deux jeunes gens.

Quelques jours plus tard, Léopold entrait à l'école militaire, Nestor s'embarquait pour l'Amérique.

IX

Où il est prouvé que le proverbe : *Tel père, tel fils*, n'est pas toujours parole d'Évangile.

Il est temps d'accorder quelques lignes à un des personnages les plus sympathiques et les plus intéressants de notre histoire :

Le marquis Nestor de Graville.

Nous avons vu quelle avait été son enfance : il avait été élevé en compagnie de Léopold Bernideck, auprès de sa mère et de celle de Léopold, délaissées toutes les deux dans un antique et germanique manoir par leurs volages époux.

Nous avons dit aussi que Nestor de Graville avait quitté l'Europe.

Quand, après la désastreuse journée de Leipzick, si néfaste pour l'armée française, Nestor apprit les événements de 1814, il était dans l'Amérique du Sud, y menant une existence mi-civilisée et mi-sauvage.

Autant pour fuir les Allemands, les Russes et les Anglais coalisés contre la France que pour satisfaire son penchant pour les excursions aventureuses, il parcourut le nouveau monde dans toutes ses parties. Il aimait cependant la France, il y pensait sans cesse; mais y pouvait-il rentrer? Revenir, ce ne pouvait être que pour prendre un fusil et courir à l'ennemi.

Mais dans ses rangs combattait son père !... Que de fois cependant eut-il honte de son inaction, de sa fuite, car, à ses yeux, il était déserteur ! Bien souvent il était résolu à

prendre passage sur le premier navire qui cinglerait vers l'Europe; c était décidé, il partirait...

Le lendemain, il s'enfonçait plus avant dans les forêts et les pampas sauvages. L'image de son père s'était dressée comme un spectre vivant devant sa résolution. Pour ne pas succomber à la tentation, il fuyait encore, il fuyait toujours.

Sous des dehors presque timides, ou tout au moins très-réservés, Nestor était fermement et fortement trempé : c'était un homme. Élevé par deux femmes, excellents cœurs, mais ignorantes des choses de la vie, menant depuis son départ d'Europe une existence presque de solitude, de Graville avait le sens très-droit. Les mots honneur et devoir étaient profondément incrustés dans son cœur; ils étaient la devise et le criterium de tous les actes de sa vie. Brave jusqu'à la folie quand il était nécessaire, ne reculant jamais devant un danger quelconque, insouciant de sa vie, sans cependant la risquer sans motif, force physique, résolution, sang-froid, il possédait tout, excepté l'expérience de la vie. Sa parfaite loyauté en toutes choses le disposait naturellement à être dupe du premier coquin venu.

Nestor, depuis son arrivée outre-mer, avait donc vécu dans les pampas et à travers les forêts vierges, les déserts et les steppes immenses du monde nouveau et ancien. Toutes les parties du monde avaient été foulées sous ses pas errants; on l'aurait cru, nouveau Juif-Errant, condamné à errer sans cesse à travers les espaces, tellement il paraissait infatigable à parcourir les quatre points cardinaux.

Il avait campé sur les Cordillières et passé des nuits sur le fleuve des Amazones; il avait chassé le lion en Afrique, le tigre en Asie, l'ours blanc dans la baie de Berhing. Il s'était endormi, sans se soucier s'il ne se réveillerait pas en sursaut sous la piqûre d'un de ces serpents minces comme des fils, qui se cachent dans le calice des fleurs, et dont le

venin est mortel, ou sous la puissante étreinte du boa, ce terrible adversaire, qui ose s'attaquer au lion, s'il a un point d'appui pour broyer sa victime; très-souvent même il s'avouait ne pas être certain de se réveiller.

Il avait vu dix tremblements de terre, et vingt tempêtes qui pouvaient compter pour autant de naufrages.

A l'issue d'un naufrage terrible, après des angoisses sans nom, qui rappelaient celles des naufragés de *la Méduse*, il s'était trouvé sur un radeau avec sept ou huit malheureux comme lui; à l'instant de suprême détresse, il avait été décidé qu'on diminuerait le nombre des naufragés d'une unité, afin que les autres pussent se nourrir pendant quelque temps et aller plus loin.

Nestor avait été désigné par le sort pour mourir. Il allait se poignarder, pour éviter un assassinat à ses compagnons, quand les naufragés aperçurent une voile à l'horizon.

C'était, il faut l'avouer, jouer de bonheur. Nestor fut sauvé.

Le peu que nous venons de raconter du jeune marquis doit facilement donner une idée de l'homme.

Ses mœurs étaient très-pures, aussi pures qu'il est possible à un homme jeune, ardent, qui depuis l'âge de dix-huit ans parcourt le monde; mais les faveurs des femmes qu'il avait pu rencontrer sur sa route, il les avait payées plusieurs piastres, dix ou vingt onces d'argent ou quelques onces d'or, selon que les rencontres avaient eu lieu au Pérou, au Mexique ou en Californie. Il avait payé; donc il n'avait jamais aimé.

S'il n'était plus digne matériellement de la décoration de l'oranger, son âme était vierge de tout amour banal ou malséant. Jamais un regard de femme ne l'avait électrisé; jamais il n'avait rêvé, ni pleuré, ni souffert au contact ou au souvenir de l'une d'elles.

Son âme n'était pas seulement vierge, elle était absolument chaste.

C'était par pure indifférence, s'il n'avait pas refréné ses quelques petits écarts de tempérament.

Que l'amour l'effleurât seulement de ses blanches ailes, il serait fort contre toutes les séductions possibles.

En 1812, Nestor de Graville avait eu la douleur de perdre sa mère, douleur d'autant plus intense qu'il n'avait pu recevoir ses derniers baisers. Il était à deux mille lieues, et quand la fatale nouvelle lui était parvenue, il y avait déjà quatre mois que sa mère n'était plus.

Quand l'émigré — malgré lui — eut appris le retour des Bourbons en 1814 et la paix, il hâta ses préparatifs et s'embarqua. Le vaisseau qui le ramenait était seulement à quelques heures des eaux de Cherbourg, quand il fut hélé par un aviso au long cours qui l'approcha bientôt et apprit aux passagers le débarquement de Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, son entrée triomphante à Paris et l'imminence d'une nouvelle guerre.

Nestor prit vite son parti.

Il quitta le vaisseau sur lequel il était et passa aussitôt sur le navire au long cours. Celui-ci allait au cap de Bonne-Espérance. Qu'importait à Nestor? Est-ce que tous les pays n'étaient pas sa patrie depuis longtemps déjà?

Il arrivait au Sénégal, pour y relâcher, quand il apprit la défaite de Waterloo, l'invasion des alliés et la réinstallation de Louis XVIII.

Il apprécia sérieusement que, cette fois-ci, les choses seraient stables. Il savait la France épuisée de lassitude et manquant d'hommes.

— Allons! repartons pour la France! fit-il sans enthousiasme comme sans colère.

Il n'avait été d'aucun parti sous l'Empire. Il n'avait ni amis ni ennemis, ni haine ni regret, ni la moindre vengeance à exercer à titre de représailles.

Nous pouvons ajouter qu'il n'avait dans l'esprit et le cœur ni ambition ni amour.

En arrivant à Paris, il demanda des nouvelles de M. de Graville son père.

On lui indiqua l'hôtel de ce dernier, et on lui apprit que le marquis venait d'être nommé duc et pair.

Nestor fut peu sensible à cette élévation, et se rendit rue de Verneuil.

L'entrevue du père et du fils fut froide.

Le duc croyait que Nestor venait lui demander la fortune de sa mère. Son fils le pria simplement de lui indiquer où était la tombe de celle qui lui avait donné le jour. Puis il s'installa dans l'hôtel très-modestement, mais avec dignité et en homme qui sait être chez lui.

Le duc son père se tint lui-même dans la plus grande réserve.

Il avait alors cinquante-trois ans, et faisait beaucoup plus de folies en une semaine que son fils ne paraissait disposé à en faire de toute sa vie.

— Un monsieur qui portera singulièrement le nom des Graville! murmurait parfois ce singulier père.

Ce fils avait au contraire tout pour plaire. Son existence à travers les océans et les immensités du Nouveau-Monde en avait fait un type achevé de force et de magnifique prestance. Belle tête, regard énergique. Nestor avait tout pour plaire.

Nestor était à Paris depuis deux jours, et il vivait absolument comme s'il se fût trouvé au milieu d'une oasis africaine.

On était à la fin de juillet; les jours étaient longs; Nestor se levait à cinq heures, et allait, aussitôt habillé, faire un tour dans le jardin, ou il se mettait à une de ses fenêtres donnant sur la rue de Verneuil. Dans le jardin et de sa fenêtre, il jouissait d'un horizon si borné, qu'il commençait à re-

gretter les pays magnifiques qu'il avait parcourus, et, la nostalgie des grands espaces s'emparant de lui, il avait déjà de vagues idées de faire ses malles.

Un matin que, ennuyé et fortement blasé à l'endroit des perspectives de la rue de Verneuil, il regardait mélancoliquement et distraitement, quoi? il n'aurait pu le dire, son attention et son regard furent tout à coup distraits de leur occupation peu récréative.

On venait d'ouvrir une fenêtre de l'autre côté de la rue, presque en face de lui. Il tourna la tête de ce côté.

Nestor, instantanément, fut fasciné; tout son être tressaillit. Il venait d'apercevoir le suave et gracieux visage de mademoiselle Camille Préval dans l'encadrement de la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir.

M. Préval et sa fille habitaient au premier étage d'une maison qui faisait face à la partie de l'hôtel où s'était installé le duc de Graville.

Un pur et gracieux roman d'amour était né des deux regards qui venaient de s'échanger d'une fenêtre à l'autre.

Un roman bien simple, bien naturel, et qui tous les jours se passe dans quelque coin de la plus petite ville de province, que celui des amours de Nestor. Nous n'ajouterons pas et de Camille, car la jeune fille ignorait complétement les ravages que sa beauté avait faits dans le cœur de son voisin. — Nous ne voulons pourtant point dire par là que Camille n'avait pas ressenti une étincelle du feu divin qui enthousiasmait Nestor.

Ce dernier avait trouvé Camille admirable; en l'examinant, il avait deviné une jeune fille, une de ces vierges qui habitent les grandes cités, lieux d'atrophiement et de dégradation morale, sans que les blanches ailes de leurs illusions, de leur pureté, de leur candeur naïve et charmante, en soient le moins du monde effleurées, tellement elles sont au-dessus des faiblesses terrestres.

Nestor aimait mademoiselle Préval. Il était à peine quatre heures du matin, le lendemain, qu'il était déjà à sa fenêtre, attendant que Camille se montrât à la sienne. Il attendit, guetta et, s'impatienta jusqu'à dix heures... Il l'aperçut une demi-minute; probablement fut-il vu également : la céleste apparition avait déjà disparu.

Il ne parlait plus de quitter Paris ni de faire ses malles.

Le lendemain, Nestor fut plus prudent; pour ne pas effaroucher l'adorée de son âme, il n'ouvrit pas sa fenêtre et guetta de derrière ses rideaux.

Il eut le bonheur de voir et de pouvoir admirer Camille pendant au moins cinq minutes. Quelle joie!

Tous les matins, c'était semblable fête.

Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs mois.

Nestor s'était quelque peu renseigné sur l'entourage de la belle jeune fille, mais il l'avait fait avec l'exquise discrétion d'un galant homme.

Il ne savait qu'une chose, que la jeune fille s'appelait Camille, qu'elle était la fille de M. Préval, ancien général de l'Empire, jouissant d'une modeste aisance, mais presque paralytique, par suite de nombreuses blessures.

On ne lui avait pas parlé de Pauline, parce que celle-ci était allée passer un mois chez une de ses bonnes amies de pension, et que, ne la connaissant pas, il ne fit aucune question à son sujet.

Un matin, Nestor devait éprouver une de ces déceptions qui tueraient les amoureux, si on n'avait pas la vie si dure quand on aime. Elles ne font jamais que les désespérer.

Il est vrai que, dans leur désespoir, il y en a qui se suicident, mais c'est si rare, si rare!...

Un matin donc, Nestor attendait la bien heureuse apparition accoutumée avec d'autant plus d'impatience qu'il était onze heures, et rien!

A midi, les persiennes étaient toujours impitoyablement fermées.

Le pauvre guetteur ne savait que penser, et il soupirait...

Mais il n'avait pas fini de soupirer en vain.

A une heure, les choses n'avaient point changé.

Dix volumes ne nous suffiraient pas pour écrire toutes les suppositions que fit l'esprit en délire de Nestor.

Mais dans ces mille et une suppositions, la bonne, la véritable ne vint pas à l'idée du malheureux.

Il crut à la mort, songea à la maladie, pensa à l'arrestation du général.

– Et la fille n'aura pas voulu être séparée de son père, se disait-il; elle l'aura suivi, à moins que, suppliante, elle ne soit aux genoux de ses accusateurs.

Toujours est-il qu'il ne songea pas à un déménagement.

C'était peut-être plus prosaïque; cela demandait bien certainement un moins grand effort d'imagination, mais c'était beaucoup plus simple et surtout plus vraisemblable.

Enfin! A deux heures, la fenêtre s'ouvrit, derrière les persiennes encore fermées.

Nestor entendit le bruit.

Dans sa fiévreuse impatience, depuis plusieurs heures il se promenait sur son balcon, où il se démenait comme un fou ou un amoureux, ce qui est la même chose.

Le bruit de la fenêtre l'arrêta court.

— Ah! enfin!...

Les persiennes s'ouvrirent avec fracas, en claquant sur le mur.

On pense si Nestor était impatient de voir et d'apprendre!

Il était tout yeux.

Ce qu'il entrevit bientôt était chose naturelle; cependant la tête de Méduse ne produisait guère plus d'effet sur ceux qui la contemplaient que l'apparition qui se dressa tout à coup devant le regard désappointé du marquis.

Il s'attendait à voir le suave et délicieux visage de Camille.

Il vit... une vieille figure malpropre, jaune, sèche et parcheminée, coiffée d'un madras de couleur interlope, aux yeux éraillés, la bouche sans dents, des cheveux ébouriffés, que le peigne ne tourmentait plus depuis longtemps, un menton en trompette, faisant carnaval avec un nez descendant en trompe.

C'était tout simplement la concierge de la maison qui, sans faire la moindre attention à la stupéfaction désespérée de notre amoureux, s'empressa d'attacher au balcon une planchette en bois sur laquelle on lisait, en grosses lettres imprimées sur du papier collé à la planchette :

Joli appartement au premier étage,
donnant sur la rue, à prendre de suite,

(Cette phrase était calligraphiée et ajoutée après coup.)

A LOUER.

Cet écriteau attaché, l'horrible vieille referma une fenêtre derrière laquelle il n'y avait plus de rideaux, puis elle s'en alla.

Nestor l'avait vue venir, mais il ne la vit pas disparaître.

L'écriteau et les fenêtres sans rideaux lui avaient parlé un langage significatif qu'il avait compris.

Le coup avait été d'autant plus terrible qu'il était inattendu, et comme toujours, en pareil cas, jetant le manche après la cognée, Nestor se figurait que la jeune fille était à jamais perdue pour lui.

— Elle est partie... Où?

Pendant une heure, Nestor fut en proie à une violente agitation, puis la réaction se fit; il subit une heure encore une profonde prostration.

Enfin, comme après tout c'était un homme et un homme énergique, un peu de sang-froid lui revint. Puisqu'il ne pouvait se passer de la vue de Camille et qu'elle était partie, il fallait la retrouver. Pour la retrouver, il était urgent qu'il la cherchât.

Pour un amoureux, ce n'était déjà pas trop mal raisonner.

— Ce n'est pas, pensa-t-il, en me démenant ici comme un forcené, ou en me pâmant comme une gazelle effarouchée, que je ferai revenir plus vite mademoiselle Préval.

Il s'apprêta.

Il glissa de l'or dans sa poche, pensant que, en prodiguant un peu de ce métal, il ferait parler les moins bavards; puis il descendit l'escalier quatre à quatre et se trouva dans la rue qu'il traversa.

Enfin il entra chez le concierge de la maison abandonnée par M. Préval, en se résignant à affronter l'horrible pendant de la Méduse antique.

Moyennant quatre louis, un par réponse que lui fit la mégère, voici les renseignements que recueillit Nestor.

Nous n'avons pas besoin de les résumer; la vieille, contrairement aux habitudes loquaces de ses pareilles, n'était pas plus bavarde qu'un terme. Elle ne répondait que par monosyllabes aux demandes et aux pièces d'or du marquis :

1° Le général et sa famille étaient partis;

2° Une voiture de déménagement était venue de deux à quatre heures et avait emporté le mobilier;

3° Le général était parti en voiture à trois heures;

4° Il n'avait pas laissé d'adresse, et l'horrible vieille ne savait où il était allé demeurer.

Pour une cinquième pièce d'or, la concierge ajouta pourtant :

— Cherchez bien, mon bon monsieur, et je souhaite de

tout mon cœur que vous trouviez, puisque la chose vous intéresse.

Nestor était déjà loin; son cœur avait recommencé à battre la chamade, son imagination à bouillonner.

Il reprit enfin un peu de calme, et il résolut de trouver lui-même le général, qu'il n'osait faire chercher par la police, de peur de compromettre l'enragé bonapartiste, en appelant sur lui l'attention.

Il chercha longtemps, le malheureux! sans deviner les difficultés réelles à surmonter.

M. Préval avait changé son nom contre celui d'Amboise pour dépister les dénonciateurs. Il se savait inscrit sur la liste des suspects. De même que la Terreur, la réaction avait aussi ses suspects.

Nestor cherchait depuis six mois. Il commençait à désespérer tout à fait, quand le hasard vint le servir mieux que ne l'eût fait la meute des fins limiers de la rue de Jérusalem.

Un matin, son valet de chambre lui remit une lettre.

Assez étonné, car, complètement absorbé par son amour pour Camille, il n'avait fait aucune connaissance à Paris, il regarda l'adresse de la lettre, afin de s'assurer si cette dernière était bien pour lui.

Il lut :

Monsieur
Monsieur de Graville,
Rue de Verneuil.

— Cette lettre est-elle bien pour moi? se demandait-il, ou pour mon père?

Il était prêt à ordonner à son domestique de la présenter au duc son père, aussitôt sa rentrée à l'hôtel, quand un sentiment d'intuition plus fort que la discrétion, à la-

quelle il n'était, du reste, nullement tenu, puisque, après tout, cette missive lui était peut-être destinée, l'emporta.

Il l'ouvrit. La missive était brève, mais importante, claire et explicative, presque officielle.

Nous la reproduisons fidèlement :

« Paris, le 21 août 1815.

« *A monsieur le duc de Graville, pair de France, commandeur de l'ordre de Saint-Louis.*

« Monsieur le duc,

« Après bien des recherches infructueuses, je suis enfin assez heureux pour vous annoncer que nous avons découvert l'homme que vous nous aviez recommandé.

« Le général Préval, sous le nom de M. Amboise, s'est retiré à Choisy-le-Roi. Il habite une petite maison de campagne isolée, située au bord de la Seine, un peu avant d'arriver au village.

« C'est toujours un chaud bonapartiste ; et s'il se cache sous un faux nom, c'est qu'il se sent coupable et redoute des poursuites qu'on pourrait diriger contre lui.

« Il serait facile de le compromettre gravement dans l'affaire du maréchal Ney, et de lui faire partager le sort de ce dernier.

« De cette façon, vous ne seriez en rien mêlé dans l'affaire, et le général ne pourrait pas être considéré comme la victime d'une vengeance particulière.

« J'attends votre réponse, et je ne prendrai aucune mesure sans l'avoir reçue.

« Agréez, monsieur le duc, etc., etc.

« A. D..... »

Cette lettre était signée en toutes lettres ; on comprend le

motif qui nous a décidé à ne copier que les initiales des noms.

Nestor poussa d'abord un soupir de satisfaction.

— Enfin ! je sais où ils sont.

Puis, après avoir réfléchi au danger que courait le général :

— Les lâches ! s'écria-t-il ; s'attaquer à un vieillard dont le seul crime est d'avoir été fidèle à ses principes et à son devoir.

Dans le premier cri de son indignation, le marquis ne s'était pas même aperçu que son épithète de lâche s'adressait à son père. Mais un peu de calme et de réflexion ne tardèrent pas à prévaloir.

Alors il comprit le rôle odieux que son père jouait dans cette ténébreuse affaire.

C'était, à n'en pas douter, à l'instigation du duc de Graville que la police s'était mise à la recherche du général.

Le mot *vengeance particulière* le frappa également.

Comme, bien entendu, il ne savait rien de la conduite de son père pendant la Révolution, quoiqu'il s'y ingéniât, il ne pût s'expliquer ce qu'il y avait de commun entre le généralet le duc, et de quoi celui-ci avait à se venger du premier.

— Enfin, quoi qu'il en soit, dit-il, mon père veut se venger du général. Qu'il ait tort ou raison, il ne se vengera pas ; car, à mes yeux, la vengeance, si juste qu'elle soit, ne doit jamais avoir recours à l'infamie !

« Je sauverai le général.

« Ce monsieur A. D....., quelque mouchard en faveur, attend la réponse du duc pour agir ! Eh bien ! cette réponse, il n'est pas près de la recevoir, car je ne remettrai pas cette lettre à mon père. Quel bonheur qu'un employé, pressé sans doute, ait omis de faire précéder le nom de mon père de son titre de duc !

Le soir même, Nestor donna l'ordre d'atteler la voiture que son père avait mise à sa disposition.

Il voulait pousser une première reconnaissance jusqu'à Choisy-le-Roi, avant de prendre un parti.

Le lecteur sait déjà comment cette excursion nocturne s'était terminée.

X

Ce que Camille éprouvait.

Il était six heures du matin

C'était le lendemain de la rencontre de Léopold et de Nestor devant la petite porte de la villa habitée par le général Préval.

Nestor, ayant l'air gravement préoccupé, se promenait à grands pas dans le petit salon de son appartement.

Quoi qu'il eût été convenu, pendant la nuit, entre le colonel et lui, il n'attendait certes pas les témoins de Bernideck, mais il attendait ce dernier en personne.

Nous avons dit qu'il était gravement préoccupé. En effet, les sujets à réflexions sérieuses ne lui manquaient pas.

D'abord il était bien décidé à sauver le général. Mais comment devait-il s'y prendre pour atteindre ce résultat charitable?

Devait-il écrire?

Devait-il se présenter chez le général?

Après avoir envisagé ces deux questions sous tous leurs points de vue, Nestor, avec un rare bon sens, qu'eût dû pourtant exclure la violence de son amour, leur donna la seule solution juste qu'il pouvait et devait leur donner dans sa position.

Il ne devait pas oublier qu'il était le fils du duc de Graville.

— Pour sauver le général, s'écria-t-il, je ne puis employer que l'anonyme ou me présenter sous un faux nom. Ce dernier moyen me répugne et m'entrainerait dans des complications trop graves pour l'avenir. J'écrirai sans signer ma lettre.

« Mon nom doit rester un mystère dans le cas présent.

« Car si mon père hait le général et veut se venger de lui, le général n'est pas sans savoir que le duc est son ennemi mortel.

« Alors, si je me nommais, M. Préval voudrait-il accepter le moindre service du fils de son ennemi?

« C'est fort douteux.

« Agir à visage et cœur ouverts serait bien préférable, même au point de vue de la réussite de mes projets de bonheur; Camille aimerait certainement le sauveur de son père, mais il n'en peut être ainsi. Décidément, j'écrirai.

« Maintenant il s'agit de voir Léopold, et de le ramener à des sentiments moins haineux contre le général.

« Mais pourquoi M. Préval a-t-il donc deux ennemis acharnés : l'un Français, l'autre Prussien? mon père, qui n'était point de son monde, et un officier prussien, qu'il n'a pu rencontrer que sur un champ de bataille?... »

Nestor n'avait pas encore le premier élément du problème insoluble pour lui qu'un domestique annonça :

— Le colonel Léopold Bernideck.

— Je disais bien qu'il viendrait en personne! fit Nestor, et il courut au-devant de Léopold.

Les deux amis d'enfance furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

Tout le monde a eu des amis d'enfance, et les a retrouvés, après une séparation de six ou sept ans. Tout le monde comprendra donc la joie et le bonheur de Léopold et de

Nestor en pouvant s'embrasser. Ils causèrent de bien des choses, ils évoquèrent bien des souvenirs; mais du duel et des cartes échangées la veille, il n'en fut pas question.

Quand ils eurent épuisé tous les lieux communs en pareil cas, Nestor dit à son ami, à brûle-pourpoint :

— Maintenant, si tu le veux bien, causons de M. Préval.

— Ah! si tu savais!

— Quoi! demanda Nestor assez étonné de ce que le nom du général n'eût pas soulevé la colère de Bernideck, d'ordinaire si prompt à s'emporter.

— Eh bien! le général, qu'il aille au diable! je ne veux plus m'occuper de lui.

Le marquis crut que le colonel dissimulait sa haine.

— Cependant, hier...

— Hier, il est vrai, je voulais venger la mort de mon père; mais aujourd'hui j'ai appris que le général était vieux, malade, infirme. Que diable veux-tu que j'aille me battre contre lui? J'encourrais le blâme de tous les gens de cœur.

— C'est très-bien, Léopold! fit Nestor en serrant avec effusion la main de son ami.

— Et puis, reprit le colonel, si le général a tué mon père, c'est en duel, de la façon la plus loyale. Ce dont je ne voulais pas convenir en supposant M. Préval encore vigoureux, et redoutable, puisqu'il a été victorieux du général Bernideck, une des meilleures épées de l'armée allemande, je suis bien forcé de le reconnaître en présence d'un vieillard infirme.

— De mieux en mieux, cher colonel, mais ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce encore?

— Le général a une fille.

— Que tu aimes?

— Passionnément; Camille n'a que son père pour toute

famille ; si tu tuais ce dernier, tu la ferais orpheline. Y tiens-tu ?

— Non.

— D'autant plus qu'elle en mourrait. Que deviendrais-je alors ?

— Allons, ne t'alarme pas ; je te l'ai déjà dit, j'agirai désormais comme si le général n'existait plus, d'autant mieux que je l'ai déjà juré sur l'honneur.

— A qui ?

— A qui ?.. Ah ! c'est vrai, très-cher, en fait de confidences, je ne veux pas être en reste avec toi. Asseyons-nous et causons.

Bernideck, alors, raconta jusque dans ses moindres détails son duel de nuit et de grand chemin avec Chesneau, sa blessure, son étonnement, lors de son réveil léthargique, de voir à son chevet la blanche et radieuse apparition de Pauline. Il dit les soins de la jeune fille, son dévouement, son amour, et enfin sa fuite. La nuit precédente, de même que Nestor guettait la villa-Préval par amour pour Camille, lui, Bernideck, attendait Pauline pour l'enlever et unir sa destinée à la sienne.

— Pauline, continua Bernideck, sur mes instances, m'a mis au courant de tout ce qui la concernait. Enfant abandonnée sur un champ de bataille, elle a été recueillie par Chesneau, qui l'a confiée à Préval, alors son capitaine. Elle a été élevée avec Camille, qu'elle adore comme sa sœur. Elle donnerait sa vie pour le général, qui a été toujours pour elle le meilleur et le plus tendre des pères. Elle n'ignore pas quelle sera leur désolation en apprennant sa fuite.

« Après cette confidence, je te l'affirme, Nestor, quoique adorant Pauline, j'ai eu le courage d'imposer silence à mes sentiments personnels ; j'ai entrevu la poignante douleur du général et de sa fille, j'ai entrevu aussi pour Pauline tout un

avenir... Oui, dans cette organisation, pourtant si riche, si complète, peut-être trop complète, il est quelque chose que je ne puis définir... mais qui m'effraie pour elle...

« — Pauline, lui ai-je dit, avez-vous mûrement réfléchi à la gravité de votre fuite de chez le général, votre second père, votre bienfaiteur? — Il en est temps encore, cher ange, vous pouvez revenir auprès de Camille, pure et sans tache... Vous me comprenez ?...

« — Si je te comprends! s'écria-t-elle dans un élan d'expansion, d'emportement et de fièvre... Je te comprends si bien, que je veux à l'instant même rendre tout retour impossible. Je ne veux pas réfléchir, je ne veux pas avoir le droit de pouvoir revenir. Ce que je veux, c'est ton amour, c'est toi !... »

« Ma confidence sera complète, Nestor. J'aimais, j'adorais Pauline, qui était à mes côtés, dans mes bras, palpitante de désirs. L'homme d'honneur avait fait son devoir; je n'étais pas tenu à davantage...

«Tu le vois, termina Bernideck en souriant, bien des motifs m'interdisent de songer à un duel avec le général Préval. »

Ce que venait de raconter Léopold paraissait, en quelques-uns de ses épisodes, si étrange, que Nestor n'osait en croire ses oreilles. Mais la réalité était là, et sauf à méditer plus tard beaucoup plus longuement et savamment sur la bizarrerie de certaines organisations féminines, il était, au moment actuel, beaucoup plus urgent de prendre un parti pour sauver le général Préval du danger imminent qui le menaçait.

Le cas était en effet pressant.

Nestor avait intercepté la lettre qui instruisait le duc de Graville, mais la vérité ne tarderait pas à lui être révélée; il était urgent d'informer le général. Mais comment? par

une lettre anonyme? Quoique Nestor y eût déjà pensé et se fût même arrêté à ce moyen, il lui répugnait. Et puis, quelle attention prêterait le général à un avis détourné? — Puisque la personne paraissant si bien informée agissait dans le seul et propre interêt du général, pourquoi ne pas se nommer? — Ce serait sa première réflexion. Il croirait peut-être à un piége; tout au moins il hésiterait avant de prendre un parti; il réfléchirait, et il ne fallait ni hésiter ni réfléchir: il fallait partir en toute hâte.

Nestor crut devoir s'expliquer franchement à cet égard avec Léopold et lui demander conseil.

— Le cas est grave, observa ce dernier après avoir réfléchi quelques minutes. Il n'y a pas en effet un instant à perdre; mais comment faire?

« Il m'est bien venu une idée, ajouta-t-il après quelques autres instants de silence reflèchi.

« Oui, c'est cela, continua-t-il sous forme de monologue personnel, c'est bien cela. — Le général me croira d'autant mieux qu'il n'ignore pas que l'état-major des armées alliées a non-seulement sa police, mais encore la police de Paris à ses ordres.

— Comment! Léopold, fit alors Nestor, d'après ce que je crois comprendre à tes monosyllabes, tu te chargerais en personne d'aller prévenir le général Préval des embûches que lui sont tendues!

— Eh! pourquoi pas? Non-seulement je n'ai plus de haine contre lui, mais je ressens à son intention, non de la sympathie... mon père est mort sous son épée... Mais Pauline m'a fait un tel éloge de sa bonté, de sa noblesse de cœur et de caractère, que je suis absolument disposé à le sauver. Ensuite, mon ami, je t'obligerai; en sauvant son père, j'empêche le désespoir de Camille; je te dois bien cela. C'est entendu; aujourd'hui même, je retourne à Choisy. Je connais tous les détails; le général ne pourra pas

révoquer en doute mon titre de colonel de l'armée alliée ; il me croira sur parole, et tout ira bien.

Dans les circonstances présentes, l'offre de Bernideck était le moyen le plus convenable pour déjouer sûrement et promptement les projets des ennemis du père de Camille. Nestor y acquiesça, et il s'en remit entièrement à l'amitié de Léopold.

XI

Un drame de famille.

Accourons à Choisy avant l'arrivée de Bernideck.

Depuis 8 heures, l'heure habituelle à laquelle Camille entrait dans la chambre de Pauline pour échanger avec elle le baiser matinal, — chambre qu'elle avait trouvée vide de son hôte habituel, le lit tel qu'il était la veille, et partout, çà et là, des vêtements épars, qui semblaient annoncer un départ précipité, la désolation et l'inquiétude étaient grandes dans la villa Préval. Mais, sauf à revenir à cette matinée néfaste, reprenons les choses de plus haut, et retournons rue de Verneuil, alors que le général y habitait et que tous les matins le jeune marquis de Graville attendait avec une si vive impatience certaine apparition tant désirée.

Le général vivait absolument retiré, en la seule compagnie de Pauline et de sa fille, sa fille qu'il idolâtrait et qui le méritait bien.

Camille était l'idéal de la beauté et de la bonté.

Elle était grande, svelte et surtout gracieuse, avons-nous dejà dit. Quoique brune, elle était d'une fraicheur merveilleuse. Avec cela de grands yeux bleus, doux et veloutés de même que ceux d'une gazelle. Ils étaient bleus, ils avaient

une langueur ineffable, et aussi parfois des étincelles semblant sous-entendre une flamme intérieure, s'ignorant peut-être, à coup sûr contenue, mais existant bien certainement pour tout œil perspicace et expérimenté. C'était, du reste, un nouveau charme ajouté à tant d'autres; c'était le rayonnement ou plutôt le couronnement de sa beauté.

Camille était au moral ce qu'elle était au physique : un ange autant qu'il est permis à la créature humaine de se rapprocher de la divinité.

Elle était d'une piété exemplaire, non bigote, répétons-le, plutôt d'une piété un peu extatique : on aurait cru parfois, à l'ardeur avec laquelle elle baisait les pieds d'ivoire du divin Jésus, à l'émotion avec laquelle elle prononçait et répétait les prières d'adoration et d'ineffable amour qu'elle lui vouait, on aurait cru que son âme exhalait ainsi le trop-plein de ses affections. Elle n'aimait pas encore, mais elle était née pour aimer et elle aimerait...

L'heure était venue pour ce cœur qui s'ignorait lui-même : il allait aimer.

Camille, malgré toute sa réserve et sa timidité réelle de jeune fille, n'avait pu s'empêcher de voir le beau et respectueux jeune homme qui, tous les matins, éprouvait le besoin de prendre l'air à sa fenêtre, quand il ne s'installait pas sur le balcon. Elle avait deviné le pourquoi de cette exactitude ponctuelle alors qu'elle-même avait l'habitude d'ouvrir ses fenêtres. La jeune fille la plus chaste et la plus innocente devine toujours ces choses-là. Camille avait même résolu de ne plus se montrer à la fenêtre, mais il lui en aurait trop coûté : ses résolutions les plus fermement prises faiblissaient de plus en plus à mesure qu'on approchait de l'heure habituelle... et, le moment venu, sa fenêtre s'ouvrait. Elle se retirait promptement, mais elle avait jeté un regard, un seul, et c'était du bonheur pour jusqu'au lendemain.

Camille aimait de toute son âme.

Elle avait deviné l'adoration respectueuse dont elle était l'objet; son propre cœur avait également parlé, et quelques jours ne s'étaient pas écoulés que l'image et le souvenir de Nestor occupaient toutes ses pensées.

Quelque soin que Camille employât à renfermer en elle des sentiments qu'elle n'osait même pas s'avouer, le général ne tarda pas à remarquer un changement marqué dans les habitudes et la façon d'être de sa fille. Autrefois d'une gaieté douce, mais expansive et communicative, elle était devenue rêveuse, très-réservée, distraite; elle se plaisait dans la solitude, et parfois on la surprenait pleurant. Interrogée, elle tâchait de sourire à travers ses larmes, affirmant qu'elle ne pleurait point, que c'était nerveux, et tout d'un coup, se précipitant au cou de son père qu'elle étreignait presque convulsivement, elle pleurait à chaudes larmes.

Quoique depuis longtemps le général fût ignorant des choses du sentiment, son instinct paternel le guida sans peine, et, après une des expansions de larmes et de suffocations de Camille :

— Mon enfant chérie, lui dit-il, tu as quelque chose que tu me caches; tu souffres et tu ne me dis pas tes souffrances. Je t'en supplie, mon enfant, ouvre-moi ton cœur, et puisque ta mère n'est plus là pour recevoir tes confidences, parle-moi comme à ta mère; Camille, ma chérie, embrasse-moi et parle-moi.

Camille se jeta de nouveau au cou de son père, pleura plus fort, mais elle ne parla point.

Décidément, il se passait dans ce cœur ou dans cette imagination quelque chose de plus grave qu'un enfantillage, et ce n'etait pas une crise nerveuse.

— Camille, ma fille bien-aimée, puisque tu n'as pas assez confiance en mon affection pour me confier tes chagrins,

je suis obligé de t'interroger. — Regarde-moi bien en face et réponds-moi :

« Ton père et Pauline occupent-ils seuls ton cœur ? »

La question était directe : il fallait avouer ou mentir. Camille était incapable d'un mensonge. Elle se précipita aux genoux de son père, et, dans une confidence de dix minutes, elle lui raconta ses sentiments ; elle lui dit comment cette affection était venue, et la pauvre enfant, rougissante, honteuse, implora le pardon de son père.

— Je n'ai point à pardonner, mon enfant ; s'il y a faute commise, c'est de ma part. — Plus que toi, j'ai été imprudent ; je devais veiller...

« Mais enfin, ajouta le malheureux père après quelques instants d'un douloureux silence, quel est l'homme qui s'est ainsi imposé à ton cœur ?...

— Oh ! mon père, c'est la plus noble nature ! Il est digne de toute mon affection ; toi-même, si tu le connaissais, tu ne pourrais t'empêcher de l'aimer...

— Très-bien, mon enfant, je ne doute pas de toutes ses innombrables qualités, interrompit le général en souriant malgré lui à cette exubérante défense de l'objet aimé ; mais enfin, quel est-il ? Son nom ?

Cette simple question mit Camille à la torture ; elle comprit mieux que par tous les reproches qu'on eût pu lui faire combien elle avait été imprudente. Le nom de celui à qui elle avait voué son âme ?. Elle l'ignorait... Elle s'était sentie attirée vers Nestor par un attrait irrésistible ; peu à peu, comme par prodige, l'attraction avait opéré ! Elle était prête à engager son salut éternel que l'objet de ses affections était un noble cœur, une âme d'élite ; mais son nom ? Elle n'avait jamais songé à s'en informer.

Elle ne sut donc que répondre à son père ; sa confusion répondit pour elle.

Le père eut pitié de son enfant ; sans insister pour ob-

tenir une réponse, il la baisa au front et la quitta, en lui faisant cette seule recommandation de ne parler de tout cela à personne, pas même à Pauline.

Le général était péniblement affecté, sans cependant attacher une bien grande importance aux suites de ce qu'il considérait comme une rêverie, comme en ont toutes les jeunes filles. — Toutefois il fallut aviser, prendre un parti, et, avant tout, s'informer quel était le propriétaire du balcon en face.

Préval, autant par goût que par les motifs personnels qui lui faisaient une loi de vivre à l'écart, ne connaissait ni ne fréquentait personne dans le voisinage. La plupart des maisons de la rue de Verneuil sont d'anciens hôtels de famille qui, pour le dehors, ont toujours porte close. Nulles relations de commerce, d'industrie ni d'habitudes ne mettent jamais en contact leurs habitants réciproques, surtout le modeste retraité ou une personnalité qui s'efface, comme le général, et un duc et pair, comme M. de Graville, ne sortant et ne rentrant jamais qu'en voiture.

Mais ce qu'ignorait Préval était facile à savoir. Cinq minutes après avoir quitté Camille, le général frappait à la porte du *suisse* de l'hôtel dont dépendaient les fenêtres vis-à-vis celles de son appartement, et lui demandait qui habitait l'hôtel.

— Le duc de Graville, monsieur, répondit le suisse.

Préval fut littéralement atterré.

Il y avait de quoi. Ce nom réveillait en lui les plus douloureux souvenirs : Piétro Rabuti, son beau-père, mort sur l'échafaud sur la dénonciation d'un misérable de ce nom; sa femme, sa sainte femme qui avait failli être souillée par ce monstre. Et c'était encore un Graville qui venait lui voler le cœur de son enfant. Quelle horrible fatalité !

Sous le coup de ces poignantes réflexions, Préval ou-

bliait qu'il était en présence de quelqu'un qui ne comprenait rien à l'altération de ses traits et à son subit mutisme. Ce quelqu'un — le suisse — finit par lui dire du ton le plus respectueux, — car la personne du général et la rosette rouge inspiraient respect et déférence à tous :

— Est-ce que monsieur supposait que cet hôtel appartînt à une autre personne que le duc de Graville? Pourquoi monsieur s'informe-t-il?

Préval avait eu le temps de rasséréner ses esprits.

— Pardon, mon garçon, du sentiment d'émotion que j'ai en effet exprimé en entendant le nom de votre maître. C'est qu'en effet j'ai connu pendant la Révolution un Graville, mais je croyais qu'il avait succombé dans un duel qui fit quelque bruit en 1792.

— Monsieur ne se trompe pas, répliqua le suisse. A cette époque, en effet, M. de Graville faillit trépasser d'un coup d'épée reçu dans un duel nocturne; mais il en réchappa et ne tarda pas à rejoindre l'émigration. Il est rentré à Paris avec les armées alliées, ajouta le suisse non sans un sentiment d'orgueil qu'il ne cherchait nullement à contenir. — A cette époque néfaste, dans un certain monde, c'était un honneur d'être venu en croupe d'un cosaque ou d'un uhlan.

Il n'y avait plus d'équivoque possible. Le duc de Graville vivant, celui dont Préval foulait le seuil, était bien le Graville lâche, luxurieux et traître à son pays qu'il pensait avoir tué. Mais comme il n'était pas présumable que ce fût de lui que sa fille était éprise, Préval continua son interrogatoire.

— Pardon, mon garçon, encore une simple question, si vous le permettez : le duc de Graville habite-t-il seul l'hôtel? N'a-t-il pas quelque fils? un neveu?

— Si, monsieur; le marquis Nestor de Graville habite l'hôtel en compagnie de M. le duc, son père.

Le nom et la personne du coupable étaient connus.

— Et le fils est revenu avec le père à la suite des alliés?... ne put s'empêcher de demander Préval, avec un sentiment de sourde colère qui n'était pas motivé seulement par la mésaventure de sa fille.

— Ah! pour ça, non! répliqua promptement le digne portier, lequel, très-fier, il y a un instant, que son maître eût, pour amis MM. les ennemis, était peut-être encore plus franchement heureux de pouvoir répondre :

« Ah! pour ça, non! M. Nestor a quitté l'Allemagne avant ses dix-huit ans, il a parcouru l'Amérique, l'Asie, que sais-je moi! tous les pays du monde... Oh! quant à ça, c'est un bon et vrai Français! exclama-t-il en forme de péroraison bien sentie.

Le général n'avait plus qu'à se retirer, ce qu'il fit, en glissant un louis dans la main du suisse, et le priant de ne souffler mot à personne de sa visite, devenue sans objet.

La situation était doublement anxieuse pour lui. Sans mettre en doute la parfaite *convenance* de Nestor de Graville, tout projet d'union entre sa fille et lui était impossible. Le duc de Graville n'y consentirait jamais, pas plus que lui, du reste. Dût-il briser le cœur de Camille, lui vivant, jamais il n'autoriserait une union avec le fils de celui qui avait livré son grand-père à l'échafaud! Mille choses empêchaient donc une conclusion heureuse.

Ce n'était pas tout. Le duc de Graville pouvait voir, pouvait rencontrer Préval, qui était proscrit, qui était poursuivi. Sans aucun doute, — le lecteur sait que ses sentiments instinctifs ne le trompaient pas, — il s'empresserait de le livrer à la police de la Restauration, par conséquent à la prison et probablement à l'échafaud. Il fallait donc agir immédiatement pour la sauvegarde commune.

La deuxième nuit qui avait suivi cette journée aux explications, le général, Camille et Pauline s'étaient en toute

hâte réfugiés à Choisy-le-Roi, dans la villa trouvée par Chesneau, que nous avons déjà décrite.

Afin d'être absolument véridique, et pour rendre justice à qui de droit, complétons, dès à présent, le tableau d'intérieur de la famille du général, en n'oubliant pas un superbe chien caniche — mouton — qui d'instinct, devinant sans doute que son maître était entouré d'ennemis inconnus, veillait constamment à la porte de la maison et aboyait bruyamment à l'aspect de toute figure suspecte.

Sans explication autre, Préval avait déclaré à Camille qu'elle eût à oublier son voisin de balcon, et il la suppliait de ne lui en parler jamais, une union étant impossible entre eux.

Pour Camille, le sacrifice avait commencé. Sans murmurer, sans récriminer, mais sans cesser d'aimer, elle obéit à son père. Puisqu'il lui était enlevé à jamais l'espoir d'être unie à l'élu de son cœur, jamais elle n'appartiendrait à nul autre. Veiller au bonheur de son père, entourer sa vieillesse de soins et de prévenances, serait désormais l'unique but de sa vie.

Le lecteur connaît les événements postérieurs; qu'il nous suffise de dire que, depuis le départ de la rue de Verneuil, le général n'avait jamais fait la moindre allusion ni à la confidence de Camille ni aux renseignements obtenus du concierge de l'hôtel de Graville.

De son côté, Camille n'avait jamais manifesté la moindre velléité de regret. Toutefois nul sourire n'avait plus effleuré ses lèvres, et le général, qui avait appris à lire dans le cœur de sa fille, n'ignorait pas que sa blessure était encore béante et que la pauvre enfant souffrait; donc elle aimait toujours.

On nous pardonnera de nous être appesanti, peut-être plus que de raison, sur ce drame tout intime. — On saura pourquoi.

Nous voici au 1er août.

Ainsi qu'elle en avait l'habitude, dès huit heures du matin, Camille entrait dans la chambre de Pauline.

Le lit n'avait pas été défait; au désordre inaccoutumé qui régnait dans la pièce, tout annonçait un départ précipité.— Camille était à mille lieues de penser à une fuite. — Qu'était devenue Pauline? Hier, à neuf heures, elle avait embrassé tout le monde, souhaité à tous une nuit parfaite, Camille l'avait accompagnée jusqu'au seuil de sa porte, et elle n'était plus là!...

Elle était sortie, bien évidemment. Mais pourquoi ne s'était-elle pas couchée?

Était-elle partie la nuit? N'était-ce qu'une simple promenade matinale?...

Tout était problème.

En pensant à la douleur nouvelle qui allait assaillir son père, déjà trop éprouvé, Camille recouvra assez de sang-froid pour chercher si elle ne retrouverait pas la clef de ce départ mystérieux. Elle regarda et fureta partout, sur la cheminée, sur les tables, dans les potiches de la cheminée; elle fouilla même les poches du vêtement que Pauline portait la veille, pour voir si une lettre, un billet, une ligne de la fugitive n'apporterait pas quelque éclaircissement à ce qui paraissait absolument incroyable à la jeune fille.

Elle ne trouva rien.

Force lui fut de prévenir son père, sans toutefois lui avouer que Pauline ne s'était pas couchée.

— Père, lui dit-elle en l'embrassant, toi qui es si matinal, as-tu vu, ce matin, Pauline? Elle n'est pas dans sa chambre.

— Non, mon enfant. D'abord, grâce à mon rhumatisme qui a bien voulu s'occuper très-activement de moi cette nuit, je suis descendu assez tard. Puisque Pauline n'est pas dans le jardin, ajouta-t-il après avoir, dans un regard cir-

culaire, sondé toutes les parties du petit enclos, elle est probablement auprès de quelque malade ou de quelque nécessiteux ; tu sais que, surtout depuis plusieurs, mois la chère enfant s'absente souvent sans nous faire connaître exactement le but de ses promenades ; mais nous nous en doutons un peu, n'est-ce pas? Sois donc sans inquiétude, Pauline ne tardera pas à venir te demander ta dette de chaque matin, un bon baiser!

— Je ne suis pas inquiète, père, et cependant il faut que je te dise tout : Pauline n'a pas dû se coucher de la nuit. Son lit n'est pas défait.

— Comment! son lit n'est pas défait!... exclama Préval en se dirigeant, aussi promptement que le lui permettait son récalcitrant rhumatisme, vers l'escalier conduisant au premier étage.

Ainsi que l'avait tenté sa fille, Préval chercha partout, espérant trouver l'explication de ce fait mystérieux, dont il ne méconnaissait pas la gravité, sans cependant s'arrêter un seul instant au motif vrai.

Quoique aussi anxieux que l'était Camille, il ne voulut pas témoigner toute son inquiétude, pour ne pas alarmer sa fille. Camille dévorait ses larmes pour inspirer à son père un peu de sécurité. Ainsi ces deux natures privilégiées, bonnes entre toutes, contenaient leurs alarmes et maîtrisaient leur douleur, espérant tous deux en imposer aux alarmes et à la douleur de chacun.

Chesneau, sur ces entrefaites, arrivait pour son premier déjeuner. Aux pleurs à peine contenus de Camille, à la physionomie profondément attristée de son ancien général, l'excellent homme fut tant soi peu bouleversé lui-même.

— Qu'y a-t-il? qu'avez-vous donc? Auriez-vous remarqué de mauvais visages aux environs?

— Viens par ici, Chesneau, lui dit le général, je vais te raconter ce qui se passe et te demander conseil.

Camille ne pouvant plus l'entendre, Préval fit part à l'ex-sous-officier de son anxiété et de sa profonde inquiétude. Il n'était pas sans avoir remarqué depuis longtemps de notables changements dans l'humeur et les habitudes de Pauline: mais la connaissant d'une nature tant soit peu fantasque, il y avait fait peu attention. De même que de ses sorties et de ses absences prolongées, il ne s'en était pas ému, sachant que Pauline aimait à parcourir les chaumières environnantes et à visiter les familles pauvres pour donner quelques petits secours aux plus nécessiteux, et ses consolations à tous. Mais le général se rappelait certains détails, certaines particularités passées inaperçues, et qui aujourd'hui acquéraient une grande importance.

— Quel est ton avis, Chesneau? finit-il par conclure.

— Mon avis, mon général, est, sauf votre approbation, qu'il y a de l'amour sous roche. Moi aussi, je me suis aperçu de quelque chose...

« Mais, bref, si elle est partie volontairement, et si, comme il faut l'espérer, son départ a une excuse légitime, elle reviendra dans la journée, elle nous racontera ce qu'elle voudra, et nous en croirons ce que nous jugerons utile. Si ce soir elle ne rentre pas, c'est qu'il lui sera arrivé malheur, ou la pauvre enfant se sera perdue elle-même..... sans que nous puissions plus rien empêcher. Ne nous inquiétons pas à l'avance, mon général, il sera toujours temps de nous désoler quand nous serons convaincus d'un malheur irréparable.

« Sacrebleu! sauf votre respect, mon général, ne pleurons pas.»

Et le brave Chesneau, en parlant si cavalièrement, de sa main calleuse, essuyait une larme filtrant à travers les cils argentés de sa paupière.

— Tranquilisez-vous, général; du reste, je vais à la recherche des nouvelles.

Oublieux de son déjeuner, Chesneau sortit du jardin et se dirigea tout droit vers les bords du fleuve. Il ne croyait pas à l'impossibilité d'un suicide.

Ainsi qu'on le suppose, la journée s'écoula bien longue et bien triste à la villa Préval.

Cinq heures après midi avaient sonné, Chesneau n'était pas encore rentré. Aux alentours, Préval et sa fille s'étaient discrètement informés.

Personne n'avait vu Pauline.

La modeste clochette de la porte d'entrée sur la rue a retenti. Camille, pleine d'espoir, d'autant mieux que jamais personne ne venait en visite, ne fait qu'un bond jusqu'à la porte : elle espère recevoir Pauline dans ses bras. La porte ouverte, elle reste toute confuse. De la façon la plus courtoisement respectueuse, un colonel d'état-major de l'armée alliée demandait à entretenir quelques instants M. Amboise.

Le cheval du colonel était tenu à la main par son ordonnance, de planton à la distance des dix pas réglementaires.

Bernideck avait tenu à se présenter chez Préval en tenue officielle, afin d'entourer sa démarche de toute l'autorité possible, pour être cru sur parole.

Interdite, Camille ne savait que répondre.

Fort heureusement pour son embarras, son père arrivait; quoique pour le moins aussi étonné que sa fille, il n'en montra rien, et du ton le plus calme :

— Colonel, dit-il à l'officier allemand, quel renseignement désirez-vous ?

— Est-ce monsieur Amboise que j'ai l'honneur de saluer ? repartit l'officier.

— Lui-même, colonel; que désirez-vous ?

— L'honneur de vous entretenir quelques instants, général, et quoique de la façon la plus civile, mais ferme, passait le seuil de la porte et la refermait sur lui, avant

que Préval, interdit à son tour, eût pu s'y opposer, en admettant qu'il l'eût tenté. Ce dont il n'eut du reste aucune velléité : le secret qui assurait sa liberté et peut-être sa vie était dévoilé, le nouveau-venu le connaissait puisqu'il l'avait salué de son titre de général : une explication était indispensable.

Préval introduisit l'étranger dans la salle à manger, qui servait également de salon, et comme Camille, presque machinalement, les avait suivis, il la baisa au front, murmurant, assez haut, cependant, pour que l'étranger l'entendît :

— Va au jardin, mon enfant; dans quelques instants, je te rejoindrai.

— Si c'est en effet votre bon plaisir, général, je vous prie d'autoriser mademoiselle à rester ; je n'ai rien à dire qu'elle ne puisse entendre ; et, ajouta-t-il avec un sentiment d'insistance respectueuse, peut-être aurai-je besoin de son concours pour vous convaincre et vous décider.

—Me décider! A quoi donc? fit Préval, qui commençait à être fatigué de tant d'exquise politesse de la part d'un ennemi qu'il eût préféré mille fois tenir à la pointe de son épée dans un loyal combat que de l'entendre cérémonieusement, chez lui.

— A fuir un grand danger qui vous menace, général, répondit froidement Bernideck, sans paraître remarquer la mauvaise humeur croissante de celui qu'il voulait sauver.

— Expliquez-vous clairement, nettement et brièvement, s'il vous plaît, monsieur.

—C'est ce que je vais faire avec votre permission, général, continua Bernideck sans rien perdre de son imperturbable sang-froid, et en acceptant un siége que lui avait approché Camille, politesse à laquelle Préval n'eût certes pas songé.

— Je serai bref, puisque vous m'y autorisez. Il entre dans mes attributions de chef de service à mon état-major de lire les rapports de la police concernant les officiers « suspects » de l'Empire. Je vous demande pardon de l'ex-

pression, mon général; du reste, elle n'a rien que de très-honorable dans son acception politique.

— Elle ne saurait me blesser. Continuez, monsieur, et je vous saurai gré de le faire sans parenthèse aucune.

— Je continue, général, et puisque vous m'y autorisez, je ne formulerai plus la moindre réflexion. Au « rapport » de ce matin, mon attention a été particulièrement appelée sur une des notes, marquée au crayon rouge en marge avec cette annotation : *très-important;* cette note de police était à peu près ainsi conçue :

« De graves et sérieux indices donnent tout lieu de croire que le général Préval, *suspect* de haute trahison envers le gouvernement restauré, se cache à Choisy-le-Roi sous le nom d'Amboise. S'informer et agir immédiatement. »

« La maison habitée par le sieur Amboise était tellement bien indiquée, général, que, sans autres informations que celles du policier, je suis venu, sans crainte de faire erreur, frapper à votre porte. »

Préval était forcé de s'avouer que, si l'étranger qui lui apportait de tels renseignements était un ennemi, il se conduisait en galant homme, et il ne pouvait que lui en être reconnaissant. Sa physionomie était donc redevenue ce qu'elle était d'ordinaire, c'est-à-dire sérieuse, mais affable.

Bernideck le remarqua, et, non sans peut-être un surcroît de politesse légèrement affectée, il interrompit son récit une demi-minute.

Préval resta silencieux.

— Puisqu'il vous plaît que je continue, j'obéis, général.

Et sans affectation cette fois-ci, la voix de Bernideck accentua gravement :

— Le nom du général Préval ne m'était pas inconnu, par des raisons toutes personnelles que je vous demande la permission de vous taire...

Malgré son puissant empire sur lui-même, en pronon-

çant ces derniers mots, sa voix était tremblante d'émotion contenue. Ce ne fut qu'un éclair dont ne s'aperçut pas Préval, ou, du moins, pas un de ses muscles ne bougea. Du reste, comme pour faire diversion, Bernideck continua en s'animant :

— Je soupçonnai quelque lâche délation, général ; bientôt je fus pleinement convaincu, et comme, à mon sens, les armées alliées ne sont pas en France pour favoriser les haines politiques et l'arrestation de braves et loyaux soldats, j'ai mis la note de police dans ma poche, et je vous l'apporte, général. Vous le voyez, elle paraît tout à fait conçue dans les termes réglementaires.

Bernideck tendit à Préval la dénonciation policière estampillée ainsi en caractères imprimés à l'angle gauche supérieur :

Préfecture de Police
2e Division
Bureau de la Sûreté et des renseignements.
Personnes dangereuses (OFFICIERS SUSPECTS).
Demande de surveillance spéciale (modèle 89).

Une telle estampille, — tout ce qu'il y avait de plus réglementaire, — la signature du *mouchard*, homme très connu en 1815, et un timbre-cachet, posé en bleu, sous cette signature, ne devaient laisser à M. Préval aucun doute sur l'authenticité de cette pièce.

Le service rendu au général était grand ; ce fut donc avec un sentiment réel de reconnaissance qu'il remercia le colonel. Toutefois les réflexions se succédaient en foule chez lui. Un semblable dévouement de la part d'un officier étranger à l'encontre d'un général bonapartiste, dévouement qui, réglementairement parlant, était, de la part de Bernideck, un manquement à ses devoirs, paraissait, sinon suspect,

tout au moins assez étrange pour qu'il fût permis de ne pas ne pas s'en rapporter aveuglément aux apparences, quelque concluantes qu'elles parussent. Bien qu'il ne l'eût pas relevée, la quasi-réticence de Bernideck à propos de son nom, qui ne lui était pas inconnu, n'avait point échappé à Préval, qui en profita tout naturellement pour essayer d'obtenir quelques éclaircissements précis.

— Après vous avoir remercié du dévouement chevaleresque qui vous conduit chez moi, permettez-moi, colonel, de vous demander en quoi j'ai pu le mériter.

— Mais, général, c'est un service tout naturel; j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'apprécie que le devoir des armées alliées n'est pas précisément de servir d'auxiliaires à la police bourbonnienne.

— Je ne dis pas, colonel, mais permettez-moi de vous faire remarquer — et le général souligna ses paroles — que le devoir d'un colonel n'est pas de discuter les ordres de service et encore moins de les transgresser, quoique ne les approuvant pas. — Du reste, vous me permettrez d'insister; vous m'y avez autorisé par avance en reconnaissant vous-même « que le nom du général Préval ne vous était pas inconnu par des raisons toutes personnelles. » J'ai parfaitement entendu et retenu vos paroles. Je vous serai obligé, colonel, de me faire connaître franchement ces raisons.

Malgré son assurance et son sang-froid habituels, Bernideck, qui avait d'excellents motifs pour garder l'incognito. ne laissa pas que d'être embarrassé, et ce futpres que évasivement qu'il répondit :

— Qui ne connait pas tout au moins de réputation votre nom, général? En Allemagne, nous savons apprécier et reconnaître le mérite de nos ennemis.

L'embarras du colonel n'avait point échappé au général et sa réponse était trop peu concluante pour qu'elle pût le satisfaire.

— Permettez-moi d'insister, colonel; vous m'avez demandé la permission de me taire les raisons personnelles auxquelles vous devriez de connaître mon nom. Il y a donc des raisons; je désire les connaître...

— Général, je vous affirme que je n'en ai point d'autres que de vous être utile.

— Il ne me plaît pas, monsieur, de recevoir un service quelconque de quelqu'un que je ne connais pas et qui refuse de me fournir des explications auxquelles j'ai droit; ainsi donc et d'abord, votre nom, monsieur?

Le général avait peu à peu perdu toute retenue; son ton était redevenu tranchant, acerbe.

De son côté, Léopold, malgré tout son flegme germanique, commençait également à perdre patience. Il se contint, cependant, et, comprenant qu'à une question aussi directe il fallait une échappatoire tout au moins plausible, il crut indispensable de faire intervenir la personnalité de Nestor de Graville. Du reste, il n'était pas autrement fâché que mademoiselle Camille sût que c'était à ce dernier qu'elle devrait le salut de son père.

— Vous l'exigez, général, reprit-il; je dois donc, au grand déplaisir de la personne, principal auteur du service que vous est rendu, ne rien vous cacher. Maintes fois un camarade d'enfance, un excellent ami, m'a entretenu de vous et d'une personne qui vous est bien chère.

En prononçant ces derniers mots, Léopold, soit avec intention, soit tout naturellement, regardait Camille, qui par intuition sans doute ne put s'empêcher de rougir au souvenir de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'adorer en secret.

Les regards intentionnels de Léopold, l'émotion subite de sa fille n'échappèrent point au général; son front se plissa plus profondément, mais aucun autre signe extérieur ne manifesta ses sentiments; il attendait la fin des explications.

— Après avoir lu la délation que je viens d'avoir l'honneur de vous remettre, général, continua Léopold, je m'empressai de la communiquer à mon ami.

« — A tout prix, il faut sauver le général! telle fut sa première parole. — D'une arrestation au conseil de guerre, et du conseil de guerre à l'échafaud peut-être, il n'y aurait qu'un pas; il faut absolument empêcher un aussi terrible malheur : sa fille en mourrait... »

— Le nom de votre ami, monsieur? fit le général en se levant hors de lui. Il ne pouvait plus douter...

— J'ai l'honneur, général, de vous nommer le marquis Nestor de Graville, termina Léopold sans se départir en apparence de son sang-froid, mais en réalité agacé, fiévreux lui-même en présence de la surexcitation, qui n'était plus contenue, du général.

En entendant le nom de Nestor de Graville, un cri de reconnaissance et aussi d'amour s'était échappé des lèvres et du cœur de Camille. — Mais aussitôt, honteuse, éperdue d'avoir ainsi laissé échapper un tel aveu, elle fondit en larmes, et cacha son front rougissant entre ses mains, essayant de dérober par là les indices accusateurs de son amour.

Pour M. Préval, c'en était trop; oublieux du service rendu, ou plutôt ne voulant pas accepter un service venant de quelqu'un portant un nom abhorré, encore plus furieux de l'effet produit sur sa fille, il ne garda dès lors aucune mesure.

— Ah! il y a des de Graville là-dedans! J'avais bien raison de soupçonner délation, hypocrisie et trahison!

Peut-être une insulte personnelle allait suivre; Camille en empêcha la possibilité; elle s'était précipitée d'un bond dans les bras de son père, l'étreignant de caresses.

Au choc de l'insulte, Léopold s'était levé, la main frémissante, l'œil en feu. La vue de Camille éplorée le calma

suffisamment pour lui permettre de conserver la seule attitude digne de lui en une circonstance aussi difficile.

— Monsieur ! fit-il après quelques secondes qui lui avaient suffi pour recouvrer toute la plénitude de lui-même, je suis le colonel Bernideck, fils du général Bernideck, mort dans un duel il n'y a pas encore une année, et si aujourd'hui, en présence du général Préval, je ne le tiens pas au bout de mon épée, c'est que j'ai accepté la mission de le sauver sans trahison, sans félonie.

Le colonel avait accentué ces derniers mots avec une dignité et un sentiment de grandeur incomparables; le regard hautain, il fixa pendant deux secondes le général, et, sans se presser, il tourna les talons se dirigeant vers la porte.

Préval avait l'âme trop noble lui-même pour ne pas comprendre la loyauté chevaleresque qui, seule, avait pu inspirer la conduite personnelle de Bernideck; il l'avait offensé, il lui devait une réparation. Il s'avança donc rapidement vers lui, et, avant qu'il eût franchi le seuil de la porte, il s'inclina gravement et lui dit, non sans une émotion sincère :

— Colonel, j'ai le devoir de vous faire des excuses... Ma fille et moi nous vous remercions.

Les excuses étaient faites noblement, Bernideck les agréa en s'inclinant légèrement et en saluant militairement le général, puis, avec toute la grâce autrichienne, il s'inclina devant Camille et, bientôt remis en selle, il galopa sur la route de Paris.

Nous avons dit « grâce autrichienne » en parlant de la désinvolture tout aristocratique de Bernideck; n'oublions pas en effet qu'il était Hongrois et non Prussien, pas même Allemand, les Hongrois ayant la prétention fondée de ne ressembler en rien au Germain, bonhomme quelquefois, mais le plus souvent grossier, lourd, et capable de tout, excepté d'être gracieux.

Nestor attendait Léopold avec une impatience non déguisée. Aussitôt qu'il l'aperçut, il courut à lui et dans un seul : Eh bien ! Bernideck lut une foule de questions.

Il lui narra exactement ce qu'il avait fait et dit, et il se garda bien surtout de ne pas révéler le cri échappé à Camille quand il avait prononcé le nom de Nestor de Graville, et la rage de son père à ce cri d'amour.

La joie de Nestor fut grande en apprenant que mademoiselle de Préval, selon toute probabilité, avait deviné sa passion, et peut-être n'y était pas indifférente. A tout autre moment, cette joie aurait débordé, mais la crainte de perdre à jamais les traces de sa bien-aimée ajoutait pas mal d'ombre au tableau enchanteur, et, avec plus de raison et de logique que n'en ont ordinairement les amoureux, c'était cette crainte qui le préoccupait surtout.

— Il est certain, dit-il à son ami, que le général va prendre ses mesures pour se dérober à toutes recherches, et aux miennes aussi, surtout aux miennes, ajouta-t-il en soupirant; il n'approuve pas, il ne saurait approuver mes sentiments pour sa fille, et il va mettre tout en œuvre pour que je ne la revoie jamais.

« Eh bien ! non ! exclama-t-il avec résolution, je ne perdrai pas Camille; Ben-ob-al est intelligent et dévoué.

— Qu'est-ce que le personnage qui porte ce nom étrange? fit Léopold.

— Tu vas le voir, répondit Nestor en frappant deux coups sur un timbre à sa portée.

Aussitôt un domestique parut. C'était un jeune Indien que le marquis avait ramené d'Amérique. Il avait à peu près l'âge de son maître, et lui était si dévoué, qu'il eût volontiers donné sa vie pour sauver celle de Nestor.

Dès les premiers temps de son entrée à son service, son maître lui avait sauvé la vie en tuant un boa qui s'était déjà presque enlacé autour du pauvre diable.

Une mort affreuse que celle d'être broyé par les anneaux d'un tel monstre. Aussi Ben-ob-al se souvenait-il du service rendu, et sa reconnaissance était à jamais acquise à son sauveur.

Il parlait parfaitement le français pour un Indien ; mais, en véritable Indien, il parlait aussi peu que possible. Sa discrétion égalait son dévouement pour le marquis. Ajoutons qu'il était intelligent, souple et nerveux comme tous ceux de sa race, rusé et sagace comme un Peau-Rouge.

— Ben-ob-al, lui dit Nestor, j'ai besoin de tout ton dévouement et de ton intelligence.

Le regard de l'Indien eut un éclair de joie ; puis Ben-ob-al devint sérieux et attentif.

Il écoutait.

Le marquis lui donnant sa bourse :

— Tiens, voici de l'or, lui dit-il, tu vas...

— Écrivez-moi une note, je l'apprendrai de mémoire, c'est plus sûr, fit Ben-ob-al en interrompant son maître.

Nestor comprit que l'Indien avait raison. Il écrivit donc :

« Aller à Choisy-le-Roi ; demander M. Amboise ; il habite une maison de campagne au bord de la Seine, à cent pas avant d'arriver au village ; il est sur le point de quitter Choisy-le-Roi sous un faux nom. Ben-ob-al s'installera à Choisy, surveillera bien attentivement M. Amboise, le suivra partout où il ira, ne le quittera et ne reviendra de sa mission que quand il le verra définitivement installé dans un endroit quelconque. M. Amboise a avec lui sa fille, âgée de 19 à 20 ans ; il sera probablement accompagné d'un serviteur, ancien militaire ; veiller tout particulièrement sur la jeune fille. »

Nestor remit la note à l'Indien. Celui-ci la lut.

— As-tu bien compris ? demanda le marquis.

— Oui.

— Eh bien! pars. Si tu as besoin d'argent, tu m'écriras pour m'en demander.

— Oui.

Quelques heures plus tard, Ben-ob-al était à Choisy-le-Roi.

Nestor avait omis de mettre dans sa note que la surveillance à exercer sur le général devait être occulte. Cette omission devait avoir de graves conséquences.

Ben-ob-al arriva sans encombre à Choisy-le-Roi, où le premier paysan qu'il rencontra lui indiqua la demeure de M. Amboise.

Dès le lendemain matin, il poussa aussitôt une visite de reconnaissance du côté de la villa. Cette première fois, il rencontra Chesneau, vit le veillard et aperçut Camille; tous avaient l'air préoccupé, et, par un accident fortuit, la porte sur la rue étant entr'ouverte, il lui sembla surprendre les traces d'un emballage de meubles.

— Diable! se dit-il, encore un peu et j'arrivais peut-être trop tard; soyons tout oreilles et tout yeux.

Cependant il était préoccupé; il ne pouvait pas constamment faire le guet à ciel ouvert, et il se demandait où il allait s'établir pour bien surveiller ceux qu'il avait intérêt à ne point perdre de vue.

Il jeta un regard d'exploration autour de lui et aperçut la masure de la vieille Marie, qui avait servi d'asile à Bernideck.

— Voilà mon affaire, se dit notre Indien.

Tout Peau-Rouge qu'il était, il savait parfaitement que, avec de l'or, on peut ici-bas se procurer ce qu'on désire.

Il gagna aussitôt la maison en ruines, à la porte de laquelle il frappa.

Marie était sortie.

Le système de la ficelle et du loquet avait été rétabli, l'asile de l'aveugle était ouvert au premier venu.

L'Indien avait trop de sagacité pour ne pas découvrir la simplicité, le mécanisme et le but de l'appareil peu compliqué.

On ne lui répondait pas, il ouvrit lui-même.

Il se trouva immédiatement dans la chambre que la vieille Marie gardait pour son usage. Là, c'était un désordre, un pêle-mêle qui firent faire une grimace à Ben-ob-al, quoiqu'il ne fût pas un sybarite très-raffiné.

— Qui peut donc bien habiter au milieu d'une pareille saleté? se demanda l'Indien qui était loin de penser avoir affaire à une aveugle.

Il examinait, s'étonnait, cherchait.

Il finit par trouver la porte de la chambre décorée pour Bernideck. Il l'ouvrit et fut singulièrement surpris de se trouver au milieu d'un boudoir encombré de fleurs et rangé avec ordre.

— Tiens, se dit l'Indien, je ne serais pas trop mal ici, si le propriétaire voulait me louer cette chambre garnie...

Il entendit le bruit d'un pas traînant et celui d'un bâton heurté contre le sol ou contre des meubles; par la porte de communication entre les deux pièces, il vit une vieille femme. Elle était aveugle, c'était facile à voir à sa démarche pleine de tâtonnements.

— Tiens, je suis chez une aveugle, se dit Ben-ob-al; si le bonheur voulait qu'elle fût sourde, je pourrais m'installer chez elle à son insu...

L'Indien fut servi à souhait; il fut bientôt convaincu que Marie était sourde, comme il le désirait.

Il s'établit aussitôt dans la chambre de Bernideck, sans chercher à s'expliquer pourquoi la vieille laissait sa porte ouverte, avec des objets d'une certaine valeur chez elle.

La raison en était bien simple et des meilleures.

Marie ignorait la luxueuse transformation qu'on avait fait subir à une partie de son réduit; elle avait replacé la

ficelle du loquet, parce qu'elle n'avait pas d'argent pour faire poser une serrure, et qu'elle croyait qu'il n'y avait rien chez elle qui pût tenter la cupidité d'un voleur.

La vieille était triste depuis le départ du blessé. Ben-ob-al se fût révélé à elle, qu'elle l'eût bien accueilli; mais, dans le doute, il s'abstint et il se contenta de pourvoir à l'existence de sa compagne en lui glissant des vivres dans le panier qu'elle emportait pour aller demander son pain.

Au reste, il ne devait séjourner dans la masure que dans la journée. Il dormait deux heures; à la cent vingt-et-unième minute il se huchait au haut d'une fenêtre ayant vue sur la maison et dans le jardin de M. Préval ; voyait si tout était en ordre, et ne reprenait sa pose nonchalante sur son lit de repos qu'après avoir aperçu un des trois personnages confiés à sa garde. De cette façon, il était certain qu'on était encore là.

La nuit, il la passait tout entière aux abords du jardin ou sur la berge de la Seine, surveillant toujours.

Quand il entrait dans la maison de Marie, ou qu'il en sortait, il prenait les précautions nécessaires pour que l'infirme ne s'aperçût pas de sa présence.

Il surveillait la villa du général, et les allées et venues de ses habitants avec la plus scrupuleuse attention.

Rien ne lui échappait donc; mais Chesneau s'était bientôt aperçu de la présence de Ben-ob-al, qui ne se cachait en rien pour pêcher à la ligne, à deux pas de la porte principale de la villa, le seul ébat qu'il se permît, et encore était-ce un moyen tout naturel de surveiller sans en avoir l'air.

— Qu'est-ce que c'est que ce moricaud? se demanda Chesneau; il m'est furieusement suspect avec ses allures de fouine. Si seulement c'était un Prussien ou un Cosaque, je m'en serais bientôt débarrassé en l'envoyant aux poissons qu'il veut attraper. Mais patience... attendons en ouvrant l'œil

De son côté, l'Indien ne ressentait point pour Chesneau une très-vive sympathie : il se sentait épié par lui ; raison de plus pour redoubler de surveillance.

Tandis que Chesneau et Ben-ob-al se surveillent et se font les gros yeux mutuellement, revenons à la villa après le départ de Bernideck.

Aussitôt seule avec son père, Camille eut une de ces inspirations du cœur qui dénouent éloquemment les situations les plus embarrassantes et les plus délicates.

— Père, lui dit-elle en suppliant, il faut partir bien vite, il faut que personne ne puisse nous retrouver !

Et pressant les mains de son père, la sainte enfant eut le suprême courage de lui sourire.

Préval comprit la signification délicate de cette prière.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il en baisant longuement sa fille au front; pauvre enfant ! Dieu te bénira pour ton sacrifice...

Chesneau rentrait.

Sa démarche était hésitante, sa figure bouleversée et empreinte d'une profonde douleur.

A son aspect, Préval et Camille semblèrent lire que Pauline était morte ; Chesneau en apportait sans doute la nouvelle, aussi un même cri s'échappa-t-il de leur poitrine :

— Pauline est morte !

— Il vaudrait mieux qu'elle fût morte, répondit tristement Chesneau.

« Mon général, ajouta-t-il bientôt, venez, j'ai à vous parler. »

Camille voulut suivre son père au jardin où l'entraînait Chesneau, mais celui-ci l'en empêcha.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Camille, mais veuillez me laisser seul quelques instants avec votre père ; il vous redira ce que je vais lui apprendre.

Quand ils se furent éloignés de toute oreille indiscrète,

Chesneau mit le général au courant de ce qu'il savait, et il savait à peu près la vérité.

Croyant à la possibilité d'un suicide, il s'était mis immédiatement en quête de retrouver un habitant du pays, pêcheur de profession et noctambule par inclination.

Dans la journée, il était très-rare de rencontrer le sieur Jacoteau dans les rues de Choisy. Il reposait on ne sait trop où, sans doute au fond de quelque carrière environnante. Mais du crépuscule à l'aube, on était certain de le trouver errant sur la berge, surveillant ses lignes, ou de l'apercevoir dans son *bachot*, à quelques toises du rivage, lançant ou ramenant en silence son épervier.

Chesneau avait enfin fini par le rencontrer, prenant son repas du soir chez un marchand de vin, pêcheur au bord de la berge.

— Jacoteau, mon garçon, lui dit-il, dans quels parages as-tu navigué cette nuit ?

— Pas bien loin de chez vous, monsieur Chesneau, pour vous servir, si j'en étais capable, et son regard semblait révéler que cette offre n'était pas sans signification.

— Eh bien! fais-moi le plaisir de me dire si cette nuit, aux alentours de la villa des Pervenches, tu n'as rie aperçu d'extraordinaire.

— Pour extraordinaire, répondit Jacoteau, ça pouvait l'être, mais pour moi...

— Qu'est-ce qui n'a pas été extraordinaire pour toi ? se hâta d'interrompre Chesneau, qui devinait être sur la piste.

— Ça n'a pas été extraordinaire pour moi, parce qu'il y a beaux jours ou plutôt belles nuits que je m'y attendais, monsieur Chesneau.

— Mais à quoi t'attendais-tu donc, mauvais drôle ? exclama le maréchal qui commençait à s'impatienter.

— Mais pourquoi me questionnez-vous ? et que voulez-vous savoir de moi, monsieur Chesneau ?

On le devine, maître Jacoteau, pêcheur et noctambule, était également un garçon très-réservé et peu disposé à conter les secrets que lui confiait sa maîtresse et confidente : la Nuit.

Chesneau s'aperçut qu'il fallait changer de ton et parler sans réticence.

— Eh bien ! mon garçon, as-tu aperçu cette nuit quelqu'un sortir de chez le voisin Amboise ?

— Pour ça, oui, monsieur Chesneau.

Celui-ci fit apporter une bouteille du meilleur vin qu'eût le cabaretier, en versa deux rasades à Jacoteau pour lui délier la langue, et, devinant que la confiance opérerait efficacement, il lui avoua l'inquiétude de M. Amboise (pour les gens du pays, le général était M. Amboise) et le supplia de ne rien lui cacher de ce qu'il pouvait savoir.

Le pêcheur noctambule savait ou avait deviné à peu près tout; il ne cacha rien à Chesneau.

Depuis longtemps il s'était aperçu des sorties, la nuit, de mademoiselle Pauline, et de ses excursions à la maison de la vieille Marie. Il l'avait plusieurs fois vue en compagnie d'un étranger qui lui avait fait l'effet d'être un officier allemand en bourgeois. L'avant-veille, notamment, couché dans l'herbe, presque aux côtés de l'étranger et de mademoiselle Pauline, il avait surpris le projet de fuite qui s'était effectué la veille vers minuit. Aucun doute n'était possible, mademoiselle Pauline, volontairement et très-volontairement, s'était enfuie avec un officier étranger, son amant.

Telle fut la conclusion brutale de Jacoteau.

Le mot frappa Chesneau au cœur. Pauline n'était-elle pas un peu sa fille? n'était-ce pas lui qui l'avait recueillie après la sanglante mêlée, perdue au milieu des morts et des mourants !... Elle avait été élevée sous ses yeux, par les soins de son général, auprès de sa fille, et Pauline, son

enfant d'adoption, s'était enfuie avec un officier prussien ou cosaque, son amant! Pour le brave patriote, c'eût été à se tuer de honte si ses services n'avaient pas encore été utiles.

Tel est le récit que Chesneau venait de faire à Préval.

La douleur de ce dernier ne fut pas moins grande que celle de son « ordonnance; » il lui donna un libre cours, mais les circonstances présentes étaient trop graves et trop périlleuses pour ne pas aborder, avec Chesneau, un autre ordre d'idées, la visite du colonel Bernideck et son mobile.

Chesneau se fit représenter la note de la préfecture de police, que Bernideck avait laissée entre les mains du général.

— Mon général, fit-il après l'avoir examinée attentivement, tout ceci m'a l'air tout à fait sérieux, mais avec un Graville et messieurs les alliés, il faut toujours se méfier de la « gabgie. ».

« Quoi qu'il arrive, nous avons bien la nuit à nous; je vais à Paris voir un « ancien » qui, pour ses péchés, est employé précisément au bureau d'où est censément partie la note de *recommandation* à votre adresse; par lui, je saurai au juste si c'est vrai ou non. »

Le lendemain matin, dès six heures, Chesneau était de retour.

Il ne pouvait plus y avoir le moindre doute; le garçon de bureau, en ces jours d'occupation étrangère, c'est-à-dire d'occupations extraordinaires pour la police, couchait à la préfecture; il était assez initié aux choses de son bureau pour pouvoir trouver le *dossier* concernant le général Préval, en évidence, du reste, avec une vingtaine d'autres, sur le pupitre de son chef. La note remise par Bernideck émanait bien de la préfecture de police, et, de plus, — ce qui n'étonna que médiocrement Préval, — des notes jointes aux pièces établissaient la coopération très-active du duc de Graville.

Chesneau, toujours très-avisé, avait pu obtenir de son « ancien » que « par mégarde » le *dossier* s'égarât au moins pendant quelques jours, ce qui leur donnerait le temps de respirer et d'aviser.

Le général remercia avec effusion son intelligent maréchal des logis.

— Deux ou trois jours seront bien vite passés, mon brave Chesneau ; songeons donc, dès à présent, au parti à prendre.

— Un peu de réflexion n'est pas de trop, mon général ; songez-y, j'en ferai autant, et puisque la nuit porte conseil, dit-on, demain matin vous déciderez ce qu'il faut faire.

M. Préval n'avait pu cacher à sa fille la fuite de Pauline ; bien entendu, il l'attribua seulement à son caractère fantasque, et, en imaginant une explication quelconque qui, sans doute, ne parut pas très-plausible à Camille, puisqu'elle insista pour être plus parfaitement renseignée.

— Je t'ai dit, mon enfant, tout ce que j'avais à t'apprendre à cet égard, lui fit observer doucement mais avec résolution son père, n'insiste donc pas davantage. Sauf à causer plus tard de l'ingrate, préparons-nous à notre prochain départ.

Camille n'insista donc plus. Du reste, les chagrins personnels de la jeune fille étaient assez nombreux et assez vifs pour faire diversion aux regrets suscités par Pauline.

Son père venait de prononcer le mot fatal : partir... Où ? elle l'ignorait encore, mais certainement bien loin et pour toujours... Mais lui ?...

Camille était forte, elle était résolue ; elle puisait dans son amour et son respect filial, dans ses principes de piété, toute l'énergie nécessaire pour boire jusqu'à la dernière goutte, sans se plaindre, le calice d'amertume ; mais Dieu ne lui commandait point de chasser immédiatement de sa pensée et de son cœur le souvenir de celui à qui, dans

la pureté et la naïveté de son âme, elle avait juré amour et fidélité éternels.

Était-ce possible, du reste? La reconnaissance ne s'imposait-elle pas? Nestor avait sauvé son père; c'est lui qui avait envoyé le colonel Bernideck, c'est lui dont l'amitié s'était assez imposée à l'officier étranger pour que ce dernier, avec un stoïcisme et une grandeur d'âme incomparables, l'employât à sauver les jours de celui qui lui avait ravi son père...

Le cœur de Camille, qui était capable de tous les sacrifices, devinait avec une intuition quasi-divine ce que Nestor lui-même allait souffrir et souffrait déjà de cette séparation, son œuvre cependant. Il ne pouvait ignorer les précautions mystérieuses qu'allait prendre le général pour se dérober à toutes les recherches possibles, surtout aux siennes; en sauvant le général, il perdait tout espoir de revoir Camille, et cependant il n'avait obéi qu'à son devoir. Lui aussi, il sanctifiait son amour par la douleur. Camille s'affirmait toutes ces choses, qui exaltaient encore son amour.

— Quel noble cœur! Oh! comme il mérite d'être aimé!... s'écria la pauvre enfant.

Cette expansion de ses sentiments, que Camille n'avait pas su contenir, la rappela à elle-même. Elle s'affaissa, quelques minutes, comme dans une méditation profonde, puis, lentement, elle s'agenouilla au pied du modeste crucifix, qu'elle avait déjà imploré si souvent. Ses lèvres étaient muettes, mais ses regards étaient ardents de foi et de résignation; elle pria longtemps. Dieu sans doute entendit et exauça sa prière. Son beau visage se rasséréna, ses yeux perdirent leur ardeur fébrile. Elle se releva calme et résignée.

La vierge avait vaincu.

Le lendemain matin, Chesneau fut exact pour prendre les ordres de son ancien général.

— Eh bien, Chesneau, fit celui-ci en l'apercevant, qu'as-tu décidé?

— Faites excuse, mon général, je n'ai pas à décider, mais bien à exécuter vos ordres; mais, avant tout, laissez-moi jurer et tempêter un peu.

Et le digne homme ne pouvant se contenir davantage :

— Sac... mille tonnerres ! Il est donc dit que nous serons *embêtés* jusqu'à la fin ! Nous sommes espionnés, mon général.

— Allons, Chesneau, un peu de calme, mon ami, ton affection pour nous te fait voir double; espionnés déjà, et par qui ?

— Oui, espionnés, mon général, et je ne vois point double. Par qui ? Par une espèce de moricaud, gros comme deux liards de beurre, que j'aurais déjà envoyé faire un plongeon dans la Seine pour peu qu'il eût ressemblé à un Prussien ou à un Cosaque.

— Du calme, Chesneau, du calme ! interrompit M. Préval. Pourquoi supposes-tu que ton moricaud soit un espion ?

— C'est que le drôle ne quitte pas le bord de la rivière, juste en face la porte de la maison.

— C'est un maniaque, peut-être.

— Un maniaque qui fait semblant de pêcher à la ligne, qui ne prend jamais rien, et dont la véritable occupation, je m'en suis bien aperçu, est de surveiller nos allées et venues. Tenez, mon général, on ne m'ôtera pas de l'idée que la haine de ce scélérat de Graville ne se contente pas des mesures réglementaires ordinaires, et qu'en attendant la police, il vous fait surveiller pour son compte personnel.

— Je crois que tu te trompes.

— Prouvez-le-moi; je le voudrais bien, me tromper.

— Te le prouver, c'est difficile, mais je vais te dire ce que je pense : mes ennemis en veulent à ma liberté et probablement à ma vie, n'est-ce pas ?

— Oui, les coquins !

— Eh bien, pourquoi ne m'auraient-ils pas arrêté ici, tout de suite ? C'était si facile, au lieu de prendre une mesure de surveillance qui ne fait que retarder l'exécution de leur projet.

— Ce que vous dites, mon général, peut être très-juste ; mais vous ne m'empêcherez pas d'être certain que notre *mal blanchi* est un mouchard et que je veux vous en débarrasser.

— Quelle mesure prendras-tu à son égard ?

— Je l'enverrai, mordieu ! aux poissons, en ayant soin de lui attacher préalablement une pierre au cou.

— Que dis-tu, malheureux !

— Un moricaud de plus ou de moins...

— Je ne veux pas que tu tues cet homme sur un doute.

— S'il vous fait fusiller ?

— Ah ! me faire fusiller; comme tu y vas!... Je te défends, entends-tu, Chesneau, de faire aucun mal à cet inconnu ?

— Allons, c'est bon, je ne vous le noierai pas, je me contenterai de lui mettre la tête dans un sac, et de l'attacher, de façon à ce qu'il ne puisse ni nous voir, ni nous suivre.

— Sans le blesser ?

— Sans doute, puisque vous le voulez.

— Je compte sur ta loyauté et sur ton sang-froid.

— Bien, mais dans l'intérêt de votre protégé, afin qu'il ne reste pas trop longtemps ficelé et encapuchonné, je vous engage à vous tenir prêt pour partir à chaque instant. Nous lèverons le pied, aussitôt que mes dernières précautions seront prises, probablement demain ou après-demain au plus tard.

— Puisque tu parais si décidé, mon ami, il est temps de nous concerter sur le moyen de partir en éveillant le moins de soupçons possible.

— Le moyen est tout trouvé, mon général : la nuit et par la rivière. Dans l'eau, un bateau ne laisse pas de traces. Une fois à Paris, nous prendrons une chaise de poste.

— C'est parfaitement raisonné, Chesneau ; il en sera fait ainsi. Et pour éveiller moins de soupçons encore, nous n'emporterons que le strict nécessaire.

« Les voisins nous croiront momentanément absents. Plus tard, quelque ami dévoué liquidera ma petite position ici. »

Tout cela étant convenu, Chesneau se rendit à sa boutique, comme les autres jours, vaquer à ses occupations.

Le lendemain soir à huit heures, Chesneau fermait sa boutique et allait dîner tranquillement à la villa. Vers neuf heures, il demanda à Préval s'il était prêt, ainsi que Camille, à partir dans la nuit. Sur leur réponse affirmative, il se contenta d'ajouter :

— C'est très-bien. Tenez-vous donc prêts.

Et il sortit, se dirigeant vers le fleuve, à travers les vignes, dans lesquelles il glissait et rampait comme un serpent, en se cachant de son mieux.

Quand il fut à dix pas du bord de la Seine, il se redressa à demi et d'un regard rapide examina la berge.

Ainsi qu'il s'y attendait, l'Indien était à son poste, assis sur la berge.

Chesneau fit encore quelques pas : il prenait ses mesures pour surprendre Ben-ob-al par derrière.

L'Indien n'avait aucun soupçon du danger qu'il courait. Il était entièrement absorbé par la surveillance qu'il exerçait, les yeux tournés vers la villa, aux fenêtres de laquelle il était fort surpris de ne point voir apparaître de lumière.

Le sous-officier avançait toujours ; le clapotement du flot étouffait le bruit de ses pas.

A trois pas de Ben-ob-al, Chesneau s'arrêta définitivement ; il se tenait effacé derrière un peuplier, l'Indien était

assis sur le bord de la berge, les pieds pendants, au-dessus de l'eau.

— Qu'il est bien placé pour qu'on lui fasse piquer une tête ! pensa Chesneau ; mais le général ne veut pas.

« Allons, je vais me contenter de le pêcher ; quel goujon ! tâchons de ne pas le manquer. »

Le maréchal avait sur son épaule un épervier de pêcheur, cet épervier était tout disposé pour être lancé.

— Une, deux ! fit Chesneau, et l'épervier était lancé. Ben-ob-al, surpris à l'improviste, était complètement enveloppé avant de s'être rendu compte de quoi il s'agissait.

Chesneau se précipita sur lui et n'eut pas de peine à le contenir, quoique Ben-ob-al fût vigoureux, agile et courageux.

Mais il ne pouvait rien contre son ennemi.

Il criait seulement de son mieux.

— Si tu continues à faire ce vacarme, lui dit Chesneau, je te jette dans la rivière avec l'épervier ; et tu verras si tu reviens sur l'eau, quand tu auras quatre-vingts livres de plomb après toi.

L'Indien se tut, la lutte continua.

Était-ce une lutte ? Chesneau, avec une corde, ficelait tout bonnement son ennemi dans l'épervier.

Qu'on se figure un énorme saucisson de Lyon ; viande, enveloppe, ficelle, rien n'y manquait.

— Oh ! coquin ! tu fais le mouchard ! disait Chesneau avec une satisfaction évidente, en procédant à la toilette de l'Indien.

— Je ne suis pas un mouchard.

— Qu'avais-tu alors à observer la maison de M. Amboise, comme tu faisais ?

— C'est pour son bien, je le jure !

— Ah ! tu avoues, mon gaillard. Pour son bien, dis-tu ? Et depuis quand se cache-t-on et espionne-t-on pour faire le bien ?

C'était peine perdue pour Chesneau que de continuer, l'Indien ne pouvait plus parler ni s'expliquer, l'ex-sous-officier venait de lui fermer la bouche avec une serviette.

Chesneau se releva, s'assura que le bateau amarré par lui était à l'endroit propice, puis il se dirigea vers la villa, afin de prévenir le général et sa fille que tout était près.

Une demi-heure plus tard, le vieillard, Camille et Chesneau étaient dans le bateau.

Le lendemain, ils quittaient Paris en chaise de poste.

Ils s'arrêtèrent à Montpellier toute la saison d'hiver, pour que le général achevât sa guérison.

Au printemps, ils partirent pour les Pyrénées, et s'installèrent à Argelès.

Préval, changeant encore de nom, se faisait appeler Perrekoade, un nom basque.

Ce lieu de retraite était admirablement choisi à tous égards. Au confluent, pourrions-nous dire, des deux vallées de Lourdes et de Baréges, les plus belles des Hautes-Pyrénées, le pays est de toute beauté et d'une fertilité extraordinaire.

Les sites environnants sont grandioses, et, comme toutes les saisons grand nombre d'étrangers viennent y séjourner, le général avait toutes les chances possibles pour y demeurer inconnu et ignoré

XII

Quel fils !... Quel père !...

L'infortuné Ben-ob-al, ficelé; bâillonné et mollement étendu au bord de la berge sur un semis de roseaux tendres, attendait qu'une bonne âme vînt le délivrer.

Suffisamment bâillonné pour ne pouvoir crier, mais pas assez pour qu'il ne pût respirer, et l'obéissance passive à la fatalité, apanage de tout bon Indien, aidant, il eût pris son mal avec toute la patience désirable s'il n'avait été doublement furieux de sa ridicule déconvenue. Lui, l'enfant des savanes et des forêts immenses, habitué à lutter de finesse et de souplesse contre ce qu'il y a de plus agile et de plus subtil au monde, les tigres, les serpents et ses compatriotes les Thuggs [1], s'être laissé surprendre et empâqueter par une *face blanche!*

Ceux qu'il était chargé de surveiller étaient partis; il avait entendu et deviné, sinon vu, leur départ. Comment oser affronter la colère de son maitre?

Le pauvre Ben-ob-al était décidément fort à plaindre, et il n'était pas encore consolé de sa mésaventure quand, à l'aube, vers cinq heures, notre connaissance Jacoteau, en passant non loin de là, sembla l'apercevoir, par hasard.

Nous employons cette périphrase, parce que nous ne voudrions nullement jurer que le prudent Jacoteau n'eût pu l'*apercevoir* plus tôt s'il eût jugé convenable d'y mettre la moindre bonne volonté; mais enfin, qu'il en fût ainsi ou autrement, vers cinq heures, Jacoteau témoigna une grande surprise de rencontrer sur sa route un être vivant, à figure humaine, ficelé comme un saucisson, et se mit incontinent à lui ôter son bâillon et à couper les fils de l'épervier qui le retenaient prisonnier.

Le premier soin de Ben-ob-al, en recouvrant la liberté de ses membres, fut de les secouer vigoureusement pour leur rendre un peu de leur élasticité primitive, en même temps que, sans même prendre la peine de remercier son libérateur, il lui criait :

1. Célèbre et épouvantable association d'Indiens *étrangleurs*, épiant, surprenant et étranglant impitoyablement tout être humain qui n'est pas affilié à leur secte abominable.

— Où sont-ils? Par où sont-ils passés?

— Quoi? Qui? demanda Jacoteau, le plus simplement du monde.

— Mais eux... M. Amboise, sa fille et un gredin de maréchal.

— Ah! oui, repartit Jacoteau, comme s'il trouvait ces exclamations absolument naturelles, je sais : ils sont allés faire une promenade en bateau.

— Je le sais bien, mais de quel côté?

— Ah! pour ça, ce n'est pas difficile à dire; j'ai rencontré leur petit *bachot* en amont du fleuve, tirant du côté de Juvisy.

Décidément, maître Jacoteau était un homme fort avisé et à nul autre pareil pour l'exactitude des renseignements, quand il le jugeait à propos.

Ben-ob-al ajouta-t-il une foi absolue à cette affirmation que le bateau du général avait tourné son arrière à Paris? nous ne le jurerions pas, mais il importe peu. Le certain, c'est que l'Indien, après avoir constaté *de visu*, en manière d'acquit de conscience, que les hôtes de la villa des Pervenches n'étaient point rentrés à leur domicile, s'en retourna, confus et tout penaud, à Paris.

Il était encore moulu, meurtri, brisé, quand il arriva rue de Verneuil; mais sa douleur morale excédait toujours et de beaucoup sa souffrance physique.

Son maître lui avait demandé un service, et, par suite de ce qu'il appelait sa négligence, il n'avait pu le lui rendre.

A l'aspect de son serviteur désolé et en apprenant de quelle pitoyable façon il s'était laissé garrotter, Nestor ne fut pas maître d'un premier mouvement d'exaspération, et il s'emporta contre la maladresse de l'Indien. Ce dernier rampa aux pieds de son maître, comme un chien qu'on gronde.

Nestor était désespéré, il fut inflexible et chassa Ben-ob-al, en lui défendant de reparaître devant lui avant qu'il ne lui en intimât l'ordre.

Resté seul, Nestor se livra aux douloureuses suggestions que comportait fatalement la situation désespérée de la passion qu'il avait si longtemps caressée avec tendresse et espoir.

Jusqu'à la réception de la lettre du *policier* à son père, il avait ignoré l'abîme que le passé avait creusé entre lui et mademoiselle Préval.

Depuis, les événements s'étaient précipités avec tant de rapidité qu'il avait, avant tout, songé à sauver le général, et, il faut bien tout dire, il espérait peut-être par là combler une partie de l'abîme.

Mais, aujourd'hui, la fuite du général et de sa fille, l'attentat commis sur la personne de son serviteur, établissaient de la façon la plus positive l'intention de M. Préval de se soustraire aux recherches de tout le monde.

Tous les voiles étaient déchirés pour ce pauvre cœur endolori, l'abîme existait plus profond et plus insondable que jamais.

Ce fut donc de la rage, contre tout le monde, contre lui, surtout contre son père, l'auteur premier et unique de tous les maux qu'il endurait.

Son père ! !

Lui, toujours lui, imposant à son fils le lourd fardeau de ses erreurs, de ses débordements, de ses débauches.

Dans le passé, son père, traître à la patrie, l'avait forcé à s'exiler et à courir le monde en proscrit, lorsqu'il aurait voulu de tout cœur se consacrer au service et à la défense de la France envahie.

Pour le présent, un sentiment haineux, lâche, de son père, l'avait poussé à une action monstrueuse contre le général Préval.

L'avenir !... son avenir n'était-il pas brisé à tout jamais, toujours par le fait de son père?...

D'autre part encore, de quelle honte son père ne souillait-il pas le nom jusqu'ici si noblement porté des Graville?

C'était, en effet, une nature profondément vicieuse que celle du duc et pair de Graville.

Nous avons pu apprécier son passé.

Le présent était pire encore.

De mœurs entièrement dissolues, le duc de Graville avait perdu toute retenue :

L'abus des plaisirs sensuels l'avait amené peu à peu à une dépravation tellement dégradante que c'était à croire qu'il y avait chez lui absence de sens moral.

Il ne se contentait pas d'être l'hôte assidu de ces salons du monde interlope où quelques mères bien connues conduisent leurs filles comme à une exposition publique; il était un des clients cités de ces proxénètes officieuses et officielles pour lesquelles il n'y a pas un seuil sacré, et qui, » si on y met le prix, » selon leur expression trop réaliste, — s'engagent à aplanir tous les obstacles à l'encontre de n'importe qui...

Pour le duc et pair de Graville, qui ne dédaignait pas à l'occasion de s'abaisser jusqu'à la fille de boutique ou à la modeste fillette populaire, il existait encore une classe d'entremetteurs dont les services, largement rémunérés, ne laissaient absolument rien à désirer.

La dégradation du vieux débauché était complète.

Nestor n'ignorait rien de cette dépravation et de ce libertinage. C'était la honte ajoutée à ses douleurs personnelles.

Plus de rapports affectueux possibles avec l'auteur de ses jours ni aucune des joies de la famille; un amour incurable et brisé.... Ignorant Paris, ignoré de tous, ayant pour unique amitié un officier allemand, telle était la situation exacte du très-sympathique personnage de notre récit.

Durant plusieurs heures, Nestor paya à la faiblesse humaine son tribut de défaillance morale.

Mais c'était un homme : son énergique nature reprit promptement le dessus; il résolut de maîtriser le sort contraire, et, s'il ne pouvait le vaincre, de lui opposer du moins la résignation du chrétien et la fermeté stoïque du gentilhomme.

Il manda Ben-ob-al.

Le serviteur-esclave se présenta humble et tremblant.

— Mon garçon, lui dit avec douceur son maître, j'ai été injuste à ton égard, mais tu es un loyal serviteur, tu as déjà excusé ma colère, oublions l'un et l'autre le passé et écoute-moi. A partir d'aujourd'hui, tu ne devras avoir qu'une seule préoccupation, chercher à découvrir les traces des personnes que tu sais. Où que te conduisent ces investigations, tu iras. — Voilà ma bourse; quand elle sera épuisée, tu m'en instruiras, je la remplirai de nouveau. Tu me donneras de temps à autre de tes nouvelles, mais entends-moi bien : tu ne te représenteras devant moi que le jour où tu pourras me dire : « Maître, j'ai trouvé. »

La physionomie de l'Indien, d'ordinaire impassible jusqu'à la placidité, s'illumina d'une joie profonde; il prit la bourse en baisant la main qui la lui tendait.

— Maître, vous serez obéi.

Il dit, salua Nestor à la manière hindoue, et se retira, le pas grave et mesuré comme ceux de sa race.

Nestor demeura quelques instants plongé dans une profonde méditation. Puis, de graves résolutions sans doute étant prises, il murmura, se parlant à lui-même :

— Je ne faillirai pas à la devise de mes ancêtres : *Je meurs où je m'attache.* A Camille et à jamais mon amour! Je tenterai l'impossible pour la retrouver.... En attendant, que l'étude et le dévouement aux malheureux soient mon seul but, et, Dieu aidant, un commencement de consolation.

XIII

Dix ans plus tard. — Un petit souper genre Régence.

Dix années se sont écoulées; nous sommes en 1825. Bien des faits se sont accomplis pendant cette période. Ils trouveront tous place dans ce récit.

Que le lecteur commence par bien vouloir nous suivre dans un petit hôtel situé à Auteuil, au milieu d'un grand jardin planté à l'anglaise, aussi ombreux et aussi silencieux qu'un parc.

Cet hôtel est si mystérieusement caché au milieu des futaies touffues du jardin, que c'est à peine si, du dehors, on en voit la toiture en ardoises et les cheminées en briques rouges.

Les murs qui entourent la propriété ont au moins dix pieds de hauteur et défient les regards des curieux les plus indiscrets.

Le romancier jouit de ce privilége, qu'il peut soulever tous les voiles, franchir tous les murs et commettre toutes les indiscrétions.

En affirmant que ce petit hôtel, qui n'avait qu'un étage, était une véritable bonbonnière, nous n'exagérerons pas.

Pour sa construction, il y avait été employé autant de marbre que de pierre, et encore des vieux marbres qu'avait fouillés le ciseau des meilleurs sculpteurs de la Renaissance. Dans le jardin, il y avait des fleurs rares, entretenues à grands frais, et des eaux vives qui, sous toutes les formes, faisaient entendre continuellement leur doux murmure.

Les appartements resplendissaient d'or, de velours, de satin, et renfermaient un mobilier qui eût fait l'admiration d'un amateur. La peinture, mais une peinture spéciale, à laquelle nous reviendrons, avait encore contribué largement à la richesse de ce décor merveilleux.

Quel heureux mortel possédait ou habitait ce charmant Éden?

Là était le mystère.

On ne savait même pas le nom du propriétaire. Les plus curieux avaient été, sur ce sujet cependant longtemps étudié et commenté, forcés de donner leur langue aux chiens.

La villa ressemblait pas mal à ce château dont il est question dans le conte de la *Belle au Bois-Dormant.*

Parfois pourtant on voyait, dans le jour, apparaître tout à coup un homme, tout de noir habillé, tenant des clefs dans ses mains.

Il pouvait avoir quarante ans, ressemblait à ce qu'il y a de plus lugubre en fait de maître des cérémonies des convois mortuaires, et ne disait jamais mot. Il commandait et répondait toujours par gestes.

Négligeant la grande porte à deux battants, il ouvrait une petite porte, faisait passer devant lui une douzaine d'hommes qui le suivaient, et refermait la porte à double tour.

Le tout silencieusement, comme si lui et ses acolytes eussent été muets.

L'homme noir et ses aides restaient dans la propriété jusqu'au soir, puis ils partaient. Tout était fait et accompli. Les fleurs étaient changées, émondées, disposées avec art; les allées étaient ratissées ; les eaux jouaient ; les appartements étaient nettoyés, frottés, les tapis secoués, les housses enlevées, et une table de six, neuf, douze ou dix-huit couverts, suivant les circonstances, était dressée avec un luxe inouï.

Les vins étaient disposés en ordre de bataille, les liqueurs aussi.

Selon la saison, les feux étaient allumés ou les stores baissés.

Bref, tout était disposé à souhait.

Immanquablement, vers le milieu de la nuit qui suivait l'apparition de l'homme noir et de ses compagnons, la maison et les jardins semblaient se réveiller de leur sommeil léthargique.

La baguette magique d'une fée ou d'un génie produisait sans doute ce changement subit.

La maison s'éclairait subitement de mille lumières. Elle devenait resplendissante comme un feu d'artifice permanent. Les jardins étaient illuminés *a giorno*. C'était merveilleux !

Puis on entendait du bruit ; un bruit joyeux, ma foi ! c'étaient des éclats de voix et des rires, des verres qui s'entre-choquaient, des bouteilles de champagne dont le vin faisait voltiger les bouchons ; des chansons plus que légères, des trépignements de pieds, des applaudissements de mains. Quelque chose de frénétique et du plus haut bachique.

Plus avant dans la nuit, c'était parfois un vacarme assourdissant, comme celui de toute une vaisselle que l'on brise.

Les voix de femmes poussaient des cris d'effroi.

Les hommes, colères, se menaçaient.

On comprenait vaguement qu'ils se querellaient pour une partie perdue ou une maîtresse infidèle.

Sans doute, dans la bagarre, ils renversaient quelques flambeaux allumés ; car plusieurs fois on avait remarqué des lueurs et des nuages de fumée qui trahissaient un commencement d'incendie.

Si c'était l'été, on entendait des pas furtifs ou légers dans les jardins, des conversations à voix basse.

Les hommes parlaient *or*.

Les femmes des dangers de se compromettre.

Puis c'étaient des bruits sourds, des soupirs entrecoupés.

L'hiver ou l'été, au petit jour, on entendait un ronlement de voitures; elles fuyaient précipitamment.

Quand les voisins se levaient, ils retrouvaient la villa aussi morne, aussi silencieuse que la veille.

Ceux qui avaient vu ou entendu pouvaient croire qu'ils avaient rêvé.

Cette *petite-maison*, car c'en était une dans toute l'acception du mot, appartenait à M. le duc de Graville, membre de la Chambre des pairs, ainsi que nous le savons.

. Un législateur qui s'entendait en moralité.

A la vérité, le susdit duc avait proposé plusieurs lois, une qui punissait sévèrement l'ivrognerie; une autre, aussi draconienne, contre les délits qualifiés *outrages* aux mœurs, attentats à la pudeur...

Il est minuit; le salon noir et argent de la villa est si splendidement éclairé que, sans doute possible, il y a gala ou plutôt orgie chez M. le duc.

En effet, neuf convives sont depuis longtemps réunis dans le salon noir autour d'une table ployant sous le poids de l'orfèvrerie qui la couvre, et qui ne supporte plus que les débris d'un souper des plus succulents.

Il y a cinq hommes et quatre femmes.

Pourquoi ce nom lugubre, le *salon noir!* car chaque chose doit avoir sa raison d'être, cette raison serait-elle mauvaise.

· La pièce dont nous parlons était, sur ses quatre murs, tendue de velours noir, rehaussé de larges bandes d'argent : de là venait le nom de salon noir. La lugubre tapisserie était retenue par des baguettes d'ivoire, clouées par des patères en acier poli.

Mais encore pourquoi cette bizarre idée de tendre de noir une salle destinée à des festins anacréontiques?

Cette curiosité naturelle et très-légitime est facile à satisfaire. Le maître de céans était amoureux fou d'une femme très-belle de toutes façons, mais remarquable et belle entre toutes, surtout par sa splendide carnation et ses épaules divines, à la blancheur de l'ivoire le plus pur.

Il avait voulu donner à cette déesse marmoréenne un cadre digne d'elle et propre à rehausser encore, s'il était possible, sa luxuriante beauté.

Tentures et ornements étaient disposés depuis deux jours seulement.

Cette nuit même, on inaugurait le salon noir.

Sur ces quatre murs de l'appartement ressortaient quatre grands tableaux, dans des cadres d'un luxe et d'un prix exorbitants.

Ces peintures étaient autant de chefs-d'œuvre, de ces chefs-d'œuvre du genre érotique, que les femmes, même les plus décolletées, n'osent regarder qu'à la dérobée et en se cachant derrière leurs éventails, avant souper... Après, c'est différent.

Le plafond doré, sculpté, guilloché, formait un cartouche ovale, où un peintre, qui valait bien M. Galimard, avait fait une Léda qui était de beaucoup supérieure à celle de notre contemporain.

Des peintures roses et légères sur ce velours, quel effet! mais quel effet surtout produisaient sur ce fond les femmes qui venaient s'asseoir à ces festins, dans lesquels la décence la plus élémentaire n'était pas même respectée.

Ces femmes, elles étaient toutes et toujours jeunes, jolies et belles d'un éclat et d'une fraîcheur quelquefois empruntés.

Mais sous le rayonnement de cent bougies, on pouvait s'y méprendre.

Puis elles étaient si richement parées; elles portaient tant de diamants et de pierreries!

La plus simplement mise d'entre elles avait dans les cheveux, sur les épaules, aux poignets et aux doigts, de quoi faire la fortune de dix familles.

Elles étaient toutes fort décolletées, et le satin de leurs épaules, sur cette tenture noire, produisait des effets merveilleux.

Ne nous étendons pas davantage sur toutes les merveilles que renfermait ce réduit, digne d'un ancien fermier général. La sagacité du lecteur suppléera à tout ce que nous pourrions lui apprendre.

A trois heures du matin, le souper touchait à sa fin; le champagne, à la flamme mousseuse, commençait à troubler les raisons et à délier les langues. L'entrain était général, les récits grivois, les histoires graveleuses et les médisances éhontées : la véritable fête commençait.

Notre intention n'est pas de faire assister nos lecteurs à une de ces orgies qu'on a si souvent dépeintes avec la plume ou le pinceau, et qui se composent invariablement d'un grand seigneur, d'un financier, d'un officier aux gardes, d'un petit abbé et de femmes se ressemblant toutes.

Il est certain qu'il n'y a pas beaucoup à choisir dans le genre *vierge folle*.

Nous n'avons que l'intention de présenter au lecteur deux personnages qui bien certainement l'intéressent.

Et, ma foi! comme il en est des personnages comme de son bien, qu'on les prend où on les trouve, nous avons été forcé de venir à la villa d'Auteuil pour trouver les nôtres :

Le duc de Graville et Pauline.

Ils se connaissent depuis longtemps, mais ils ne semblent pas animés d'une grande sympathie l'un pour l'autre. Pauline surtout.

Ils ne se parlent pas, se contentant d'échanger parfois,

à la dérobée, des regards qui n'ont rien de très-amical.

Le duc, qui successivement a eu pour maîtresses toutes les beautés un peu notoires de Paris, et même celles qui ne l'étaient pas du tout... a longtemps fait la cour à Pauline.

Il a fait des folies pour elle, a mis sa fortune à ses pieds, lui a offert son nom et sa couronne ducale.

Mais Pauline a été impitoyable.

La lutte a duré six ans. La jeune femme ne s'est jamais expliquée sur le motif de ses refus persistants. Ce n'était point par vertu.

Depuis quatre ans, Pauline avait même cessé de recevoir les visites du duc, et sa porte lui avait été absolument interdite.

Aujourd'hui, pourquoi Pauline, malgré son antipathie pour le duc, revient-elle chez ce dernier, et dans *sa petite-maison* encore?

Des quatre créatures qui représentaient l'élément féminin, parmi les convives de M.de Graville, Pauline, quoiqu'elle ne fût pas la plus jeune, — elle avait trente ans, — était, sans contredit, et de beaucoup, la plus belle, — jolie ne serait pas l'expression exacte.

Elle possédait à un haut degré toutes les qualités nécessaires pour plaire à l'homme le plus difficile, à l'amateur le plus exigeant.

Sa beauté, nous l'avons dit, était exceptionnelle. Pauline était de ces femmes qui, comme Ninon de Lenclos, jouissent du privilége de ne pas vieillir. Le temps et les années ne semblent les toucher qu'à regret.

Elle avait fait et faisait encore courir tout Paris. Les femmes soi-disant à la mode de nos jours étaient, à côté de cette reine de la luxure, de modestes *conscrites*.

Une fois par hasard, l'idole méritait l'encens qu'on lui prodiguait..

Nous n'ignorons pas qu'élevée comme sa propre fille par



le général Préval, elle possédait une instruction beaucoup au-dessus de celle de ses pareilles. Toutefois cette instruction était plus brillante que solide, mais néanmoins très-développée et s'étendant à tout. Sciences et arts, elle avait de tout et sur tout des notions assez exactes pour étonner et par conséquent faire pâmer d'aise ceux de ses adorateurs artistes ou savants. Elle avait des adorateurs partout.

Sans être un *bas-bleu*, elle écrivait mieux et pensait plus juste que les trois quarts des femmes qui ont des prétentions littéraires.

Elle était excellente musicienne et peignait avec charme.

Pauline, qui, robuste de vingt ans à vingt-huit, était énergique, courageuse, voulut apprendre à monter à cheval. Elle devint en très-peu de temps une écuyère *primo-cartello*, dont on cita bientôt les traits d'audace et de sang-froid.

C'était donc à bon droit qu'elle avait conquis sa célébrité.

C'était une femme étrange, bizarre, un composé des anomalies les plus prononcées.

Devenue la reine de ces courtisanes auxquelles on a donné le nom de lorettes, elle s'était lancée à corps perdu dans une vie d'excès et de scandales.

Elle était sans préjugé aucun.

Qu'on la jugeât bien ou mal, peu lui importait.

Elle aimait qui bon lui plaisait, se donnait à qui son imagination lui conseillait de se donner...

Quoique coquette et prodigue, elle recherchait avant tout le plaisir et la satisfaction de ses passions, toujours inassouvies.

Elle était réputée maîtresse ès sciences d'amour.

Qui l'avait aimée et qui, surtout, avait été aimé d'elle, était pour jamais son esclave.

Pareil à la tunique de Nessus, son peignoir de fine ba-

tiste agrémenté de dentelles avait la vertu d'inoculer un feu inextinguible à tous les imprudents qui l'approchaient.

Quoiqu'il y eût beaucoup d'élus, le nombre des postulants à l'assaut de son cœur était incalculable, et, comme son mouchoir était parfois tombé aux pieds de candidats laids, vieux ou d'un esprit borné, personne ne désespérait absolument.

L'or, les diamants, les parures, abondaient par monceaux chez Pauline, sans qu'elle eût jamais demandé un centime à aucun de ses amants, ni à personne. Elle ne demandait rien, mais elle ne refusait jamais rien, quelle que fût la main qui offrît, sans pour cela se croire le moins du monde engagée à payer de retour.

Quoique libertine chez elle, dans la plus grande acception du mot et de la chose, Pauline, sans *jouer* une pruderie ridicule, à raison de son existence nullement déguisée, ne ressemblait en aucune façon aux courtisanes de nos jours, véritables filles de marbre, aux sens blasés, devenues inertes et insensibles, — en admettant qu'elles aient jamais ressenti quoi que ce soit. Marchandes d'amour frelaté, forcées de promettre beaucoup plus qu'elles ne peuvent donner, il leur faut fasciner et enflammer — griser serait mieux dit — leurs adorateurs au moyen d'artifices de dévergondage et de propos lubriques.

Pauline ne s'effarouchait d'aucun propos, elle ne rougissait ni ne s'étonnait de rien, mais il lui répugnait de faire chorus dans des orgies de paroles et de propos éhontés.

Elle prisait à leur juste valeur, c'est-à-dire très-peu, les grâces et l'inexpérience juvéniles, même adorablement belles, tandis qu'elle appréciait parfaitement la puissance musculaire et robuste de l'homme mûr, voire même la profonde expérience de l'homme dans la seconde jeunesse que lui a départie le savant Flourens, — quarante-cinq à cinquante-cinq ans.

Elle méprisait souverainement les femmes déclassées, avec lesquelles, — conséquence de ses débordements, — elle était forcée de frayer. Elle les méprisait surtout parce qu'elles tenaient école de corruption... féminine. Nul n'ignore en effet que la courtisane de première ou de sixième catégorie a en horreur tout ce qui est honnête, et qu'elle n'a pas de plus grande satisfaction que celle d'épandre autour d'elle la gangrène qui la ronge.

Corrompue, Pauline n'était pas corruptrice.

Ses sens avaient tué ou plutôt animalisé son âme, mais un reflet intellectuel était resté.

Son cas était du domaine de la science médicale : Pauline était atteinte du mal de la luxure.

Depuis sa vingtième année, époque où nous l'avons vue fuir la villa Préval, son étrange maladie n'avait fait que croître...

En 1820, de même que de nos jours, il était, à Paris, des salons — très comme il faut — ouverts au meilleur monde qui les fréquentait assidûment et exposés à recevoir aussi, pourquoi ? — il le faut demander aux mille secrets de l'existence mondaine de Paris, — un monde interlope, dont la position réelle était et est encore presque toujours ignorée des maîtres. Seuls, quelques initiés de la maison reconnaissent madame X... ou la petite B..., avec laquelle ils ont soupé la veille en joyeuse et libre compagnie, dans quelque cabaret à la mode. Ils rient sous cape et ne soufflent mot, se promettant d'en faire autant à la première occasion.

Nous n'exagérons rien, et ce sont précisément les salons officiels qui sont le plus exposés à ces exhibitions et à ces « réceptions excentriques. »

Combien de fois telle ambassadrice, ou madame la très-honorable épouse d'une Excellence ministérielle n'a-t-elle pas salué fort cérémonieusement une aventurière, présentée au titre d'étrangère de distinction ?

Très-souvent, par amour-propre et désir de faire parade de son récent triomphe aux yeux des jaloux évincés, l'heureux possesseur de Pauline la produisait dans quelques uns des salons dont nous parlons.

La suprême distinction native de la jeune femme était demeurée intacte et entière, résistant, comme par miracle, au milieu impur et dégradant où elle était obligée de se réfugier.

Mise avec un goût exquis, belle entre toutes, d'une aisance parfaite, son entrée faisait toujours sensation; c'était de la meilleure foi du monde que les respectables douairières la trouvaient adorablement charmante, et que jeunes et vieux mondains l'entouraient d'égards aussi empressés que respectueux.

Racontons brièvement les phases diverses de l'existence de Pauline de 1815 à 1825 — dix années — un siècle! pour cette nature étrange.

Elle avait sérieusement aimé Bernideck; il était sa première affection, le premier homme qui l'eût enivrée d'amour.

Il était jeune, beau, ardent : que désirer de plus?

De son côté, Bernideck adorait sa maîtresse.

Ce n'était point une maîtresse ordinaire. Il avait d'excellentes raisons pour être certain qu'il était son premier amour.

Il savait son passé, et, son affection aidant, il avait résolu, ne pouvant lui donner son nom avec le titre légal d'épouse, chose bien difficile, sinon impossible en continuant de porter l'insigne militaire, il avait résolu, disons-nous, de lui consacrer entièrement sa vie.

Bernideck était honnête, de bonne foi : — il eût rempli cet engagement moral, contracté sur avis de sa conscience.

Pendant six mois, cette lune de miel extra-légale se prolongea.

Pauline avait connu le départ précipité du général Préval, ses courses, que lui avait racontées Bernideck. Elle avait pleuré, s'était accusée de la plus noire ingratitude; au fond, elle aimait réellement l'excellent homme qui l'avait élevée comme sa fille. Elle adorait Camille. L'ignorance de son sort était la seule ombre au tableau de son bonheur parfait.

Le septième mois pourtant de parfait bonheur commença à lui sembler monotone.

Bernideck était toujours aimant, toujours beau, toujours amoureux, un peu moins cependant .. Mais une félicité prolongée, toujours la même, est-elle la suprême félicité?

Pauline répondait négativement à cette question, que parfois elle s'était adressée.

Une plantureuse barbe brune, brillante, aux reflets de jais, lui apparaissait fort enviable à caresser et tout à fait préférable au fin, soyeux et blond duvet germanique.

De folles idées lui trottaient plein le cerveau et parcouraient, en le faisant frissonner, tout son être. Mais, à défaut de mœurs, — jamais elle ne sut ce que ce mot pouvait signifier, — elle avait le sentiment de l'engagement contracté avec Léopold de n'aimer que lui ; et autant que cela était possible, elle empêchait de vagabonder trop librement son imagination.

Elle y avait quelque mérite. Un jeune aide de camp de Bernideck, enfant de Trieste, au bord de l'Adriatique, vingt ans, bâti comme Apollon, aux yeux de feu, semblait uniquement vivre de sa vie. Quand elle apparaissait, c'étaient des extases sans fin. Frôlait-il par hasard l'étoffe soyeuse de sa robe, il devenait pâle, tout son être n'était plus qu'un long frémissement, ses yeux se mouraient de langueur et ils lançaient des éclairs. — Quelles perspectives!...

Le jeune lieutenant, prince Mariati, n'avait jamais ce-

pendant osé murmurer un seul mot d'amour; Pauline essayait de n'y penser que vaguement...

Bernideck avec son régiment fut rappelé en Allemagne. Impossible de ne pas obéir. Un seul instant, il ne douta pas que Pauline ne l'accompagnât, puisqu'elle l'aimait. Puis n'était-elle pas aussi une fille de Germanie?

Ce fut donc sans crainte qu'il lui donna connaissance de son ordre de départ et lui dit :

— Fais tous tes préparatifs, ma chérie; dans huit jours, nous quitterons Paris et la France.

Pauline fut stupéfaite, — pendant cinq minutes. — Ces cinq minutes lui avaient suffi pour rasséréner ses esprits et prendre un parti.

Tout en réfléchissant, elle avait amusé le tapis, pourrions-nous dire en employant une locution populaire, et répondu à la brusque annonce de Léopold par des lieux communs ordinaires :

— Oh Dieu! quelle surprise! Mais qui te force à un départ si prompt? Demande une prolongation de séjour! et autres phrases creuses ne signifiant pas grand'chose.

Au bout des susdites cinq minutes, sa résolution était arrêtée; elle finit par articuler très-nettement :

— Fais tout ton possible pour rester, car je ne pourrais te suivre.

Ce fut au tour de Bernideck d'être stupéfait.

— Mais tu sais bien, Pauline, que je ne puis rester. L'ordre de départ est formel. Sur quel prétexte sérieux baserais-je une demande de prolongation de séjour à Paris, ville occupée, où je n'ai ni parents ni intérêts?

— Très-cher, repartit Pauline, vous m'aimez ou vous ne m'aimez pas. Si vous m'aimez véritablement, vous saurez parfaitement imaginer des prétextes pour rester près de moi. Si vous n'en trouvez pas, c'est que vous ne m'aimez pas; dès lors, il vous sera indifférent de partir sans moi.

Ce raisonnement était très-contestable, mais d'une logique tout à fait féminine.

Bernideck eut la bonhomie de le prendre au sérieux.

— Comment, je ne t'aime pas! fit-il avec une expansion de loyauté et de chaleur de sentiment qui faisaient tout à fait défaut à sa partenaire. Comment, je ne t'aime pas!... Mais, chère mignonne, t'emmener avec moi, en Allemagne, n'est-ce pas te vouer mon existence? n'est-ce pas contracter l'obligation de vivre toujours avec toi? Obligation bien douce à mon cœur, ajouta-t-il avec son meilleur sourire; car le bonheur pour nous, le seul, le vrai bonheur, ne sera-t-il pas d'être constamment unis?...

Cette perspective d'un *duo* perpétuel, même de bonheur, décida tout à fait Pauline.

— Il est regrettable, cher ami, tout à fait regrettable que vous soyez ainsi obligé de me quitter. J'en serai désolée; mais, comme il faut que tout ait une fin, il faudra nous résigner...

Ce n'était plus de la stupéfaction qu'éprouvait Bernideck, mais bien une véritable douleur. Il pressentait Pauline. Quelques pages obscures de ce cœur, qui jusqu'à ce jour lui avaient paru indéchiffrables, il les lisait maintenant à livre ouvert. Cette révélation fut affreuse pour lui, pour son amour, car il aimait sincèrement Pauline; elle fut affreuse aussi par la perspective terrible dont il eut le pressentiment pour l'avenir de cette jeune femme...

Le choc avait été rude; il avait broyé son âme et en même temps son amour. Un sage a dit, non sans raison, que l'amour était une ivresse : Léopold était dégrisé par l'ammoniaque que Pauline lui avait versé à forte dose, et sans crier gare. Mais il avait réellement pitié; il insista donc.

— Tu n'y penses pas, ma chère enfant! Sans moi, sans famille, sans amis, sans soutien aucun, que deviendras-tu à

Paris? Mais c'est la misère que tu as en perspective, c'est...

Et Léopold resta coi deux secondes.

— C'est tout ce que tu voudras ; mais c'est ainsi, repartit Pauline, avant même que son amant eût achevé sa phrase, en le sauvant ainsi d'un grand embarras. Du reste, Pauline avait parfaitement compris ce que signifiait la réticence de son amant, et aussi l'effet produit par sa brusquerie glaciale. C'était du reste ce qu'elle avait cherché; aussi, son but étant atteint, reprit-elle d'un ton mi-enjoué, mi-triste et caressant :

— Il faut faire contre fortune bon cœur, mon ami; je te remercie du fond du cœur de l'infinie délicatesse qui t'a fait m'offrir de me dévouer ta vie. Cet engagement, librement contracté, tu y aurais été fidèle, dussent ton avenir militaire et tes relations de famille en souffrir. C'est ce que je ne veux pas! C'est entendu, je ne le veux pas! Nous avons encore huit jours. Eh bien! aimons-nous bien, beaucoup encore, ces huit jours... Après, il sera temps de pleurer.

Ils s'aimèrent bien, beaucoup, pendant huit jours encore, et ils pleurèrent lors de la séparation.

Les larmes de Pauline, quoique sincères, se tarirent promptement.

Plus heureux que son colonel, le prince Mariati avait facilement obtenu d'être promu aide de camp du général commandant une des divisions allemandes qui restaient en France.

Il aimait, il adorait Pauline; — Pauline le désirait.

Cela dura deux mois.

Nous ne continuerons pas l'odyssée des amours et des amants de Pauline, toujours insatiable.

A défaut de son cœur, son tempérament de fer et de feu avait usé chez elle vitalité et santé. Sa sensibilité nerveuse avait acquis un tel degré d'intensité qu'un rien, un baiser,

le seul contact de la main de l'être aimé touchant la sienne, la faisait instantanément vibrer. C'étaient des bonheurs sans fin et sans frein. En dix ans, elle avait épuisé les délices de vingt existences. Aussi devait-elle en promptement mourir.

Déjà, à l'heure où nous retrouvons cette prêtresse de Vénus enivrée, en signes visibles, certains, sur son front pâli, au fond de ses yeux toujours beaux, mais plus brillants, plus fiévreux que nature, dans les cavités de ses joues aux reflets mats, partout la mort avait marqué son empreinte fatale.

Pauline la pressentait.

Elle ne crut pas à la gravité immédiate et irrémédiable de son mal ; elle continua son genre de vie. Ce n'était plus du sang, mais du feu qui circulait dans ses veines. Elle n'éprouvait plus de fatigue, mais elle avait des crises nerveuses épouvantables, qui l'énervaient de plus en plus.

Avec leurs goûts et leur commune existence à grandes guides à travers le Paris débauché et viveur, il était impossible que Pauline et le duc de Graville ne se rencontrassent pas.

Ils se rencontrèrent souvent.

Dès lors, il était non moins impossible que le duc débauché ne devînt pas éperdument amoureux, c'est-à-dire ne désirât éperdument obtenir les faveurs de Pauline.

Avec la réputation d'homme très-aimable, irrésistible et plein de ressources, du duc, il eût été fort étonnant que Pauline, grand amateur et appréciateur éclairé en toutes ces sortes de choses, n'eût pas distingué les mérites réellement extraordinaires du viveur par excellence.

Le duc devint amoureux fou ; il le témoigna de toutes les façons.

Pauline n'éprouva à son égard qu'un sentiment invincible d'éloignement.

Était-ce à cause de la haine et de la conduite déloyale du duc à l'encontre de M. Préval ?

Il y avait un peu de cela ; mais pour la sensualité de Pauline, ce n'eût pas été un obstacle absolu.

Pourquoi donc ?

Elle ne s'en rendait pas compte, et elle était tout étonnée elle-même. Mais plus M. de Graville était insistant, pressant, plus ses sentiments d'appréhension augmentaient. Ils étaient devenus une répugnance insurmontable.

C'est alors qu'elle fit defendre sa porte au duc, et évita absolument de se rencontrer avec lui.

Nous voici en 1825, quelques jours avant le souper auquel nous allons assister dans la villa d'Auteuil.

Le mal latent, invisible et presque insensible pour elle qui minait sourdement, mais sans relâche, Pauline, avait fait des progrès immenses.

Ce n'étaient plus des crises nerveuses ni des spasmes qu'éprouvait la femme sensuelle, à de certains moments, pas assez rares pour son corps délabré; c'était un état de catalepsie véritable; la sensibilité de l'épine dorsale surtout atteignait un tel degré d'irritation, que c'étaient des cris de douleur atroce, quand ce n'était pas un anéantissement absolu, si complet, qu'on se demandait si ce n'était pas la mort.

Effrayé d'une de ces crises, son amant du jour actuel, M. de P..., éperdu, ne sachant pas si la femme qu'il venait de dévorer de baisers n'était pas un cadavre, avait couru en hâte chez le médecin de Pauline, qu'il connaissait.

— Rassurez-vous, cher comte, avait fait le disciple d'Esculape. Entre hommes, je puis vous parler librement et mettre les points sur les i ; madame Pauline est atteinte d'hystérie... au troisième degré. — Une potion calmante, des bains, et surtout quelques jours de complet repos, —

vous entendez, comte? repos complet, la remettront à son état normal, hélas! bien fatigué, bien affaibli...

« Oui, ajouta le docteur comme s'il avait pris une résolution réfléchie, il est urgent, indispensable que madame Pauline renonce à cette existence de plaisirs, de veilles et de folie amoureuse dont elle est possédée; je ne crois pas à un rétablissement possible, mais les souffrances de ses derniers jours — tout au plus une saison ou deux — peuvent être allégées. Il faut couper le mal à la racine, et comme à quelque chose malheur est quelquefois bon, je vais profiter de la circonstance actuelle pour ordonner à la malade de quitter Paris. Je l'enverrai dans le Midi, n'importe où, pourvu qu'elle ne puisse ni y souper ni y aimer; ne vous en déplaise, comte, termina le docteur avec un demi-sourire.

— La santé et l'existence de Pauline avant tout, répondit le comte de P..., un des rares amants de la jeune femme qui l'aimât pour lui et aussi un peu pour elle.

Ils étaient arrivés au seuil de l'appartement de la malade.

Pauline était toujours anéantie. Quelques cordiaux et des frictions répétées la firent revenir à elle. Pour le moment, il n'y avait qu'à la mettre au lit, l'entourer de soins et laisser à la nature le temps de redonner quelques lueurs de forces à ce corps usé.

Au bout de huit jours seulement, son médecin la jugea en état de pouvoir l'entendre sérieusement.

Alors, avec tous les ménagements possibles, il lui déclara nettement qu'il lui fallait absolument quitter Paris et aller passer une saison aux Pyrénées, loin de la foule et de ses entraînements.

La malade essaya de résister, mais le docteur ordonna. Elle promit d'obéir, demandant seulement un repos de huit jours.

— Accordé, consentit le docteur; mais vous me promettez d'être absolument sage?...

— J'assisterai probablement à un souper pour enterrer ma vie de fille, fit-elle avec un navrant et sarcastique sourire; mais je vous le promets, je ne toucherai pas à grand' chose, je rentrerai de bonne heure, et je serai absolument sage... Après... docteur, mon pauvre corps appartiendra à toutes vos ordonnances.

Pauline voulait souper une dernière fois, et, chose en apparence bien extraordinaire, elle voulait souper en compagnie du duc de Graville.

Pourquoi ?

Pauline n'avait jamais cessé de songer au général Préval, et surtout à Camille; Chesneau non plus n'était point oublié. Autant qu'il lui avait été possible, elle s'était enquise de ce qu'ils étaient devenus. Les premières années, ses recherches avaient été communes avec celles de Nestor de Graville. Non-seulement ils n'avaient recueilli aucun indice, mais encore, depuis longtemps, sept à huit ans peut-être, elle n'avait ni vu Nestor, ni su ce qu'il était devenu lui-même.

A la veille de quitter Paris, probablement à jamais, pour les Pyrénées, elle s'était rappelée que Chesneau était né quelque part dans cette région. Probablement le général et Chesneau, obligés de fuir en toute hâte, s'étaient-ils réfugiés dans ces parages, lieux du reste parfaitement choisis pour trouver un abri contre les persécutions.

Elle n'ignorait pas non plus, nous le savons, la part odieuse de M. de Graville dans ces persécutions, et elle avait trop bien pu apprécier son caractère haineux et vindicatif pour ne pas être convaincue que par haine il avait dû se livrer aux recherches et aux investigations les plus minutieuses.

Elle voulait arracher ce secret au duc : voilà pourquoi elle avait décidé de *souper* une dernière fois.

Faire improviser un souper en son honneur par de Graville était chose facile.

Précisément, la veille, un conseiller maître des requêtes — un de ses adorateurs aspirants, — lui avait fait visite et avait insisté beaucoup pour lui permettre, à titre de simple distraction pour elle, de lui offrir de dîner en sa compagnie. Pauline avait refusé. Aujourd'hui, elle acceptait et lui écrivait :

« Très-cher, je suis femme et malade, donc doublement « capricieuse. Ce que je vous ai refusé hier, je l'accorde « aujourd'hui, mais à deux conditions : je veux dîner en « nombreuse compagnie, — vous êtes trop dangereux, mon- « sieur, — et à la campagne; surtout pas au cabaret, je les ai « en horreur. Faites en sorte que ce soit vers Auteuil et vous « serez le plus aimable des conseillers présents et futurs... »

La fine mouche savait parfaitement ce qu'elle faisait. A Auteuil... pas de cabaret... en nombreuse compagnie. La *petite-maison* Graville était dès lors la *carte forcée*, d'autant mieux qu'elle connaissait l'intimité du conseiller-maître avec le pair de France.

Dès le soir même, le *partie* était convenue entre les deux viveurs sexagénaires, et fixée à deux jours de là, à minuit.

M. de Graville se promettait monts et merveilles... Beaucoup plus fin que son benêt d'ami, qui, sur sa demande, lui avait montré la lettre de Pauline, il avait parfaitement deviné que c'était avec lui qu'on voulait surtout souper. Pourquoi? Sa fatuité naturelle avait déjà trouvé.

Le conseiller-maître et Pauline avaient été exacts.

Dix jours de repos absolu avaient profité à Pauline. Il ne lui restait guère — en apparence — de sa dernière crise qu'une pâleur mâte qui, aux feux de nombreuses bougies, ne faisait que rehausser sa beauté.

Son entrée fut saluée par les bravos enthousiates des hommes et par la mine refrognée et l'air tout à fait vexé de leurs compagnes : double verdict en faveur des charmes de la nouvelle arrivante.

Neuf convives étaient présents, y compris l'anphitryon. D'abord le conseiller-maître, un diplomate en diponibilité, un médecin à la renommée européenne, et un pair de France, collègue du duc.

Du côté des dames, quatre femmes charmantes, surtout aux lumières, dont il n'est nul besoin de connaître les noms, pas plus que la position sociale. Peut-être M. de Graville et ses convives étaient-ils à cet égard à l'état d'ignorance le plus absolu.

La chose serait moins bizarre et surtout plus commune que les gens peu habitués aux mœurs du monde viveur seraient disposés à le croire. Rarement, à une *partie* de huit à dix convives, les messieurs réellement *comme il faut* amènent leur maîtresse sérieuse, en titre. Pour eux, et après huit jours, c'est presque une épouse, et où serait le plaisir, alors!...

Le plus souvent, c'est la nouvelle promue, celle en l'honneur de qui est donné le souper ou le déjeuner, qui est prié d'amener des *amies*, à son choix.

D'autrefois, et c'est alors tout à fait Régence, afin de se réserver tous les charmes de l'imprévu, une *impressario* de choses d'amour est chargée de recruter les soupeuses et surtout de trouver des figures absolument nouvelles. Le hasard seul décide des places des convives, et si à la fin de l'orgie il y a eu correction du jeu de hasard, la faute en est aux affinités qui se sont révélées... à distance.

En narrateur consciencieux, il est de notre devoir d'ajouter que très-rarement, dans ces sortes de débauches, il se révèle aucune affinité.... Ce sont des débauches malséantes de vilains mots, de propos à la *Vadé*, d'échanges

d'idées et d'expressions libidineuses, mais le tout de sang froid; c'est de la luxure à la glace, la moins excusable. Le plus souvent la partie se termine simplement par la distribution de quelques louis qui n'ont pas été gagnés.

Par l'énumération des couples, on a vu que M. de Graville était seul... Pauline s'y attendait; au fond, cela lui était indifférent.

Cette indifférence n'était partagée ni par les quatre autres dames qui, chacune en son for intérieur, espéraient en faire leur profit, ni par ces messieurs qui, tous, avaient à redouter un rival, et un rival très-dangereux, malgré ses soixante cinq années.

Il était, ou du moins il paraissait encore très-vert, ce cynique libertin sexagénaire. Sublime égoïste, il n'avait jamais souffert d'aucun souci, encore moins d'un chagrin. Sa robuste constitution s'arrangeait parfaitement des excès de sa perpétuelle jeunesse. Il soupait, soupirait et promettait de l'amour comme à trente ans. A table, il était solide compagnon non moins que gai convive. C'était un rude buveur qui, cependant, savait parfaitement où un excès de table doit s'arrêter, surtout quand le souper peut avoir des suites.

Les présentations faites, et ce fut chose promptement bâclée, — les prénoms seuls de ces dames : Zélia, Olga, Brinda, — le souper commença.

Les débuts ne furent pas d'une gaieté folle. Il s'en faut. Pauline était, sinon maussade, tout au moins soucieuse. Malgré elle, aux amabilités, aux gracieusetés empressées de M. de Graville elle répondait par des sarcasmes à l'emporte-pièce. Elle se laissait d'autant mieux aller à son naturel que la tactique, pour exciter, pour flageller les désirs du duc, était habile.

Peu à peu Pauline s'anima, et les saillies, les boutades spirituelles se succédèrent rapides, incisives, mordantes,

comme au bon temps : tout autre que de Graville eût perdu contenance. Ses convives masculins en étaient aux anges.

Quant à la portion féminine, après s'être largement repues des excellentes friandises étalées à profusion devant elles, mesdemoiselles Zélia, Olga et Brinda commençaient à trouver fort ennuyeux que l'amphitryon ne s'occupât que d'une femme, qui n'était pas elles... et que leurs amants, amis ou indifférents réciproques, qui sait au juste? — n'eussent seulement des yeux et des oreilles que pour la susdite femme, « qui, après tout, ne valait pas mieux qu'elles. »

La verve endiablée de Pauline ne pouvait se soutenir longtemps, ses forces s'y opposaient. — De son côté, M. de Graville, pour se donner contenance, et aussi pour s'étourdir un peu, oubliant ses habitudes de prudente et sagace tempérance, ne se ménagea pas. Il espérait que le champagne et les vins des côtes de Sicile lui donneraient le courage et la vaillance nécessaires pour tenir tête à Pauline.

Au dessert, le noble pair avait le teint empourpré, l'œil en feu; il commençait à parler plus que de coutume; et comme il était seul presque gris, il en vint à trouver que son petit souper genre Régence était triste comme un bonnet de nuit, et que tous ses convives s'y amusaient comme des gens endormis.

Malgré son commencement d'ébriété, il se rendait très-bien compte que c'était à Pauline qu'il fallait attribuer la gêne qui semblait peser sur tout le monde. — Il s'avouait aussi que jusqu'à présent il n'avait pas eu précisement le beau rôle, et mi-partie excitation de ses désirs trop longtemps refrénés, mi-partie pour se venger un peu de la cruelle, il résolut, en termes vulgaires, de la mettre *au pied du mur*.

C'était du reste ce qu'avait prévu et ce que désirait Pauline.

L'attaque commença à haute voix; le duc de Graville, victorieux ou vaincu, voulait rendre la galerie témoin et juge.

— Ma *toute-belle*, fit-il brusquement, mais en accompagnant sa phrase de son plus gracieux sourire, nous nous connaissons depuis plusieurs années; je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue, et toujours vous avez fait fi de mon amour...

— A qui la faute, cher duc? répondit Pauline.

M. de Graville fut fort agréablement surpris du ton et des paroles de Pauline.

Il en resta stupéfait, tellement il s'attendait peu à cette réponse que les prémices de la soirée étaient loin de lui faire espérer.

Tous les assistants furent aussi surpris que lui, mais beaucoup moins agréablement : les hommes, parce qu'ils espéraient tous les faveurs de Pauline; les femmes, pour la simple raison qu'elles devaient renoncer à être remarquées par le duc qui, à juste titre, passait pour être grand et généreux vis-à-vis de ses *protégées*.

Quoiqu'il en soit, tous les convives prêtèrent l'oreille. Aucun d'eux n'ignorait les refus humiliants dont Pauline avait autrefois accablé le viveur émérite. Un brusque revirement n'était pas chose naturelle, et cependant le regard de Pauline, en prononçant le « à qui la faute, cher duc? » était bien significatif..

Tout le monde s'apprêta donc à écouter.

La surprise de M. de Graville fut si vive, qu'il en demeura quelques minutes presque décontenancé; aussi Pauline reprit-elle :

— Pardon, je vous ai interrompu, très-cher; vous n'aviez pas achevé votre phrase; — mais achevez donc! Vrai, on

croirait que vous êtes ému, ce dont je serais ravie, du reste, finit la sirène en fixant étrangement le malheureux duc.

Décidément, il était réellement ému; pour se remettre sans doute, il ingurgita coup sur coup plusieurs coupes de champagne, ce qui l'amena à divaguer, à la grande joie des convives, qui, décidément, commençaient à s'amuser fort.

— Achevez donc enfin ce que vous vouliez me dire, reprit Pauline en continuant toujours sa fascination muette.

— Je voulais vous dire, finit par balbutier le duc, que depuis si longtemps que je vous ai vue, vous êtes bien changée.

La conclusion était si inattendue, qu'hommes et femmes partirent d'un éclat de rire; seule Pauline conserva assez de sérieux pour pouvoir continuer un *duo* amoureux si originalement commencé.

— En effet, je suis bien changée, répliqua-t-elle; mais si c'est physiquement que vous voulez dire, savez-vous que le compliment peut ne pas être flatteur pour moi? Il y a quatre ans que nous nous sommes vus, et j'ai bien veilli...

— D'abord ce n'est pas de la beauté que j'ai voulu parler; mais, quand ce serait, je ne pourrais vous dire que ce qui est vrai: que vous êtes plus belle que jamais.

C'était encore du *pathos;* — Pauline continua sur le même ton.

— Flatteur! Mais comme je ne veux rien vous devoir, je vous fais mon sincère compliment. Vous ne vieillissez pas, cher duc: toujours jeune, charmant et aimable. En vous voyant, je crois que c'est hier que nous nous sommes quittés la dernière fois. Mais laissons cela. Puisque c'est au moral que je suis changée, dites-moi en quoi.

— Mais ce changement saute aux yeux.

— Dites toujours.

— Autrefois, dans une fête comme celle-ci...

— J'étais d'une gaieté folle, n'est-ce pas? fit Pauline en interrompant le duc.

— C'est cela même.

— Et aujourd'hui?

— Vous êtes triste, mais triste au point d'attrister les autres.

— Vous n'avez remarqué en moi que ce changement? demanda Pauline avec une pointe d'ironie.

— Dame! c'est déjà beaucoup.

— Le changement est cependant bien plus grand que vous ne pensez.

— Comment cela?

— Autrefois, j'étais bien près de vous exécrer.

— Voilà de la franchise ou je ne m'y connais pas, fit le maître des requêtes plus piqué au fond qu'il ne voulait en avoir l'air.

— Et aujourd'hui l'exécration est complète? acheva M. de Graville dont les idées commençaient à se débrouiller.

— Moi, point du tout; puisque je suis venue à cette fête, vous savez bien que non... et Pauline soupira presque.

— Décidément, Pauline, dit le conseiller-maître tout à fait vexé, vous êtes dans un jour d'épanchement; ce n'était pas la peine de me permettre de vous accompagner pour me rendre témoin de semblables déclarations.

— Peut-on se jeter plus grossièrement à la tête d'un homme! fit la plus laide des trois femmes à l'oreille de son voisin.

—Vous êtes venue pour moi? demanda le duc avec un vif empressement.

— Oh! duc, pourquoi une question aussi directe? répliqua Pauline avec un regard de doux reproche qui équivalait à mille aveux. Vous savez bien que je ne puis répondre... Allons, buvons! disons des bêtises et amusons-nous! cela

vaudra mieux et sera plus récréatif pour tout le monde.

Pour le coup, tout le monde fut tellement stupéfait, que personne ne songea ni à dire « des bêtises » ni à boire.

— Buvons! je le veux, continua Pauline avec autorité, et que tous me fassent raison.

Elle voulait absolument que le peu de prudence qui restait à M. de Graville se noyât au fond de son verre.

Chacun lui fit raison, surtout le duc.

Les fumées réunies du champagne et de sa passion, qu'il se croyait dès lors certain d'assouvir, l'avaient amené à l'état d'ivresse abandonnéeque désirait Pauline; alors, sans se soucier de l'ébahissement et des chuchottements des soupeurs et soupeuses, elle offrit le bras à M. de Graville pour le conduire jusqu'à un immense divan au fond du salon faisant face à la salle à manger. Elle le fit asseoir à ses côtés, et une causerie d'un grand quart d'heure commença.

Toutes les portes étant grandes ouvertes, les deux causeurs étaient sous le feu des regards de leurs compagnons, mais ils ne pouvaient entendre une seule syllabe de leurs paroles. C'était l'important pour Pauline.

Disons tout de suite qu'elle n'apprit rien de ce qu'elle tenait à savoir. Le duc avait été sincère, elle en avait la conviction, en lui affirmant ignorer absolument ce qu'était devenu le général Préval.

Dès lors, elle n'avait qu'à se retirer, ce qu'elle fit aussitôt l'interrogatoire du duc terminé.

Comme il lui importait peu de susciter de nouveaux bavardages parmi les invités de M. de Graville, et qu'il lui importait extrêmement de pouvoir terminer en paix les apprêts de son lointain voyage et d'être en route avant la venue de ce dernier chez elle :

— Cher duc, lui dit-elle en quittant le salon, déjà emmitouflée de son vêtement garni de fourrures, cher duc, c'est

entendu, à jeudi prochain, mais pas avant : vous ne seriez pas reçu chez moi.

Le duc, surpris par ce brusque départ, voulut faire un geste et accourir jusqu'à Pauline pour essayer de la retenir, mais ses jambes titubantes ne le servirent pas assez vite.

La jeune femme, qui avait donné des ordres formels et précis à son valet de pied et à son cocher, était déjà ramenée vers Paris au grand trot de deux magnifiques chevaux mecklembourgeois que M. de Graville et ses estimables convives n'étaient pas encore revenus de leur surprise.

Ne pouvant croire à une aussi brusque départ, M. de Graville alla s'informer auprès de ses gens.

Quand il rentra dans le salon noir, la gaieté et les mauvaises langues avaient repris le dessus. Il fut accueilli par une avalanche de quolibets inspirés surtout par le dépit.

— C'est une véritable mystification! criait le conseiller-maître en pensant peut-être au sot rôle qu'il avait joué dans tout cela.

— Non, messieurs, répliqua malicieusement le diplomate en disponibilité, de la part de madame Pauline, c'est un acte de haute diplomatie; elle est ruinée, et le duc passe pour être une excellente vache à lait.

Et les rires d'augmenter.

— S'il est mystifié et ruiné, ce sera très-bien fait! gloussait en chœur le trio féminin.

—Ce sont deux cadavres qui s'apprêtent, de compagnie, à la danse macabre, disait sentencieusement le docteur.

—Mon honorable ami me semble à la veille de jouer « les imbéciles » dans les pièces d'amour, murmurait tout haut le pair de France.

— Bref, brodait sur le tout une des trois femmes, Pauline est une « pas grand' chose! »

— C'est une « rien du tout! » firent les deux autres.

Le duc avait repris sa place à table pendant le débit de

ces conclusions peu aimables; il rageait au fond, mais il avait le sourire sur les lèvres. Son amour-propre froissé se révoltait à l'idée de cette mystification qu'on lui prédisait.

— Je vous entends, messieurs, dit-il; et vous aussi, charmantes petites harpies. Vous seriez tous enchantés que Pauline me jouât quelque mauvais tour?

— Oh! parfaitement, dirent les femmes furieuses d'avoir été appelées harpies.

— Le moins qui puisse t'arriver, c'est que Pauline te ruine et se moque de toi, dit le conseiller.

— Très-bien! messieurs, vous avez peut-être raison; mais un pari?

— Lequel?

— Mille louis que, vendredi matin, je quitterai Pauline aussi satisfait d'elle que vous pourriez l'être à ma place.

— Que les hommes sont stupides! aujourd'hui, dit l'une des femmes.

— Merci du compliment, cher ange, répondait le diplomate.

— Dame! aussi, pourquoi faites-vous des paris dans lesquels nous n'avons rien à gagner?

— Si je gagne, fit le conseiller, je vous partage à toutes trois les mille louis du Duc.

— Oh! alors, revenons au pari, s'écrièrent d'une seule voix Zélia, Olga et Brinda.

— Comme le duc l'a posé, il n'est pas tenable, fit le diplomate.

— Pour Dieu! entendez-vous et rendez-le possible, s'écrièrent les trois pécheresses avec un chaleureux empressement.

— Elles aiment l'or à la façon dont les tigres aiment le sang, grommela le duc; mais, peu importe! mon honneur exige que je tienne ce pari.

— Bien, très-bien!

— Alors, voici comment il faudra l'établir, ajouta le diplomate; nous vous donnons un mois.

— Pourquoi faire?

— Le mot *satisfait* ne signifiait rien du tout. Si, dans un mois, Pauline n'est pas ou n'a pas été votre maîtresse, vous perdez les mille louis; voilà qui est bien clair.

— C'est dit, approuva le duc.

— N'en parlons plus, et buvons à tes succès, termina le conseiller.

Comme il fallait une diversion quelconque, le souper ou plutôt l'orgie continua.

En effet, dix minutes plus tard, après quelques nouveaux flacons vidés, les hommes, demi-ivres, singeaient sérieusement les hommes épris. Épris après boire! quelle honte pour l'amour!

Les femmes, à force de se démener pour faire de l'esprit, ne parvenaient qu'à paraître davantage stupides; elles n'obtenaient un succès relatif qu'en racontant de grosses horreurs.

Il y avait là du bruit, des rires, des plaisanteries obscènes nullement équivoques, des femmes d'une beauté passable demi-nues, du vin à flots.

A cela près que les vins étaient fins, que l'appartement était somptueux, que les hommes étaient des vieillards riches et titrés, et que les diamants et les dentelles des femmes étaient *de vrai*, c'était une soirée comme des commis-voyageurs réunis par le hasard en passent parfois dans les lupanars de province.

Oh! vieillesse d'autrefois! oh! jeunesse d'à présent! que vous vous ressemblez bien.

Tirons un voile discret sur ces scènes, sur lesquelles la plume du romancier ne peut que se souiller ou s'envenimer, selon qu'elle en fait l'apologie ou qu'elle les fustige comme elles le méritent.

XIV

Les recherches de Ben-ob-al.

Nestor de Graville avait défendu à l'Indien Ben-ob-al de se représenter devant lui avant d'avoir trouvé le lieu de refuge du général Préval et de sa fille.

Ben-ob-al s'était juré de consacrer toute son intelligence et sa ténacité à la recherche de ce que désirait tant son maître.

Il y avait mis la sagacité, la ténacité et le *flair* particuliers à la race indienne.

Plusieurs volumes ne suffiraient pas pour raconter les odyssées de ses pérégrinations, ses espoirs déçus, ses pistes reconnues fausses après les avoir suivies pendant des mois entiers.

Il n'avait pas revu son maître; il lui donnait de ses nouvelles seulement quand, à la veille d'un déplacement lointain, il était forcé de demander l'argent indispensable.

Nous ne dirons également rien des tortures endurées par Nestor pendant trois années. Trois années !!

Enfin, au bout de trois ans, un matin, à son réveil, Nestor voit Ben-ob-al debout, silencieux, grave et digne, mais le front et le regard rayonnants.

— Maître, dit-il en s'inclinant, quand il apprécia qu'il était assez éveillé pour le reconnaître et l'entendre, maître, Ben-ob-al avait juré de retrouver le général Préval. Ben-ob-al a été bien long, mais enfin Wishnou a eu pitié de son indigne serviteur; Ben-ob-al a retrouvé le

général Préval, mademoiselle Camille sa fille et Chesneau : j'ai dit.

Avant que l'Indien eût terminé, Nestor était déjà hors du lit, prenait Ben-ob-al par la main et lui criait :

— Où sont-ils? Comment les as-tu retrouvés? Parle donc! Parle vite!

— Maître, Ben-ob-al va obéir.

Il raconta alors ses démarches longtemps infructueuses et enfin comment, de la façon la plus simple, il avait obtenu les premières données certaines qui l'avaient amené au résultat tant cherché.

Après sa mésaventure de Choisy-le-Roi, il n'avait pas osé y retourner, si ce n'est après deux années. En questionnant adroitement Pierre et Paul, il avait pu savoir que la maison qu'habitait M. Amboise avait été vendue, et les autres affaires de M. Amboise réglées par un monsieur qui avait dit habiter Paris ; on lui donna le nom et l'adresse. A Paris, à l'adresse indiquée, le nom était tout à fait inconnu. Retour à Choisy ; au récit de sa déconvenue, d'un commun accord, les personnes présentes déclarèrent qu'en effet le mandataire de M. Amboise avait bien plutôt l'air et l'accent méridionaux que parisiens. Quelqu'un fut encore plus précis en affirmant qu'il jurerait que l'individu en question était des Pyrénées.

— Ce n'est pas d'ailleurs étonnant, ajouta-t-il, puisque nous savons tous que le maréchal-ferrant Chesneau était né natif de ces pays.

C'était une révélation précieuse, un indice presque certain que Ben-ob-al chercha à compléter en demandant de quelle ville ou de quelle partie des Pyrénées.

Personne ne put rien spécifier à cet égard.

Ben-ob-al, pendant une année entière, parcourut, presque dans toute leur étendue, les divers départements formant cette ancienne province de la France, s'arrêtant partout

dans les villes, les cantons, les bourgades, et ne quittant villes, petites villes ou bourgades que lorsque, après avoir *vu* tous leurs habitants, il était absolument certain que parmi eux n'existaient pas les personnes cherchées.

Enfin il visita Argelès, et sous le nom de Humbert Peyrekoade, il lui sembla reconnaître le général Préval; son incertitude ne fut pas longue : cinq minutes après, il avisait Chesneau ferrant un cheval.

Il avait de trop bonnes raisons pour être sûr de son fait en reconnaissant le maréchal; du reste, le nom de Chesneau était écrit en toutes lettres sur son enseigne.

Jugeant inutile de se faire reconnaître lui-même, Ben-ob-al s'était empressé de revenir à Paris aussitôt après s'être convaincu, auprès du maître de l'hôtel où il était descendu, que mademoiselle Camille était avec son père, et que les trois personnages habitaient le pays depuis environ trois années.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire les transports de joie de Nestor au récit de son fidèle serviteur.

Le soir même, il était en voiture de poste roulant à doubles guides sur la route de Bordeaux.

Durant deux jours et une nuit, il courut la poste sans descendre de voiture; il toucha enfin à Argelès, mais il ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour contrôler l'exactitude des renseignements de Ben-ob-al. Le maître de l'hôtel où il était descendu le fixa immédiatement à cet égard. Le lendemain, Nestor était déjà installé dans une des villas des environs.

Il tenait à garder le plus strict incognito, ce qui lui était facile, du reste, puisque M. Préval et Chesneau n'avaient jamais dû le voir. Afin que cet incognito ne courût point risque d'être dévoilé par Chesneau en reconnaissant Ben-ob-al, des services duquel Nestor ne voulait pas se passer, l'Indien, au moyen d'une infusion de teinture dont il avait

le secret, se transforma en nègre du plus beau noir, et cela sans récriminer le moins du monde, quoique dès lors il fût voué au noir éternel; sa composition était tellement subtile et pénétrante, que les effets en étaient ineffaçables et à tout jamais indélébiles.

— Quoique nègre, Ben-ob-al sera fidèle et esclave de son maître comme une face jaune; telle était la seule réflexion que s'était permise l'honnête Indien.

Pendant les soixante-douze heures de locomotion entre Paris et Argelès, Nestor avait réfléchi sérieusement aux difficultés toujours grandes, toujours quasi-insurmontables de la situation.

Il avait retrouvé Camille, il savait où elle vivait, il allait respirer le même air que la chère adorée, mais que de précautions pour n'être pas exposé de nouveau à perdre ce divin trésor!

Si les persécutions politiques n'étaient plus à craindre pour le général, sa répulsion contre le nom de Graville n'en devait pas moins exister, et la présence encore révélée de Nestor à Argelès ou aux environs aurait pour effet inévitable d'amener M. Préval à se réfugier de nouveau dans quelque lieu inconnu ou tout au moins susciterait de graves ennuis au père de Camille, toutes choses que Nestor voulait absolument éviter.

Sa conduite, dès lors, était toute tracée : s'installer aux environs d'Argelès sous un pseudonyme; prendre avec prudence tous les renseignements possibles sur les habitudes de Camille; essayer de la voir d'abord sans être vu d'elle, puis, suivant les circonstances, lui parler, lui témoigner respectueusement ses sentiments d'amour inaltérable et éternel, en un mot s'inspirer des circonstances.

Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que, grâce à l'activité et à l'intelligence de Ben-ob-al, Nestor était très exactement renseigné.

Camille sortait très-rarement, et presque toujours accompagnée de son père, soit pour aller aux offices, soit pour faire quelque promenade d'excursion aux environs.

Une vieille tour délabrée, à dix minutes de la ville, dans un site solitaire, quoique admirablement beau, était son but favori de promenade. Quand les rhumatismes de M. Préval ne lui permettaient pas de quitter le logis, une vieille domestique, parente de Chesneau, accompagnait Camille.

Combien de fois, accoudée sur la plate-forme de la tourelle, la jeune fille laissa-t-elle errer ses pensées, à travers les sphères infinies de l'idéal, essayant d'oublier un nom, une image adorée, sans y parvenir !

La tour *de Montluc* n'était précisément qu'à quelques minutes de l'habitation trouvée disponible et occupée par Nestor. De sa fenêtre, il découvrait la tour et ses aboutissants, de telle sorte qu'il avait à sa disposition un observatoire tout naturel où, sans crainte d'indiscrétion ni de susciter aucune remarque désobligeante, il pouvait, à l'aide d'une longue-vue, et de très-loin, apercevoir Camille lorsqu'elle se rendrait à son site favori.

Son attente ne fut pas mise à une trop longue épreuve. Dès le lendemain, vers deux heures, sa longue-vue lui signala Camille, accompagnée de son père, se dirigeant très-lentement vers la tour. Parvenu au but de sa promenade, le général prit place sur un des bancs circulaires que la munificence municipale d'Argelès y avait fait installer pour la commodité des touristes. La tour était déserte de tous visiteurs; Camille pouvait donc, seule et sans inconvenance, s'engager dans le petit sentier en encorbellement qui montait doucement à son faîte entre deux haies de rosiers sauvages et de chèvrefeuilles.

Comment dire l'extase de Nestor lors de la céleste apparition au haut de la tourelle ?

Camille s'était accoudée sur le rebord du parapet resté debout au milieu des ruines, faisant face à l'habitation de Nestor, la tête mélancoliquement appuyée dans la paume de sa main gauche.

Elle resta cinq minutes comme perdue dans les méamdres insondables et mystérieux d'une rêverie silencieuse. — Elle releva la tête; ses regards semblèrent, dans une muette et éloquente résignation, s'élever vers le ciel en l'implorant, puis, le front et les regards baissés, lentement, elle descendit le sentier, sans avoir deviné que l'objet de ses rêves, le bien-aimé de son âme, était à cinq cents pas, la contemplant, « buvant tout son être, » comme a dit le poëte. Une minute après, elle prenait place auprès de son père.

Peu après, les promeneurs reprenaient à pas comptés le chemin de la ville.

Grâce à son excellente lorgnette marine, aucun des mouvements de Camille n'avait échappé à Nestor. Il avait deviné, il avait lu les pensées et les soupirs de la divine jeune fille qui exhalait, en une invocation silencieuse, le trop-plein de son âme. A n'en pas douter, il savait que Camille l'avait aimé. Ce n'était pas un cœur à se donner plusieurs fois. Elle ne l'avait point oublié, elle l'aimait toujours...

Ces déductions successives d'une logique absolue étaient trop du goût de Nestor pour qu'il n'en prît pas prétexte à aimer davantage, si cela eût été possible, mademoiselle Préval.

Il fut dès lors enhardi à se faire reconnaître de Camille et à tenter de chercher l'occasion favorable de lui dire que près d'elle vivait et veillait un amant aussi épris et fidèle que respectueux.

De son observatoire naturel, Nestor pouvait apercevoir Camille de très-loin, et distinguer en même temps par qui elle était accompagnée. La prudence lui enjoignait de ne se

montrer à la jeune fille qu'en l'absence de son père, afin que la surprise et l'émotion qu'éprouverait certainement Camille n'appelassent pas l'attention de ce dernier.

L'occasion favorable se présenta dès le lendemain.

Vers deux heures, Nestor reconnut en effet au loin Camille accompagnée seulement de sa vieille gouvernante. Un examen attentif confirma l'absence du général.

Nestor se hâta de descendre et de sortir pour, sans affectation, se diriger par le sentier parallèle et très-rapproché de celui que devaient parcourir les deux promeneuses. Il était impossible de ne pas se voir réciproquement.

L'émotion du jeune homme était grande, son cœur battait bien fort, sa démarche se ressentait des agitations de son âme, et elle n'était rien moins qu'assurée, surtout au moment où il était à peu près impossible de n'être pas vu par Camille qui allait le croiser.

Il avait déjà été vu. Une femme, jeune ou vieille, instinctivement, regarde et voit toujours ce qui se passe et ce qui se meut autour d'elle.

Camile avait donc vu de loin un élégant promeneur; tout d'abord à mille lieues de supposer la présence de M. de Graville, à une certaine distance elle ne le reconnut point. Puis ce fut l'effet d'une vague ressemblance, mais elle ne pouvait, elle ne voulait pas y croire.

Le promeneur se rapprochant, la ressemblance s'accentua. Camille n'osait plus avancer, elle ne voulait plus regarder; elle brûlait de reconnaître, et elle ne voulait pas voir. Enfin, presque défaillante, elle jette un dernier regard qui se croise avec celui de Nestor. Il n'y a pas à se tromper, c'est lui!...

— Ah! mon Dieu! exclama-t-elle en un cri qu'elle étouffa de son mieux Son émotion était si forte, que la pauvre enfant était près de chanceler.

Nestor avait entendu le cri, vu la défaillance et, dans

un élan plus rapide que la réflexion, il s'élançait. Le mouvement n'avait pas échappé à Camille. Elle eut la présence d'esprit, ou plutôt l'instinct d'en deviner les conséquences, et de sa main tremblante un geste ordonna à Nestor de n'en rien faire. Il se contint.

Du reste, sans en deviner la cause, la vieille Marguerite avait également entendu l'exclamation de la jeune fille qui lui donnait le bras et ressenti le contre-coup de sa quasi-défaillance.

— Demoiselle, qu'avez-vous donc? fit-elle en la retenant dans ses bras dont elle l'avait entourée. Sainte Vierge! seriez-vous malade?

— En effet, ma bonne Marguerite, soupira Camille, je ne me sens pas bien... une indisposition subite... ajouta-t-elle, — son premier mensonge depuis qu'elle était au monde; — mais ce ne rien; asseyons-nous sur ce banc.

Camille s'y traîna plutôt qu'elle n'y marcha, tellement ses jambes fléchissaient sous elle.

Nestor, interdit, était resté une minute arrêté, ne pensant ni à avancer ni à reculer. Quand il vit Camille assise sur le banc, il songea enfin à ce que son hésitation embarrassée avait de peu séant. Il tourna un long regard vers Camille qui cachait convulsivement son front dans ses deux mains, et, rebroussant chemin, il remonta le sentier qui conduisait à sa demeure, et sans se retourner une seule fois, il se sentait regardé, — il chemina jusqu'au seuil de sa porte.

Ce jour-là, elle ne continua pas sa promenade jusqu'a la tour de Montluc, et de longtemps elle ne sortit de chez elle.

La rencontre imprévue de M. de Graville l'avait bouleversée à un point inimaginable.

Camille n'avait point oublié Nestor; jamais autre homme n'avait même effleuré sa pensée; elle l'aimait. Elle aimait comme seules savent aimer les vierges, comme les âmes

dévotes adorent le Christ, se complaisant, s'extasiant dans leur adoration, véritable adoration mystique, où les nerfs jouent leur rôle, mais non les sens.

Camille, pour en venir à ce mysticisme, avait dû lutter; elle avait dompté et vaincu, ce qui, son tempérament aidant, n'était pas chose absolument facile. Son amour était aussi vivace, aussi « jeune » qu'il y a trois ans, mais il s'était épuré au creuset du sacrifice, de l'affection filiale et de la résignation chrétienne.

Elle avait espéré, et peut-être désirait-elle ne jamais revoir Nestor, et elle l'avait vu...

Était-ce le hasard qui avait amené M. de Graville à Argelès, qui l'y retenait, qui lui avait fait fixer sa demeure aux alentours de sa promenade habituelle, près de la tour de Montluc?

Une circonstance fortuite avait-elle seule amené Nestor à sa rencontre, alors que son père était absent?

Non.

Mais alors?...

Et la pauvre fille se perdait, non en conjectures; elle ne voulait ni penser, ni réfléchir, ni rien approfondir; elle ne voulait qu'oublier sans y parvenir.

Elle s'était dit qu'elle ne sortirait plus.

Pendant huit jours, pendant quinze jours, pendant un mois entier, elle se tint recluse. Elle avait une excuse: les douleurs du général ne lui laissaient aucun répit. Sa fille, malgré ses instances, pouvait donc, sans prêter à aucun soupçon, manifester son intention formelle de ne pas le quitter.

Après une crise terrible, la goutte de M. Préval disparut comme par enchantement; et le convalescent tint d'autant plus à reprendre ses promenades habituelles qu'il en avait été plus longtemps privé. Sa fille n'avait aucun prétexte plausible à opposer; elle accompagna son père, qui, dans la

pensée de lui complaire, — il connaissait ses préférences, — ne manqua pas de se diriger vers la tour.

Camille allait-elle revoir Nestor? Elle le craignait, et cependant elle espérait... Elle aurait béni la Providence de ne plus le rencontrer, et ce serait pourtant une cruelle déception.

En toute prévision, elle s'était armée de toute la force de caractère possible, et un masque glacial devait cacher ses appréhensions ou ses joies intérieures. Elle-même ne se rendait pas compte de ses sentiments réels.

M. Préval et sa compagne suivirent le sentier habituel; ils échangèrent le salut cérémonieux ou amical avec les personnes de connaissance qui les croisèrent. Rien autre.

Le convalescent prit place sur son banc habituel, au pied de la tour, Camille s'assit à côté de lui.

Était-elle satisfaite? qui pourrait l'affirmer. Malgré elle, peut-être, ses regards interrogeaient l'horizon aux alentours; ils se portèrent deux ou trois fois vers l'habitation où elle avait vu pénétrer M. de Graville, et qui devait être la sienne. Tout semblait annoncer qu'elle était habitée, mais personne sur le seuil.

— Eh bien! mignonne, fit M. Préval après quelques instants de silence, tu ne fais pas ton ascension habituelle au belvédère? Va, ma fille, je ne me suis jamais mieux porté depuis quelques années. Allons! quitte-moi quelques minutes; en descendant, tu me diras si la perspective de nos Pyrénées est toujours admirable.

Camille fit son ascension. Arrivée au haut de la plateforme, elle s'accouda à sa place habituelle, en face la villa Bellevue.

Elle n'y était pas depuis une seconde qu'une des fenêtres de la villa s'ouvrit, et Camille reconnut, malgré le lointain, Nestor la contemplant. Sa venue était donc guettée, et la

prudence avait seule empêché M. de Graville de se montrer à M. Préval.

Camille ne fut point surprise de cette brusque apparition; elle s'y attendait, et, quoiqu'elle en eût, son premier sentiment fut une joie sincère et un remerciement mental pour celui qui ne l'avait point oubliée, qui l'avait probablement constamment cherchée depuis trois longues années, et qui se montrait toujours si réservé et si respectueux.

Les précautions prises par M. de Graville, la discrétion absolue dont il avait donné les preuves évidentes témoignaient de sa détermination à vivre incognito. Peut-être n'aspirait-il qu'à une chose, vivre non loin d'elle, la voir quelquefois. En effet, pour un cœur aimant, n'est-ce pas un commencement de félicité? Oh! qu'elle serait heureuse elle-même, s'il pouvait en être ainsi!...

Toutes ces pensées, ces espoirs tourbillonnaient dans la tête et dans le cœur de la jeune fille; elle s'y complaisait et s'y abandonnait... Enfin dix minutes s'étaient écoulées; elle releva la tête comme s'éveillant subitement au milieu d'un rêve délicieux, et après avoir jeté un dernier et prolongé regard vers Nestor, toujours à sa fenêtre, immobile, lui aussi; elle se retira, marchant lentement à reculons jusqu'à la première marche de l'escalier de la plate-forme; alors elle disparut.

Nestor avait-il vu, avait-il compris, ou plutôt avait-il deviné les regards, les pensées de Camille? C'est probable. A la dernière seconde, avant que Camille disparût, il avait porté la main sur son cœur et s'était incliné.

La jeune fille avait vu le significatif salut; elle aussi s'était légèrement inclinée, mais d'une façon imperceptible pour Nestor, surtout à raison de la distance.

Au retour, le général eut le caprice de prendre par un sentier qui, au moyen d'un léger circuit, côtoyait presque la villa Bellevue.

L'épreuve fut rude pour Camille; mais, si elle fut vue par Nestor, chose certaine, il ne se montra pas. Seul Ben-ob-al, une tête magnifique de nègre, apparut un instant sur le seuil, comme pour dire à Camille : « J'appartiens à M. de Graville. »

Le général remarqua le nègre.

— Tiens! fit-il simplement, la villa Bellevue est habitée.

Le rêve dans lequel s'était complue mademoiselle Préval, aimer et être aimée à distance,—puisque les événements humains avaient mis des obstacles insurmontables entre eux, — était également caressé par Nestor. Il lui apparaissait comme la somme la plus grande de bonheur qu'il pût espérer.

Une légende hindoue dit que les divers membres d'une famille sont solidaires les uns des autres, et que les fautes et les crimes des uns doivent être expiés par ceux dont le cœur est pur et les mains innocentes.

Sans doute cette légende n'était pas seulement un mythe indien, puisque son symbole mystérieux devait être une cruelle vérité pour Nestor et pour Camille.

Le premier était destiné à expier les crimes, les vilenies et les débauches de son père; la seconde semblait devoir être l'ange de rédemption obligé de souffrir pour l'expiation de la luxure effrénée et des sensuelles débauches de Pauline, sa sœur d'adoption.

Chesneau, comme tous les habitants d'Argelès, avait vu Ben-ob-al, mais sans y faire autrement attention. Il était à mille lieues de deviner en lui l'*espion* de Choisy-le-Roi, et, dans le cours de ses expéditions en Égypte et ailleurs, il avait assez vu de moricauds pour ne guère se soucier de celui-là. Il n'en était pas ainsi des autres habitants d'Argelès. On s'était beaucoup occupé et on s'occupait toujours beaucoup du nègre.

L'existence non mystérieuse, mais tout à fait solitaire et

réservée de son maître contribuait à augmenter une agitation de curiosité non satisfaite. Jeune, beau et toujours seul, le nouvel habitant de la villa Bellevue ne sortait qu'à des heures réglées, le matin de très-bonne heure, ou le soir après cinq heures, et toujours par des sentiers qui l'éloignaient de la ville. Personne ne savait son nom; affable et très-poli avec ceux qui le saluaient ou lui parlaient, il rendait les saluts et répondait le plus convenablement, mais aussi le plus laconiquement du monde, et d'un ton qui ne permettait guère à la conversation de se prolonger.

Cet état de choses durait depuis un mois et demi, et personne n'était plus avancé. Ben-ob-al venait chaque jour aux provisions, allait chez les marchands, achetait les meilleures choses, les payait et s'en retournait, le plus souvent sans même avoir desserré les dents.

Tout cela était intolérable, vraiment. N'oublions pas qu'Argelès, quoique chef-lieu d'arrondissement, ne compte guère aujourd'hui que 3 à 4.000 habitants, qui, en 1819, se réduisaient probablement à 2.000, tout au plus. A cette époque, les étrangers fashionables, avec domestique nègre, n'y abondaient point. Il y avait donc matière sérieuse à exercer toutes les langues de la ville. On n'y faisait faute.

La curiosité maligne eut bientôt un élément pour dégoiser à perte de vue.

Le maître d'hôtel où était descendu Ben-ob-al, lors de son premier voyage d'exploration, n'avait pas observé la discrétion de commande et obligatoire chez les personnages de cette honorable corporation. Le maître d'hôtel qui l'avait vu, reçu et hébergé en simple Indien, c'est-à-dire la peau bronzée et cuivrée, avait été tout étonné plus tard de le reconnaître dans le nègre dont les commères de la ville jasaient tant.

Il n'avait pas su garder cela pour lui. De là à se rappeler

que l'Indien-nègre l'avait questionné à l'endroit de M. Humbert Peyrekoade et de Chesneau, il n'y avait pas loin. Circonstance encore aggravante, l'étranger, maître du nègre, l'avait également questionné à propos des mêmes personnages. Le maître d'hôtel raconta tout.

Dans les temps, on avait jasé un tantinet, lors de la venue inopinée de l'ex-général, s'installant en toute hâte dans ce pays, sous un nom qu'on soupçonnait n'être pas le sien; mais Chesneau était prêt à mettre flamberge au vent, ou tout simplement à rosser d'importance le premier venu qui aurait eu l'air de trop se préoccuper de ce qui ne le regardait pas. De plus, les façons affables et distinguées du nouvel habitant, les grâces de sa jeune fille, avaient bientôt captivé tous les cœurs, et on finit par ne plus s'occuper d'eux.

La confidence du maître d'hôtel raviva le tout.

Qu'était-ce donc que ce jeune étranger dont le domestique, de cuivré, était devenu subitement noir foncé? Il connaissait bien certainement M. Humbert Peyrekoade, sa fille et Chesneau, puisque ledit cuivré-noir s'en était spécialement informé, et cependant on ne l'avait jamais vu entrer chez M. Humbert... De là, matière à conjectures.

Chesneau ne pouvait tarder à avoir vent de quelque chose. En effet, un de ses clients, un certain matin, tout en assistant au ferrage de son cheval, alors que le noir profil de Ben-ob-al se dessinait an détour d'une rue, profita de la circonstance pour tâcher de savoir quelque chose.

— Dites donc, père Chesneau, fit-il, connaissez-vous par hasard ce moricaud qui détourne là-bas, en face de M. Benoît?

— Et d'où diable voulez-vous que je le connaisse? repartit le maréchal sans seulement lever les yeux.

— Mais il paraît qu'il vous connaît, lui, ainsi que M. Humbert, votre ancien chef.

— Comment! il paraît qu'il me connaît ainsi que M. Hum-

bert! répéta Chesneau devenu attentif en regardant son interlocuteur en face; comment ça, monsieur Blancadou?

— Mais oui, père Chesneau, au rapport du moins du maître d'hôtel du *Soleil*. Et le plus cocasse, ajouta-t-il, c'est que le moricaud en question ne serait pas plus nègre que vous et moi. M. Jeanneton dit l'avoir vu couleur de cuivre. Cela vous met-il sur la voie, père Chesneau?

Celui-ci ne répondit rien, ou du moins rien de significatif. Il ne lui plaisait pas de continuer le dialogue.

Ce pouvaient être cancans de petites villes, mais ce pouvait être aussi une piste importante qui lui était dévoilée.

Instantanément, il s'était rappelé la face cuivrée qui les avait espionnés à Choisy-le-Roi, les affirmations du malheureux se débattant dans les filets de son épervier, criant à tue-tête qu'il venait pour sauver le général et non pour le trahir.

Chesneau avait connu l'intervention de M. de Graville fils, amoureux de Camille, dans la démarche faite par le colonel Bernideck.

Il savait que M. Préval continuait à garder l'incognito pour dérober sa fille aux poursuites possibles de l'homme qui l'aimait et qu'elle aimait.

Il n'y avait aucune impossibilité, — au contraire, — à ce que M. de Graville fils eût fait rechercher mademoiselle Camille.

Il y avait dès lors ample matière à réflexion et surtout à informations.

Chesneau n'y manqua pas. Deux heures après son dialogue avec le voisin Blancadou, il se trouvait nez à nez avec Ben-ob-al; il l'avait dévisagé, pour employer une locution populaire très-significative, et il avait parfaitement reconnu les traits de l'ancien *espion*.

Il y avait, dès lors, trop grande présomption que ses soupçons étaient fondés pour que l'honnête maréchal ne



continuât pas ses investigations de façon à en avoir le cœur net.

Dans la soirée, il erra un peu partout aux abords de la villa Bellevue, jusqu'à ce qu'il eût rencontré son habitant actuel. Il le reconnut parfaitement pour l'avoir vu rue de Verneuil, dans l'hôtel qui faisait face à l'appartement du général (l'hôtel de Graville). Il n'y avait donc plus de doute possible. M. le marquis de Graville était là, épiant et guettant mademoiselle Camille. Sa conduite, à l'égard du général prouvait qu'il n'était pas un gredin comme son père, mais il aimait; un amoureux est capable de tout : il fallait donc agir, et, avant tout, il fallait informer le général.

Tout ceci se passait précisément le jour même où, du haut de la tour de Montluc, Camille avait revu Nestor.

Le soir, ainsi qu'elle en avait l'habitude, Camille avait quitté son père en lui donnant le baiser filial de tous les jours, et l'avait laissé avec Chesneau.

Le général et son fidèle commensal étaient seuls. Le moment parut propice à ce dernier pour entamer la conversation sur un sujet pénible, et qui ne manquerait pas de susciter la colère de son général ; mais il le fallait...

— Mon général, fit Chesneau, y a-t-il longtemps que mademoiselle Camille est allée à la tour de Montluc ?

Préval fut presque interloqué de la question et surtout du ton bref et décidé par lequel elle était formulée.

— Mais, Chesneau, pourquoi cette question ? interrogea-t-il à son tour.

— Pardon, mon général, faites excuse; ayez l'obligeance de me répondre d'abord, je vous dirai le pourquoi après.

— Soit, Chesneau. Camille est venue aujourd'hui avec moi à la tour.

— Faites excuse encore, mon général, mais pendant votre maladie, croyez-vous que mademoiselle Camille y soit allée ?

— Que signifie cet interrogatoire, Chesneau, encore une fois ? répliqua le général qui commençait à s'impatienter. Tu sais bien que pendant un mois, Camille ne m'a pas quitté une seule minute.

— Je m'en doutais, mon général, mais enfin je ne suis pas fâché d'en être certain.

— Que signifie, Chesneau ?... Explique-toi carrément, et tout de suite.

— Voilà, mon général. Aujourd'hui, j'ai revu mon espion de Choisy-le-Roi, vous vous rappelez ?... de cuivré, il est devenu noir, voilà la seule différence.

— Que diable ! que signifie ce galimatias, mon ami ?

— Il n'y a point de galimatias, mon général, la chose est très-claire, *on* vous a recherché, *on* vous a retrouvé, et depuis six semaines *on* campe à une petite portée de canon d'ici.

— Mais qui, *on* ? T'expliqueras-tu une fois pour toutes, Chesneau ?

— Mon général, *on*, c'est le marquis de Graville, accompagné du moricaud qu'il nous avait dépêché pour nous surveiller à Choisy, devenu aujourd'hui noir comme de l'ébène; mais c'est bien lui, c'est bien eux, puisque j'ai vu aujourd'hui même le marquis de Graville près de son habitation à la villa Bellevue.

Chesneau aurait pu continuer longtemps encore sans crainte d'être interrompu. Au seul nom du marquis de Graville, le général avait été atterré...

Il ne craignait plus la haine ni les délations du père, mais le fils menaçait le repos de sa fille; c'était bien pis !...

Un orage s'amoncelait; en traits de sang et de turpitudes, les haines, les persécutions de M. de Graville le père apparaissaient au général; la rage du père épuisée ou devenue impuissante, c'était le fils qui intervenait, et d'une façon plus terrible et plus douloureuse encore... L'orage

éclata; le général en était venu au dernier degré de l'exaspération et de la colère. Il ne voyait que persécution et continuation de haine sous une autre forme, là où il y avait seulement amour; il oublia toute retenue et toute réserve.

— C'en est assez! éclata-t-il, il faut nous débarrasser, une fois pour toutes, de ces gens-là; il faut les tuer, ou qu'ils nous tuent. Mais nous les tuerons, Dieu sera pour nous!...

Chesneau crut entendre un cri étouffé; mais tout entier à essayer de calmer la fureur de Préval, il n'y prit pas autrement garde. La fenêtre du jardin était ouverte, celle sur la rue aussi; c'était probablement un enfant qui avait crié ou un gamin qui jouait.

— Mon général, fit-il, mon général, possédez-vous; il n'y a personne à tuer ici, ou tout au moins pas avant de s'expliquer. Pas plus que vous je n'aime les de Graville, mais, songez-y, il s'agit du fils ici et non de son gredin de père. Le fils aime mademoiselle Camille, c'est vrai, mais est-ce sa faute, et le cas est-il pendable ? Ne l'aimons-nous pas tous ? Vous la lui avez enlevée, il l'a cherchée, c'est vrai, il l'a retrouvée et il campe à cinq cents pas de nous, c'est encore vrai; mais tout n'annonce-t-il pas de sa part un respect et une discrétion absolue? Vous voulez le repos de mademoiselle Camille. Ne v'là-t-il pas un beau moyen de le lui donner que de vous battre en duel avec l'homme qui l'aime et qu'elle aime peut-être encore... D'abord il ne se battrait pas, il quitterait plutôt le pays. Eh bien! il faut tâcher qu'il le quitte sans bruit et sans scandale, avant que mademoiselle Camille ait pu soupçonner sa présence. Ceci me regarde, mon général. Ne vous en mêlez pas... Vous savez si j'aime mademoiselle Camille... laissez-moi faire... je vous en prie, mon général...

Chesneau, contre son habitude, parlait aussi longuement, parce qu'il s'était aperçu qu'en l'entendant le général semblait devenir plus calme; ses traits se détendaient peu à

peu, et Chesneau n'avait pas fini qu'à la surexcitation nerveuse trop exaltée avait déjà succédé la réaction forcée chez tous les corps débilités. Préval était devenu sombre, abattu, sans énergie, et ce fut d'une voix à la fois brisée par la fatigue et par l'émotion qu'il articula faiblement :

— Je ferai mon possible pour rester calme ; je m'en rapporte à toi, mais agis promptement, mon ami.

XV

Résolution et résignation sublimes.

Le lendemain matin, Camille, ainsi qu'elle le faisait fréquemment quand son père n'était pas alité, assista à la messe de huit heures. Sa messe entendue, et Dieu seul sait avec quelle sainte ardeur elle le pria, elle se dirigea tout droit vers la tour de Montluc. Elle parvint bientôt au sentier suivi habituellement pour s'y rendre

A cause de l'heure matinale, elle était seule, tout à fait seule ; pas un autre promeneur ni citadin à l'horizon. Si, cependant ; le nègre de la villa Bellevue était sorti de l'habitation presque au même moment qu'elle avait apparu dans le sentier. Tous deux marchant d'un pas à peu près égal, ils se rencontrèrent à quelques mètres de la tour que Ben-ob-al avait dépassée. Arrivé à deux pas de Camille, le nègre l'implora du regard...

Elle, sans s'arrêter, sans dire un mot, d'un geste imperceptible, elle montra la plate-forme de la tourelle, et elle sembla commander : « Allez ! »

Ben-ob-al avait compris. Sans saluer, sans s'incliner, il

fit volte-face, et, sans paraître hâter le pas, deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il avait rendu compte de sa mission à son maître.

Nestor sortait à son tour de la villa en même temps que Camille s'engageait dans les replis tortueux du sentier de la tourelle.

Elle n'apparut point au parapet de la plate-forme.

Au haut de la tour était un espace de quelques mètres carrés où étaient rangés des bancs circulaires en pierre pour les ascensionneurs fatigués ou ne voulant pas s'exposer à la brise qui, presque constamment, soufflait avec violence sur la plate-forme. C'était là que s'était arrêtée Camille, attendant...

Elle était pâle, horriblement pâle ; ses yeux fatigués, aux orbites bleuies, décelaient l'insomnie, les luttes et les angoisses de la pensée. La souffrance et la douleur, mais aussi la résolution, étaient gravées en traits énergiques sur toute sa physionomie ; sa contenance ne les démentait point.

Camille n'attendit pas longtemps ; Nestor apparut près d'elle.

Nestor était aussi pâle que Camille, peut-être plus ému, et certainement avec une contenance moins décidée. Il ne savait pas...

En l'apercevant debout, son premier mouvement fut de mettre genou en terre et de lui prendre respectueusement la main sans dire un seul mot. L'émotion le paralysait.

Ce fut Camille qui rompit le silence.

— Veuillez vous relever, monsieur le marquis, et m'écouter...

Le charme était rompu ; Nestor avait recouvré la faculté de parler.

— Que vous êtes bonne, mademoiselle, oh ! oui, que

vous êtes bonne de me permettre de vous dire de vive voix combien je...

— Monsieur de Graville, interrompit nettement la jeune fille, c'est la première et... la dernière fois probablement que j'ai l'honneur de m'entretenir avec vous ; je ne veux ni ne dois entendre aucune protestation d'une affection à laquelle je crois. Un seul mot de plus, je ne l'entendrai pas.

— J'obéirai, mademoiselle, répondit Nestor en restant incliné, attendant respectueusement que Camille voulût bien continuer.

— Vous le savez, monsieur, fit-elle après un silence de quelques secondes, avec des pleurs dans la voix, — le courage de la pauvre enfant était à bout, — vous le savez, une fatalité inexorable sépare à jamais dans ce monde deux cœurs peut-être faits l'un pour l'autre. Il ne faut pas lutter contre la fatalité, il faut se soumettre... Il faut vous résoudre à ne plus me voir... Il faut qu'aujourd'hui même vous quittiez Argelès et engagiez votre parole d'honneur de n'y jamais revenir.

— Ne plus jamais vous voir !... soupira douloureusement Nestor ; mais c'est mon bonheur ! c'est mon unique joie au monde ! Pourquoi me l'arracher ? Pourquoi ?...

— Pourquoi ? interrompit Camille dans une explosion de douleur et de sentiments qu'elle n'avait plus la force de contenir, pourquoi ? Parce que mon père connaît votre présence ici, parce qu'il veut que l'un de vous deux meure. Je sais bien que vous ne le tuerez pas, et je ne veux pas qu'il vous tue ; je mourrais avec vous.

Camille était transfigurée ; tout son corps frémissait, son sein était haletant ; l'amour en elle avait rompu les digues et semblait la posséder tout entière.

Ce ne fut qu'un éclair.

La vaillante jeune fille reprit bientôt possession d'elle-

même, mais elle était trop fière et trop sincère pour rétracter l'aveu qui lui avait échappé; elle continua :

— Je viens de vous dévoiler le secret de mon âme ; je vous ai dit ce que jamais je n'ai osé avouer, même à moi-même. Mon aveu me donne le droit d'être obéie de vous : je veux que vous partiez !

Nestor était agité par mille sentiments divers. La joie de se savoir aimé, la douleur d'une nouvelle séparation, les menaces de mort de M. Préval, la démarche de Camille, Camille elle-même, à ses côtés, dont il pressait les mains, tout cela si imprévu, si précipité; c'était pour lui un véritable chaos. Que répondre? que dire? quelle résolution prendre ?

Camille, qui lisait toutes ces incertitudes, tenait à en profiter.

— N'est-ce pas, mon ami, — et ce mot sur ses lèvres fut un poëme d'infinie tendresse; — n'est-ce pas, mon ami, vous partirez ce soir? Oh! comme je vous en serai reconnaissante !...

— Je partirai, fit Nestor subjugué, vaincu, je partirai ce soir, mais non sans espoir de retour.

— Jamais ! jamais !

— Mais puisque vous avez bien voulu me combler de bonheur en me disant...

— Je vous ai dit la vérité, marquis; sachez-la tout entière : en ce moment solennel, il ne doit y avoir nul mystère entre nous. Vous êtes le seul homme que j'aie regardé... je n'en verrai jamais d'autre... mais jamais je n'enfreindrai à cet égard les désirs de mon père, même lui n'étant plus. Entendez-vous bien, marquis? Dussé-je en mourir, jamais nous ne serons unis en ce monde, jamais ! Le moment fatal venu, si Dieu ne m'a pas encore appelée à lui, je ne lui en appartiendrai pas moins; libre de ma destinée, je prononcerai des vœux éternels. J'ai dit.

Elle écarta doucement de la main Nestor qui interceptait l'étroite sortie, puis elle lui donna un dernier regard et lui dit une dernière parole, un ordre :

— Vous partirez aujourd'hui.

Et, en apparence, calme, rigide, elle descendit le sentier menant à la route et se dirigea vers la maison paternelle, traversant les rues, rendant le salut aux uns et aux autres sans émotion apparente. Par quel effort de volonté, Dieu seul le sait !

Elle rentra et continua jusqu'au salon où son père témoignait déjà son inquiétude d'une absence prolongée, contraire à ses constantes habitudes. Là enfin ses forces défaillantes pouvaient l'abandonner ; en présence de son père, elle articula un seul mot :

— Il est parti !...

Et elle tomba évanouie dans un fauteuil, heureusement à sa portée.

Pendant une heure entière, Camille resta sans connaissance, tantôt insensible, tantôt suffoquant, tantôt délirant et prononçant des mots sans suite. Ses sentiments trop longtemps contenus, ses nerfs trop tendus payaient leur tribut à notre pauvre nature humaine. Enfin le calme revint peu à peu ; l'énergie de ce vaillant cœur triompha de sa faiblesse passagère, et sans attendre les questions de son père, Camille lui conta tout.

La veille au soir, au lieu de monter dans sa chambre, elle s'était assise sur le banc du jardin près de la fenêtre ; elle avait entendu les confidences de Chesneau, et la colère, les menaces de son père. Elle raconta simplement sa démarche matinale, son entrevue avec le comte de Graville et son assurance de son prochain départ.

— Si j'ai commis une faute, termina la sainte fille, pardonnez-la-moi, mon père ; j'ai cru bien faire et je souffre bien...

Non-seulement le général pardonna, mais il fit plus : comprenant l'immense sacrifice de son enfant, son existence et son cœur brisés, il pleura avec elle.

Le soir même, le marquis de Graville quittait Argelès.

Huit jours après, il s'embarquait à Bordeaux pour les Indes, toujours accompagné du fidèle Ben-ob-al.

Désormais Camille se livra encore plus exclusivement que dans le passé aux pratiques religieuses et au soulagement des malheureux.

Chaque jour, à la même heure — neuf heures du matin — à genoux aux pieds du divin Rédempteur, elle semblait, dans une longue méditation, implorer et recueillir les forces suffisantes pour lui rendre moins pénible le sacrifice qu'elle avait imposé à son cœur.

Si elle sortait, c'était pour assister aux offices ou pour, messagère de charité divine, visiter la cabane du pauvre, ou la couche de douleur des malades indigents.

Jamais elle ne retourna à la tour de Montluc.

XVI

Les suites d'un pari.

C'est le vendredi suivant, après la débauche de nuit à la villa d'Auteuil.

La *petite maison* est redevenue silencieuse.

Il est cinq heures du soir. Le temps est superbe.

Le duc vient de se lever : c'était une habitude constante chez lui de rester au lit une grande partie de la journée, quand le soir il partait en expédition amoureuse.

Le plus grand admirateur du cher duc eût été forcé d'en convenir, il y avait une légère différence entre l'homme se levant à cinq heures du soir, même après avoir dormi douze heures, et l'homme ayant une légère pointe d'ébriété, causant, riant et papillonnant à la lueur trompeuse de cent bougies.

En réalité et *en fait* cependant, comme on dit au palais, M. de Graville était parfaitement gris argenté ; les tissus de la peau étaient flasques et recroquevillés ; le teint était jaune, le visage ridé ; des plis au front, la *patte d'oie* à l'angle des yeux, le bord des paupières un peu enluminé sous des cils blancs, des rides au coin de la bouche. Il avait beaucoup de dents absentes, ce qui faisait que les lèvres avaient une tendance à rentrer, et que le menton, en s'accusant plus carrément, semblait prédestiné à tourner *en galoche*.

Dans le déshabillé, ou plutôt au naturel, et quand aucun miroir ne venait lui jeter à la face ses défauts physiques, le duc marchait un peu voûté ; ses membres étaient grêles, presque étiques.

Décidément la vie dégradante qu'il menait l'avait bel et bien stigmatisé d'un cachet indélébile. Il n'avait pas plus qu'un autre été exempt des ravages que produisent toujours les excès, même sur les organisations les plus robustes.

Mais quand le duc avait passé une heure au bain, et trois heures entre les mains de Lafraîcheur, que celui-ci l'avait massé, frictionné, lavé, teint, enduit, fardé, peint et maquillé ;

Quand il lui avait mis de fausses dents, qu'il avait employé du rouge, du noir, du blanc, des huiles, des pâtes, des pommades, des savons, des cosmétiques, des parfums, des odeurs, de la ouate et des baleines ;

Quand le vieux corps du viveur était paré comme une

marchandise frelatée, que les chairs avaient repris un peu d'élasticité, le duc pouvait encore tromper les gens myopes et pouvait passer pour un ancien beau.

M. de Graville, à cet égard, conservait toutes ses illusions.

Grâce à une mesure que nous conseillons sérieusement aux céladons sexagénaires, il pouvait se figurer être toujours jeune et bel homme.

Il avait fait enlever toutes les glaces de sa chambre à coucher et de l'un de ses *boudoirs*.

Le duc avait deux boudoirs, on saura bientôt pourquoi, l'un avec glaces et l'autre sans glaces.

Aussitôt levé, il passait dans le boudoir nº 1, où l'attendait Lafraîcheur, qui en eût revendu à Hébé, la séduisante déesse de la Jeunesse.

Lafraîcheur était plus qu'un valet de chambre : nouveau Robert Houdin, il eût su donner une apparence présentable à un cadavre de vingt ans.

Lafraîcheur, chez le duc, gagnait ce qu'il voulait.

Mais aussi il possédait les secrets les plus compromettants de son maître.

Tous les six mois, il demandait régulièrement au duc à s'en aller : le duc l'augmentait invariablement de cinq louis.

Il restait.

Lafraîcheur était chez M. de Graville depuis quinze ans. Qu'on juge si ses appointements et sa fortune étaient rondelets.

Dans le boudoir nº 1, le duc se confiait aux soins de Lafraîcheur. Celui-ci faisait alors de véritables prouesses de physique et de prestidigitation.

Après une séance de deux heures, aussi après une dînette, — deux plats choisis et apprêtés *ad hoc* par un chef de cuisine non moins émérite dans son genre que le valet de chambre, — le duc était méconnaissable.

Alors, la tête haute, les cheveux noirs et bien lustrés, l'œil en feu, le teint vermeil, le jarret tendu, il passait dans son boudoir nº 2, celui qui était orné de glaces.

Lafraîcheur suivait.

Là, le duc se contemplait dans son beau, et comme il ne se regardait jamais dans une glace avant sept heures du soir, ses illusions étaient persistantes.

— Je parais toujours jeune ; qu'en dis-tu, Lafraîcheur ?

— Et monsieur le duc l'est en effet, et je ne suis pas le seul à le penser, répondait le drôle avec un aplomb imperturbable.

Ce vendredi, le duc devait aller chez Pauline. Lafraîcheur allait avoir à se signaler.

Ce fut ce qu'il essaya de faire.

Son maître resta deux heures entre ses mains, et finit par se trouver si enchanté de lui, qu'il lui donna quelques louis à titre de gratification.

En effet, relativement, le duc était splendide quand il monta en voiture.

Dix minutes plus tard, le pair de France était rue de la Chaussée-d'Antin et frappait à la porte de Pauline.

Un domestique vint ouvrir.

— Madame ? dit-il au duc quand celui-ci l'eut interrogé ; madame n'est plus à Paris.

— Comment cela ?

— Elle est partie.

— Et où est-elle allée ?

— Dans le Midi.

— Tu sais où ?

— A peu près.

Le duc tira sa bourse ; il y prit de l'or qu'il remit au domestique.

Absolument le même système que M. de Graville fils

avait employé, dix ans plus tôt, avec la concierge de la rue de Verneuil, pour savoir ce que Préval était devenu.

Ce qui prouve qu'à Paris, avec un peu d'or donné à propos, on parvient à savoir tout ce que l'on veut apprendre, quand ceux à qui on s'adresse le savent, cependant.

— Ah ! tu sais où à peu près ?

— Oui.

— Eh bien ! où est-elle ?

— Aux eaux, répondit le domestique en glissant l'or dans sa poche.

— Aux eaux... mais où ? reprit le duc qui accompagnait toutes ses phrases d'un louis ou deux.

— Dans les Pyrénées.

— Quand est-elle partie ?

— Ce matin à neuf heures.

Le duc, par amour-propre, avait tellement de peine à croire à une mystification, qu'il continua son interrogatoire et sa distribution de pièces d'or.

— Dans quelles circonstances est-elle partie ?

— Madame est malade depuis longtemps.

— Au but ! au but, bélitre !

— Si monsieur le duc, au lieu de me donner une ou deux pièces d'or d'un coup, m'en donnait une douzaine, je serais moins laconique et il s'impatienterait moins, fit effrontément le Frontin.

— Drôle !

— Dame !

— Tiens, tu me plais, voici ce que tu me demandes.

— Eh bien ! monsieur le duc, madame est partie pour les Pyrénées, presque enlevée de force par son médecin, qui s'est refusé à lui laisser un jour de répit de plus à Paris.

— Et, avant son départ, ta maîtresse n'a rien laissé à mon intention, ni lettre ni recommandation ?

— Si, répondit le maraud avec une effronterie rare et voulant prouver sa reconnaissance des pièces d'or d'une façon quelconque. Si, madame m'a chargé de dire à monsieur le duc qu'elle partait pour les Pyrénées.

— Tu me l'as déjà dit. Mais où?

— Madame ne savait pas au juste, mais elle a affirmé que monsieur le duc saurait bien la trouver.

Le duc était-il mystifié ? ne l'était-il pas? Il ne savait trop qu'en penser, mais ses illusions et surtout ses désirs aidant, il prit le parti de croire à un cas de force majeure.

Dès le lendemain, il avait réuni ses parieurs, il leur avait expliqué le cas, demandé un délai de deux mois en offrant de tripler l'enjeu. On avait accepté, et le duc, enchanté, s'était juré de gagner son pari, quoi qu'il pût advenir.

Il ne soupçonnait pas la gravité de la maladie de Pauline; il croyait simplement à un état de fatigue auquel remédierait très-bien un repos de quelques semaines à la campagne, et il se promit de courir relancer l'intéressante pécheresse aussitôt après qu'il se serait procuré à peu près exactement les traces de son itinéraire, chose très-facile pour lui.

Pauline n'était point partie seule; son médecin l'avait accompagnée.

M. Bergeron était un de ces médecins qui, autant par amour de la science que par amour de la gloire, aiment leur profession et se dévouent pour leurs malades. Si pénibles que soient leurs travaux, si absorbantes et si remplies de tâtonnements que soient leurs études, ces hommes exceptionnels n'ont qu'une passion ; ils sacrifient leur existence à rechercher la vérité dans l'inconnu, à faire faire un pas en avant à la science qui les absorbe.

Le docteur avait vu dans la maladie de Pauline un de ces rares cas qui font la joie des grands praticiens, aussi bien que celle des médecins *écrivant*. M. Bergeron

appartenait à cette dernière catégorie; de plus, pour lui, un travail incessant était indispensable, et tout était sujet à étude.

Riche, et n'ayant qu'une clientèle peu nombreuse, — mais choisie parmi des *sujets* intéressants et non parmi les gens riches, — il avait tout abandonné, en priant un de ses confrères de le remplacer auprès de ses malades, pour s'attacher à son « *sujet*, » ne voulant plus quitter Pauline que guérie ou morte.

Le voyage l'avait extrêmement fatiguée; aussi, quand elle arriva à destination, prit-elle le lit qu'elle ne devait presque plus quitter.

On était au mois de juillet. Les Pyrénées, en 1825, ne jouissaient pas encore de cette réputation célèbre que lui ont donnée depuis les bains de Biarritz et les excursions à prix réduits; mais les eaux thermales de Cauterets, de Bagnères-de-Luchon, Amélie-les-Bains, les Eaux-Bonnes, et surtout les sites merveilleux et pittoresques dont le pays est accidenté, attiraient, déjà à cette époque et pendant la saison d'été, une foule de touristes, d'artistes, d'oisifs, de millionnaires et de chevaliers d'industrie, plante parasite et dangereuse pullulant fatalement partout où il y a agglomération d'oisifs riches.

Les malades prenant régulièrement les eaux étaient toujours en petit nombre, au milieu de cette société, aussi gaie que mêlée, curieuse et avide de plaisirs et d'intrigues.

A raison de la grande fatigue de sa malade, le docteur Bergeron ne voulut pas immédiatement la soumettre aux effets trop actifs des bains et des eaux thermales; il avait cru convenable de la faire *stationner* quelques semaines en un lieu propice, au grand air, au soleil et au milieu du calme. Il avait choisi Argelès.

Quand Pauline arriva à Argelès, elle était dans un état pitoyable.

Ce fut avec douleur que le docteur s'aperçut que toutes ses prévisions devaient se réaliser. Les attaques nerveuses de la jeune femme devinrent en quelques jours plus fréquentes, et si fortes, qu'elles étaient aussi effrayantes que des attaques d'épilepsie, dont elles avaient tous les déplorables symptômes.

Toutefois, quelques jours de repos et de calme calmèrent un peu les agitations et les spasmes de la malade.

Argelès est un des endroits les plus pittoresques des Pyrénées; l'air y est très-pur, la contrée agréable. Tout, jusqu'au costume des habitants, y est pittoresque et réjouit agréablement la vue. Aussi les malades, les convalescents et les promeneurs abondent-ils toujours, l'été, dans cette localité du pays béarnais.

Le hasard réunissait donc dans le même village Pauline, l'enfant prodigue, qui avait poussé l'ingratitude jusqu'à se soustraire à l'affection de ses parents nourriciers, et ces mêmes parents, qu'elle faisait chercher en vain, depuis si longtemps, afin de mourir auprès d'eux.

Mais le hasard, ce grand brouillon, devait opérer bien d'autres rapprochements à Argelès, et entre les personnages de cette histoire.

Tout en s'obligeant à entourer sa malade de ses soins les plus incessants, le docteur Bergeron se prometait bien de très-attentivement étudier, au point de vue médical, les eaux thermales des Pyrénées; ces études, qui étaient très-importantes à ses yeux, devaient l'obliger à s'absenter souvent d'Argelès; il comprit qu'il ne pouvait cependant pas laisser la malade seule un instant. Il chercha et trouva une garde-malade qu'il installa auprès de Pauline, qu'elle ne devait quitter sous aucun prétexte.

C'était une femme de cinquante et quelques années. Elle était étrangère au pays, qu'elle habitait depuis plusieurs

années, et où elle vivait dans un état de gène presque voisin de la mendicité.

Le chagrin, la misère, lui donnaient toutes les apparences d'une pauvresse. Elle paraissait beaucoup plus vieille qu'elle ne l'était, et sa figure douce, résignée et souffreteuse inspirait la compassion à première vue.

Si on l'examinait attentivement, on s'apercevait sans peine, à la régularité des traits, à à la finesse des contours, à l'éclat des yeux, que la vieille mendiante avait dû être très-jolie.

Elle parlait peu et avec un léger accent.

Elle n'avait pas cette hardiesse cynique du mendiant vagabond qui demande l'aumône comme une chose qu'il a droit d'exiger. Au contraire, elle était timide comme ces *pauvres honteux* que des malheurs indépendants de leur volonté ont précipités d'une position convenable dans une gêne dont ils comprennent qu'ils ne se relèveront jamais.

Toutes ces raisons avaient décidé le docteur Bergeron à donner la vieille mendiante pour garde-malade à Pauline.

Cette femme s'appelait Marie Winder; elle était d'origine saxonne, et s'entendait un peu en médecine.

Par quel hasard? nous le dirons. Ce fut, bien entendu une raison de plus pour le docteur de persister dans son premier choix.

Quoi qu'il en fût, Marie accepta l'offre du savant avec joie, autant par humanité pour soigner Pauline que par intérêt personnel.

Elle se rendit sur-le-champ auprès de la malade.

Afin qu'elle fût plus en état de soigner cette dernière, le docteur ne lui avait rien caché, quant à la gravité de l'état de la jeune femme, ni sur les causes qui avaient produit cette effrayante perturbation physique dont elle allait être témoin.

Marie n'était pas de ces malheureux dont le cœur se cristallise et s'endurcit au contact du malheur et de la misères Au contraire, elle se consolait souvent de ses chagrin. personnels en compatissant aux infortunes des autres.

Quand elle sut l'histo're de Pauline, elle se sentit toute disposée à l'aimer. L'expression de sa physionomie s'imprégna tout à coup d'une douce expression de commisération.

— La malheureuse! dit-elle. Encore une victime de l'amour! Si quelque lâche séducteur n'avait pas abusé de sa jeunesse et de son inexpérience, peut-être n'en serait-elle pas où elle en est.

« Moi aussi, j'ai été trompée, séduite, abandonnée, et Dieu ne m'a même pas donné la consolation de posséder mon enfant, de l'aimer et d'être aimée d'elle. »

La confraternité de malheur qui existait entre les deux femmes devait encore exalter le sentiment d'affection que Marie ressentait pour la malade; mais cette affection sympathique et comme instinctive s'accrut encore quand la garde eut vu et apprécié celle qu'elle était appelée à soigner

Malgré elle, elle s'attendrit sur les infortunes et les souffrances de cette femme, si belle, si jeune, si gracieuse, si bien faite pour jouir de la vie et briller dans le monde.

De son côté, Pauline accueillit parfaitement Marie Winder, et quelques jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle remerciait chaleureusement son docteur.

Comme beaucoup d'épileptiques, elle n'aimait déja plus à se trouver seule.

Avons-nous dit que ces crises d'hystérie se terminaient maintenant par d'affreuses contorsions épileptiques?

Hélas! il n'était que trop vrai.

Un malade ne se trompe jamais sur la valeur de l'affection et du dévouement de ceux qui l'entourent. Pauline ne put bientôt conserver aucun doute sur l'étendue de l'affection qu'elle avait inspirée à la garde-malade, vers laquelle elle se

sentait elle-même entraînée par une sympathie instinctive.

Le docteur Bergeron n'avait presque rien à faire auprès de Pauline; il comptait beaucoup plus sur l'air pur, la beauté du climat, et surtout sur la régularité d'une existence sans fatigue et surtout sans excès que sur les efforts de la science, non pour la guérir, mais pour adoucir les dernières semaines de sa protégée. Aussi s'était-il contenté d'ordonner un régime spécial auquel la malade devait rigoureusement s'astreindre; puis il commença à s'occuper sérieusement des courses et des études qui étaient également le but de son voyage.

S'il s'absentait d'Argelès, les deux femmes savaient cependant où il était, et, en cas d'événements graves, elles devaient lui écrire sur-le-champ pour le faire revenir auprès d'elles.

Malgré toutes les mesures prises par le docteur, la maladie de Pauline fit d'effrayants progrès. Sa position, au lieu de s'améliorer, ne fit qu'empirer avec une effrayante et terrible rapidité.

Les souffrances de la jeune femme augmentèrent.

Le docteur était absent. A tort ou à raison, Pauline s'imagina que le traitement et les médicaments que le docteur lui faisait prendre étaient seuls cause des progrès du mal qui s'opéraient en elle. Elle ne voulut plus les absorber et s'opposa formellement à ce qu'on écrivît au docteur pour le rappeler.

— Je sens bien, disait-elle, que je suis perdue, qu'aucun remède ne peut me sauver, et je préfère mourir paisiblement et bientôt que de me droguer continuellement avec des médecines qui me répugnent à prendre et souffrir longtemps à petit feu.

— Mourir, disait Marie, vous si jeune! Allons donc! vous n'y pensez pas!...

— La vie n'a plus aucun attrait pour moi.

— Vous êtes riche, pourtant?

— Qu'importe la fortune, quand on ne peut en faire usage.

— Mais vous avez une famille?

— Non.

— Vos parents?

— Je ne les ai jamais connus.

— Mais votre pays?

— Je ne l'ai pas plus connu que mes parents.

— Vous avez donc été abandonnée par eux?

— Je ne sais au juste; c'est une singulière histoire.

— Dites-la moi, demanda Marie avec un vif empressement; je vous raconterai aussi mes malheurs, et peut-être, par nos mutuelles confidences, trouverons-nous la possibilité de nous consoler...

Pauline, par M. Préval, savait parfaitement comment elle avait été recueillie sur le champ de bataille d'Altenkirchen. Le général et le maréchal des logis lui avaient raconté cent fois cet épisode de sa vie.

Elle ne se fit nullement prier pour satisfaire le désir de celle qui la soignait. Elle lui narra le fait dans tous ses détails.

Marie l'écouta d'abord avec une profonde attention; puis, comme si l'histoire qu'elle entendait se fût rapportée à quelqu'un qui lui était personnellement attaché, cette attention se changea subitement en une vive émotion.

Elle pâlit, trembla, et des larmes obscurcirent ses yeux.

— Qu'avez-vous? lui demanda Pauline.

— J'ai... que... si...

La pauvre femme était si émue, qu'elle ne put ajouter un mot à ces trois monosyllabes qui sortirent comme autant de soupirs ou de sanglots de sa poitrine oppressée.

Pauline ne cessait, dans sa surprise, de l'accabler de questions. Marie finit par se remettre enfin et par recouvrer l'usage de la parole.

— Mon enfant, s'écria-t-elle, j'ai que j'ai tout lieu de croire que je connais votre famille.

Marie prenait des ménagements pour ne pas causer une émotion trop pénible et trop dangereuse à Pauline; mais à la façon dont elle regardait la malade, à l'expression de sublime tendresse qui se reflétait sur tous ses traits, il était facile de comprendre qu'elle en savait plus qu'elle ne voulait en dire.

— Comment! vous connaissez ma famille? dit Pauline.

— Oui.

— Et ma mère?

— Elle existe encore, et depuis trente ans elle vous pleure.

— Mais comment le savez-vous?

— Oh! c'est une terrible et lugubre histoire.

— Puisque c'est celle de ma mère, et que, par conséquent, elle m'intéresse à un haut point, il faut me la dire, Marie.

— Oui, une terrible histoire, reprit la garde-malade; car si dans votre vie il y a eu des malheurs, dans celle de votre mère il y a eu un crime, un crime affreux, commis par un autre que par elle.

— Vous m'effrayez!

— C'est cependant exact.

— Oh! dites-moi cette histoire.

— J'y consens.

— Mais ne me cachez rien.

— Non.

« Du reste, ajouta Marie Winder, je vous ai promis la confidence de mes malheurs, communs, je crois, à ceux de votre infortunée mère. Écoutez-moi donc. »

Les deux femmes, à leur insu peut-être, et obéissant instinctivement à la sympathie qui les poussait l'une vers l'autre, s'étaient prises les mains, qu'elles se serraient avec effusion.

XVII

Une lugubre histoire.

La garde-malade commença en ces termes :

— C'était en 1794. La République française était alors en guerre contre toutes les puissances de l'Europe coalisée, et elle chassait de son sein les prêtres et les nobles qu'elle accusait indistinctement, et peut-être avec raison, d'être la cause de tous ses embarras tant à l'intérieur qu'au dehors.

« Les princes français parents de l'infortuné Louis XVI s'étaient en partie retirés à Coblentz, où une foule d'émigrés les avaient suivis, les uns par attachement à la cause de la famille royale, les autres pour échapper aux fureurs du régime de la Terreur, qui s'abandonnait aux excès les plus coupables et les plus sanguinaires. Comme toujours en temps de révolution, bien des innocents étaient confondus avec les véritables coupables.

« Nous habitions Coblentz, ma famille et moi; j'avais alors dix-huit ans. J'étais très-liée depuis la plus tendre enfance avec celle que je suppose être votre mère, d'après ce que vous venez de me raconter.

« Votre mère, qui, comme moi, s'appelait Marie, était juste de mon âge et nous nous aimions comme deux sœurs.

« Elle était jolie, au point que tous les jeunes hommes, enthousiastes de sa beauté, la proclamaient la plus jolie fille de la ville.

« Marie, sans être coquette peut-être, était comme toutes les jeunes filles qui se savent jolies parce qu'on le leur ré-

pète sans cesse; elle était fière de sa beauté, et était loin de mépriser les louanges peut-être exagérées qu'on lui prodiguait continuellement.

« Bientôt elle fut remarquée par plusieurs des jeunes gentilshommes français qui avaient émigré à Coblentz comme je vous l'ai déjà dit. Sans doute la beauté de cette belle jeune fille produisit un effet particulier surtout sur un de ces jeunes seigneurs, car Marie, n'importe où elle allait, ne put bientôt plus faire un pas sans le trouver derrière ses talons.

« Il la suivait partout.

« Il était jeune, beau, noble, riche; il avait de très-grandes manières. De plus, il s'était acquis une certaine réputation de bravoure.

« Autant de qualités pour se faire plus sûrement et plus rapidement aimer d'une jeune fille sans expérience.

— Autant de moyens de séduction, ajouta Pauline

— Oui, autant de moyens dont la plupart des hommes sont toujours disposés à abuser lâchement.

— Continuez votre histoire.

— L'émigré s'y prit tant et si bien, qu'il s'arrangea de façon à accoster un soir celle qu'il avait remarquée depuis longtemps.

« Elle était seule et toute disposée à l'écouter.

« Le marquis lui parla d'amour, — c'était un marquis; — il lui dépeignit la passion qu'il éprouvait en termes chaleureux.

« Une pareille déclaration ne pouvait qu'être agréable à la jeune fille. Émue, transportée, elle ne répondit pas, mais son silence était plus éloquent que toutes les paroles qu'elle eût pu prononcer.

« Le marquis comprit qu'il était aimé.

« C'était plus qu'il ne lui en fallait pour ne pas craindre

de pousser immédiatement aux dernières conséquences la connaissance de cet aveu.

« Que lui importait en effet l'amour de la eune fille, pourvu qu'il séduisît cette dernière? Il s'inquièterait bien peu des suites...

« Pourvu que sa passion et son amour-propre fussent satisfaits...

— Le lâche! s'écria Pauline.

— Taisez-vous, enfant! vous ne savez pas qui cela peut être...

— Qu'importe!

— Tais-toi, je t'en prie, fit Marie en parlant à la malade avec une extrême douceur, quoique dans un élan tel, qu'elle ne se rendait pas compte de la forme insolite de son exclamation.

— Enfin, qu'arriva-t-il? demanda Pauline surprise.

— Ne le devinez-vous pas? Est-ce que dans de telles circonstances une sorte de fatalité, qui semble être toujours aussi inexorable, ne s'attache pas aux faibles et malheureuses femmes?

— Oh! oui, c'est vrai, vous avez raison; j'en sais quelque chose.

— Le marquis, comme tous ses pareils quand l'occasion se présente, promit ce qu'il n'avait nullement l'intention de tenir. Votre mère fut faible, la malheureuse. Elle commit la faute d'ajouter foi aux promesses mensongères de celui qui devait l'abandonner aussitôt qu'il la saurait compromise.

« Cet homme, ce séducteur devait être votre père.

— Son nom? fit impérieusement Pauline.

— Son nom... vous le saurez bientôt; laissez-moi continuer.

« Le marquis était un de ces hommes qui aiment les femmes par-dessus tout, et qui auraient, à la rigueur, tout

ce qu'il faut pour les rendre heureuses, s'ils n'étaient aussi inconstants.

« Ces hommes volages sont presque toujours bien doués par la nature, et l'on dirait en cela que, plus coquets que les femmes les plus coquettes, ils se font un plaisir de se faire admirer et placent leur amour-propre à s'acquérir une réputation d'hommes à bonnes fortunes.

« Votre père était marié, et il avait eu bien soin de ne pas l'avouer à votre mère ; sans quoi celle-ci lui eût sans doute cédé moins facilement, sachant qu'elle n'avait à espérer de son séducteur que la honte et l'abandon.

« Quand elle connut l'horrible vérité, il n'était plus temps... Dans un premier sentiment de désespoir, elle faillit se suicider.

« Elle allait sans doute mettre ce sinistre projet à exécution, quand elle s'aperçut qu'elle serait bientôt mère. Cette pensée, si cruelle pour un cœur honnête, de faire périr son enfant avec soi, la retint.

« Cependant elle avait presque la certitude du malheur qui planait au-dessus de sa tête.

« Quand elle annonça à l'homme qui l'aimait sans passion ni dévouement, mais seulement par caprice, qu'elle était enceinte, celui-ci feignit de la plaindre et de l'aimer davantage ; mais cette scène de haute hypocrisie, il ne la jouait que dans un seul but, afin de s'éviter une scène violente qui lui eût sans doute été désagréable.

« Marie ne devait plus le revoir.

« Le jour même le marquis quitta Coblentz, en écrivant à la jeune fille qu'il venait de perdre cette lettre désespérée, qui pouvait passer pour une atroce raillerie et une dernière insulte.

« Ma chère Marie,

« Un amour sans pareil nous a fait nous aimer, mais

une fatalité implacable nous sépare pour toujours. Je suis marié, tu le sais; je ne puis donc t'épouser ni être plus longtemps à toi, maintenant que tu vas avoir un enfant. Je suis véritablement désespéré, et, dans mon désespoir, je quitte Coblentz et cours à l'armée, où j'essaierai de me faire tuer. »

— Et le nom de cet homme dénaturé? demanda encore Pauline à sa garde-malade.

— Attendez... plus tard...

— Pourquoi?

— Attendez, vous dis-je.

— Mais enfin, que fit-il? Fut-il tué à l'armée?

— Ah! bien, oui! Sa lettre n'était qu'hypocrisie banale et égoïsme raffiné; il courait dès le lendemain après de nouvelles intrigues et de nouveaux scandales. Je vous ai déjà dit que votre mère ne devait plus le revoir, mais laissez-moi vous apprendre tous les malheurs de cette femme infortunée.

« Le père de Marie était un homme très-rigide, qui aimait son enfant, mais qui plaçait l'honneur avant les affections de famille. Ce caractère se rencontre fréquemment dans la Saxe, où les mœurs sont encore patriarcales.

« Il avait une si grande confiance dans la vertu de sa fille, qu'il ne supposa jamais ses relations avec le marquis. Au reste, comment eût-il pu concevoir quelques soupçons? il était docteur en médecine et n'était plus jeune; la science et quelques préoccupations politiques absorbaient tous ses instants; de sorte qu'il n'avait de temps à donner qu'à ses livres ou à des amis assez savants ou assez versés dans la connaissance des affaires pour le comprendre.

« Absolument absorbé par la science, il donnait peu d'attention à tout ce qui n'était pas de son domaine.

« Une jeune fille sans expérience et fort ignorante de

toutes choses devait avoir bien peu de mérite aux yeux d'un tel homme. Aussi Marie ne voyait-elle son père qu'aux heures des repas, et encore quelques instants seulement.

« Le docteur, qui était veuf depuis longtemps, était habitué à laisser sa fille remplir les devoirs de maîtresse de maison; il ne s'occupait jamais d'elle et la laissait en toute liberté vaquer aux soins du ménage, sans aucune espèce de contrôle. De sorte que Marie, n'étant nullement surveillée, avait pu, en sortant à sa guise, commettre la faute dont le marquis l'avait rendue complice, sans que personne chez son pere conçût aucun soupçon contre elle.

« Pareille insouciance de la part d'un père adorant pourtant sa fille et imbu des principes de l'honneur le plus rigoureux semble impossible. Je suis cependant absolument vraie.

« La misérable délaissée dissimula encore assez bien son état de grossesse aux yeux peu clairvoyants de son père.

— Un médecin, pourtant! fit Pauline.

— Certainement c'était un témoin dangereux; mais, je vous l'ai déjà dit, la pensée du docteur était partout ailleurs que sur sa fille, dans laquelle il avait une foi aveugle. La regardait-il seulement?

« Il avait vraiment bien autre chose à faire.

« Toujours est-il que l'heure fatale approchait.

« Votre mère le sentait sans doute, et elle ne pouvait cependant rien pour approcher ou reculer cette heure de crise terrible. Parfois elle y pensait avec effroi et comme un condamné à mort appréhende l'heure qui le rapprochera du bourreau. Dans d'autres moments, elle désirait ardemment cette heure solennelle, afin que ses espérances se réalisassent.

« Elle espérait que son enfant la consolerait de tous ses malheurs. Quant à son père, Marie faisait de son mieux pour n'y point songer, elle craignait sa colère; mais elle

caressait l'espérance de le tromper jusqu'à la fin et qu'il ne s'apercevrait de rien.

« Cependant il était bien imprudent de supposer que les choses se passassent ainsi. Marie habitait une chambre contiguë à celle de son père, et ce dernier, indépendamment de ce qu'il avait le sommeil très-léger, travaillait une partie des nuits dans sa chambre à coucher. Une porte de communication vitrée servait à correspondre d'une chambre dans l'autre.

« Le moment fatal, la nuit arriva enfin.

« Vers les six heures du soir, Marie avait commencé à éprouver des douleurs très-vives, qui ne pouvaient lui laisser aucun doute sur leur cause.

« Elle prétexta une indisposition pour se retirer chez elle.

« A dix heures, et quoiqu'elle fût couchée, les douleurs devinrent si aiguës, qu'elle n'eut pas la force de les supporter sans laisser échapper des cris qu'elle chercha à étouffer en s'enfouissant la tête sous les couvertures et en se fermant la bouche avec ses draps.

« Quelques soupirs, quelques sanglots vinrent cependant éveiller l'attention du savant et le distraire de ses occupations. Sans se demander ce que ce pouvait être, mais bien convaincu que les soupirs et les sanglots qu'il avait entendus venaient de la chambre de sa fille, il se précipita dans cette chambre comme une tempête. Une seconde lui suffit pour se convaincre de ce qui arrivait.

« Quoique le coup qui le frappait fût terrible pour lui, d'autant plus terrible qu'il était parfaitement inattendu, il ne prononça pas un mot, pas un reproche, et s'assura froidement de l'état de sa fille, comme s'il eût été simplement un médecin appelé pour la circonstance.

« Dans la position où elle se trouvait, Marie souffrait trop pour penser à implorer le pardon de son père. Seulement

le calme effrayant de ce dernier l'épouvantait plus que ne l'eût fait sa colère. Elle craignait, car toutes les craintes, dans ces moments de folles terreurs, vous viennent à l'esprit, que son père ne songeât à faire disparaître l'enfant auquel elle allait donner le jour.

« Mais elle ne dit pas un mot.

« Comment, du reste, eût-elle pu exposer ses soupçons au vieillard ?

« N'eût-ce pas été provoquer un éclat, soulever la colère et l'indignation qui se lisaient dans les yeux du docteur, et compromettre le résultat de l'opération d'où dépendait le salut de l'enfant qui devait faire son bonheur à elle ?

« Cette scène muette entre le père et la fille avait quelque chose de navrant.

« Le vieillard avait parfois de ces éclairs de colère qui ne se trahissaient que par la contraction de ses traits et l'éclat de sa prunelle. On eût dit, à le voir, que, sous l'empire d'une folle terreur et d'une indicible angoisse, il ne pouvait se rendre compte d'un fait incompréhensible se passant sous ses yeux.

« Fort heureusement, le moment d'opérer arriva.

« Sans cela, une scène inévitable eût eu lieu. Longtemps contenue, elle eût éclaté absolument comme la foudre sort du nuage qui l'a trop longtemps renfermée.

L'opération se passa parfaitement et sans témoins. Le jour de son accouchement et dans la suite, personne dans Coblentz n'eût pu affirmer que Marie ne fût pas la jeune fille la plus vertueuse de la ville.

« Aussitôt qu'il eut l'enfant entre les mains, le docteur, sans se soucier de ce que sa fille allait devenir, s'enfuit précipitamment en cachant son précieux fardeau.

« Pendant quelques jours, il n'adressa pas la parole à sa fille épuisée de fatigue. Il la soignait en silence, affectant

même de ne pas la regarder autrement que pour examiner la marche de la convalescence.

« Qu'était devenu son enfant?

« Marie l'ignorait; elle n'osait en ouvrir la bouche à son père irrité; ses yeux suppliants l'interrogeaient en vain. Le vieillard, je l'ai dit, affectait de ne pas la regarder.

« Enfin, un jour, — il y en avait huit qu'elle était accouchée, — Marie, n'y tenant plus, se hasarda à interroger son père d'un regard et de ces deux seuls mots :

« — Mon enfant?... »

« Le vieillard ne lui répondit pas, si ce n'est au bout de cinq minutes, après une inspection minutieuse, comme médecin, pour lui dire :

« — Vous êtes hors de tout danger; vous pourrez maintenant vous passer de mes soins. »

« Il sortit.

« Il resta huit jours sans revenir.

« Quand il réapparut, il était encore plus froid, plus sérieux que précédemment et toujours aussi irrité.

« Marie était à bout de courage et de résignation :

« — Mon enfant! Rendez-moi mon enfant! cria-t-elle à son père aussitôt qu'elle l'eut aperçu.

« On eût dit que le vieillard ne l'avait pas entendue; il ne lui répondait pas; mais il la contemplait avec une pénible attention.

« — Est-ce bien là, se demandait-il, l'enfant que j'ai tant aimée et dont j'étais fier? Est-ce bien elle que j'entends me demander son enfant, quand je ne lui ai jamais connu de mari?

« Et le pauvre père laissa tomber sa tête dans ses mains; il pressait son front avec ses doigts, comme s'il eût voulu y contenir une pensée qu'il sentait lui échapper.

« Cette douleur morne était affreuse!

« Pourtant il devait être inexorable et sans entrailles, ce

père infortuné qui n'avait jamais causé la moindre peine, qui, autant qu'il l'avait pu, s'était toujours fait l'esclave de ses moindres caprices.

« — Ton enfant!... » répéta-t-il en s'adressant enfin à sa fille, comme s'il n'eût pas compris le sens d'une pareille question.

« — Oui, mon enfant! mon père. Oh! je vous en prie... »

« Marie éleva des regards suppliants vers l'auteur de ses jours, qu'elle espérait fléchir.

« — D'abord, reprit le docteur, je vous défends de m'appeler votre père.

« — Oh! mon Dieu!... » s'écria la malheureuse.

« — Car vous n'êtes plus digne d'être ma fille.

« — Oh! retirez-moi, si vous voulez, votre affection, s'écria Marie en sanglotant; vous en avez le droit, mais rendez-moi mon enfant.

« — Non.

« — Comment! non?...

« — A une condition.

« — Laquelle?

« — Que tu me nommeras le misérable qui en est le père.

« — Jamais!

« — Je ne vous rendrai jamais votre enfant, alors.

« — Pourquoi voulez-vous pénétrer ce secret?

« — Peu vous importe!

« — Je dois cependant le savoir, mon père.

« — Vous ne saurez rien, répondit l'intraitable vieillard; je vous donne huit jours pour réfléchir. Dans neuf jours, il ne sera plus temps : j'aurai eu soin de faire disparaître l'enfant que vous me demandez, de façon à ce que vous ne le retrouviez jamais.

« — Vous ne ferez pas cela!

« — Je le ferai. »

« Marie connaissait la fermeté de caractère de son père. Il ne revenait jamais sur une décision sérieusement prise, quelle qu'elle fût. Elle crut devoir céder en cette circonstance, d'autant plus facilement qu'elle supposait que son père voulait agir dans le but d'un rapprochement entre le marquis et elle.

« Si je n'ai ni père, ni mari, ni parents à aimer, j'aurai au moins l'affection de mon enfant, » se disait la pauvre fille.

« Quand son père revint, les huit jours écoulés, pour chercher la réponse qu'il désirait, Marie lui nomma le marquis.

« — C'est bien, » fit le vieillard.

« — Et mon enfant?

« — Je vais vous le chercher. »

« Il sortit.

« Toutes ses mesures étaient prises à l'avance. Il ne devait plus revoir sa fille. Celle-ci l'attendit en vain; il ne revint pas.

— Mais que fit-il? demanda Pauline.

— Je ne l'ai jamais su; mais aujourd'hui, d'après le peu que vous m'avez raconté de votre propre histoire, voici ce que je suppose :

« Votre grand-père est parti de Coblentz avec vous, sans doute pour rejoindre le marquis, qui se battait dans les rangs de l'armée prussienne. Vous savez le reste mieux que moi.

— Oui, mais ma mère? demanda Pauline.

— Elle a été bien malheureuse.

— Où est-elle? Que fait-elle?

— A quoi bon vous l'apprendre?...

— Je veux le savoir.

— Pour que vous la méprisiez... pour que vous la maudissiez peut-être...

— Oh! jamais. Je me sens au contraire disposée à l'aimer de tout mon cœur.

La vieille femme se recueillit quelques instants; un combat intérieur semblait se livrer en elle entre le désir de parler... et un sentiment de réserve qui fut cependant promptement surmonté. Elle prit les mains de Pauline dans les siennes, les pressa fortement, et plutôt du regard ou du murmure des lèvres que de la parole, elle soupira :

— Eh bien! le docteur dont je viens de vous parler s'appelait Winder, et je suis sa fille.

Depuis longtemps Pauline s'attendait à cet aveu; cependant son émotion était au comble.

— Mais vous êtes ma mère, alors!

Et la malade faisait de vains efforts pour se lever et se jeter dans les bras deMarie Winder.

– J'ai tout lieu de le croire, quoique, à la rigueur, je n'en aie aucune preuve certaine; car rien ne m'atteste d'une façon positive que le vieillard près duquel on vous a trouvée sur le champ de bataille d'Altenkirchen était le docteur Winder, et que vous fussiez bien avec lui.

— C'est vrai, mais, dans le doute, laissez-moi croire que vous êtes ma mère, et, je vous en prie, soyez toujours convaincue que je suis votre fille. Nous nous aimerons tant!

— Oh! oui. Et la malheureuse mère — elle était bien la mère de Pauline — se précipita dans les bras de sa fille, sur son lit de souffrances. Elles restèrent longtemps étroitement embrassées.

Pauline oubliait ses douleurs.

Sa mère ne pensait pas que l'enfant qu'elle venait de retrouver d'une façon si inattendue était en quelque sorte condamnée à mourir par la science.

Toutes deux savouraient leur joie avec délices.

Marie Winder, nous l'avons déjà dit, habitait Argelès depuis plusieurs années, elle y vivait des dons de quelques

personnes charitables qui s'apitoyaient sur sa malheureuse position.

Parmi ceux qui avaient le plus compati à ses infortunes et l'avaient le plus généreusement soulagée, on citait le général Préval et sa fille.

Si, à Argelès, le général portait un nom d'emprunt, Chesneau avait conservé le sien. Marie n'ignorait pas que le général et le sous-officier avaient tous deux servi sous l'Empire et avaient fait la guerre en Allemagne.

Le premier moment d'enivrement que lui avait causé la joie de retrouver sa fille passé, elle pensa à se procurer des preuves qui constatassent indubitablement l'identité de Pauline.

L'idée lui vint que M. Humbert Peyrekoade pouvait avoir connu, au moins de nom, l'officier qui avait recueilli Pauline, qu'il pourrait sans doute donner quelques renseignements sur cet officier, qui lui-même fournirait peut-être les preuves qu'elle cherchait de l'identité de sa fille.

Cette conviction en tête :

— Mais, mon enfant, dit-elle à Pauline, dis-moi ce que tu sais de l'officier qui a été assez bon pour se charger de toi. T'a-t-il gardée, au moins ?

— Oui, puisque j'ai été élevée dans sa famille. Il m'a toujours traitée comme si j'eusse été sa fille.

— Mais tu sais son nom, alors ?

— Oui ; il s'appelait Raoul Préval.

— Mais comment l'as-tu quitté, s'il était si bon pour toi ?

— Je vais vous le dire, ma mère, et ma confusion en vous en faisant l'aveu sera ma première expiation.

Pauline fit alors l'odyssée complète du temps qu'elle avait passé chez le général, histoire que le lecteur connait. En parlant de sa fuite de la villa de Choisy-le-Roi, elle ne manqua pas de s'accuser de la plus noire ingratitude.

Elle dit aussi toutes les démarches qu'elle avait faites pour obtenir quelques nouvelles de ses anciens bienfaiteurs et le peu de succès de ces démarches.

— Alors tu n'as aucun renseignement sur le compte du général ?

— Aucun.

— Mais comment s'appelaient sa fille et le vieux domestique dont tu m'as parlé ?

— La fille s'appelait Camille, et le compagnon d'armes du général, Chesneau.

— Camille ! Chesneau ! s'écria Marie Winder en faisant comme un bond de joie et en pâlissant.

— Oui, Camille et Chesneau. Mais qu'avez-vous donc, bonne mère ? Vous êtes pâle et je crois que vous tremblez.

— J'ai... j'ai...

Marie Winder avait peine à surmonter son émotion, dont on comprendra facilement les motifs.

Elle pensait quelle joie elle allait causer à Pauline en lui donnant des nouvelles de tous ceux qu'elle avait tant cherchés.

Elle songeait également qu'elle allait sans doute aussi avoir les preuves qu'elle demandait.

— J'ai, dit-elle, que je connais probablement tes bienfaiteurs.

— Vous les connaissez ?

— Oui ; je sais où ils sont.

— Loin ?

— Non, ici, à Argelès.

— Oh ! je veux les voir.

— Je cours les prévenir.

Marie Winder allait sortir.

— Non, n'y allez pas, fit tout à coup Pauline avec une sorte de terreur.

— Pourquoi ? demanda sa mère étonnée.

Parce que, après ce qui s'est passé, je me sens indigne de reparaître devant eux.

— Je les connais; ils sont si bons qu'ils te pardonneront.

— Peut-être me pardonneront-ils la façon dont je me suis conduite vis-à-vis d'eux et la peine que je leur ai causée; mais je sais une chose qu'ils ne me pardonneront pas, qu'ils ne peuvent pas me pardonner.

— Laquelle?

— L'état d'abjection dans lequel je suis tombée. Oubliez-vous que depuis dix ans mon existence est celle d'une courtisane, ce que nous appelions gaiement autrefois une vierge folle? répondit Pauline avec ironie.

— Mais le sauront-ils?

— Eh! mon Dieu! ma maladie et mon médecin ne le leur diront-ils pas assez, et croyez-vous que le général laisse un ange comme sa fille... car Camille est un ange, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dans toute l'acception du mot.

— ... Eh bien! croyez-vous, dis-je, que le général laissera sa fille se mettre en contact avec un démon tel que moi, avec une femme méprisable que de vils excès ont rendue épileptique et poitrinaire, et que la maladie aura tuée sans pitié avant six mois.

— Oh! tais-toi! mon ange, tais-toi! reprit Marie Winder avec désespoir en prenant la tête de sa fille dans ses mains et en la couvrant de baisers.

— Mais, bonne mère, as-tu oublié ce que t'a dit le docteur?

— Il s'est trompé.

— M. Bergeron est bien savant, répondit Pauline en secouant tristement la tête.

— Il s'est trompé, te dis-je; et si moi-même je l'ai cru un instant, c'est que je ne savais pas que tu étais ma fille. Oh! non, tu ne mourras pas. Ne me dis pas cela, ne te désespère plus, car tu me déchires le cœur. Tu vivras. Est-

ce qu'une mère qui peut soigner son enfant le laisse mourir? Oh! non, je te sauverai, et, en suivant mes conseils et l'élan de ton cœur, tu redeviendras une femme honnête, un ange comme Camille; celle-ci, elle m'aimera,m'aidera à te transformer.

En parlant ainsi, Marie Winder accablait sa fille de caresses et de baisers.

Pauline, comprenant le mal qu'elle faisait à sa mère en parlant de sa maladie, eut la force de lui sourire.

— Oh! je me sens mieux, dit-elle en répondant aux marques d'affection qu'elle recevait.

— Tu vois bien? lui dit sa mère abusée par cette délicate supercherie, le miracle commence à opérer.

— Je le crois.

— Et puis, vois-tu, il faut que j'aille trouver le général.

— Oh! oui.

— Il pourra peut-être me convaincre que tu es bien ma fille.

— Ne le croyez-vous pas?

— Oh! si, mon cœur, crois-le bien, ne me trompe pas et n'a point besoin d'autre preuve pour t'aimer; mais une attestation authentique quelconque établirait ta position d'une façon plus régulière.

— Et vous croyez que le général a cette preuve?

— Je ne crois rien, je n'ose même rien espérer; je suppose seulement qu'il a pu trouver sur toi quelques papiers.

— Ce serait bien possible.

— C'est pourquoi il faut que j'aille le trouver. Ce n'est pas loin, je ne serai pas longtemps.

— Oui, allez-y...

Restée seule, Pauline pensa d'abord au bonheur qu'elle venait d'éprouver en retrouvant sa mère; puis ses pensées s'attristèrent encore.

— Ah! mon Dieu! murmura-t-elle enfin, j'ai bien péché

et tu es juste en me punissant; je ne me plains pas des souffrances que tu m'envoies avant de me précipiter dans la tombe, mais où je trouve que ta colère a été implacable, c'est parce que tu m'as rendu ma mère.

« Maintenant que j'ai goûté les charmes de son amour, que je suis certaine de retrouver tous ceux qui m'ont tant aimée autrefois, que je ne suis plus seule au monde, misérable que je suis, je tiens à la vie et il m'est bien pénible de mourir.

« Pour ma mère, pour me donner le temps de me repentir et de faire pénitence, oh! je t'en prie, ne me fais pas mourir.

« Mais à quoi bon te prier?

« Les souffrances qui me torturent ne me disent-elles pas que je t'implore en vain, que tu n'écoutes pas ceux qui, comme moi, ont toujours méconnu tes lois et méprisé tes commandements?

« C'est maintenant que je sens que ta puissance est grande et ta colère proportionnée aux fautes de ceux qui t'ont irrité contre eux.

« Mais que ta volonté soit faite! »

Pauline, en murmurant ces dernières paroles, empreintes d'une sainte résignation, laissa retomber sa tête sur ses oreillers.

Elle priait.

Tout à coup elle fut troublée dans sa méditation par un bruit de voix.

On eût dit celui d'une discussion.

Pauline prêta l'oreille pour chercher à reconnaître la voix de M. Préval ou de Chesneau, qu'elle attendait également.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction! Elle reconnut la voix du duc de Graville.

C'était bien en effet ce dernier qui discutait dans l'antichambre avec un domestique.

XVIII

Luxurieux point ne seras.

Le luxurieux débauché, plus encore dans le désir de satisfaire la passion que lui avait inspirée la belle pécheresse que par orgueil et pour gagner sa gageure, s'était, on se le rappelle, juré de retrouver ses traces et de la rejoindre.

M. de Graville ignorait combien Pauline était malade.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que, sûr de son fait, il arrivait en ligne droite à Argelès, et frappait à la porte de la belle inhumaine qui se riait de lui depuis bientôt dix ans.

— Madame ne reçoit pas, disait la domestique.

— Pourquoi ? criait le duc.

— Elle est malade.

— Elle ne l'est point pour moi.

La résistance de la domestique et l'insistance de M. de Graville allaient croissant.

Pauline, après avoir réfléchi quelques instants, sonna la domestique. Celle-ci parut.

— C'est M. le duc de Graville qui fait tout ce tapage? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Faites-le entrer.

Deux minutes plus tards le duc et la vierge folle étatient en présence.

On connaît les sentiments, sinon de haine, au moins de répulsion que professait Pauline Winder contre le duc de

Graville. La raison principale de ces sentiments antisympathiques était la haine terrible que le duc avait vouée au général Préval.

En apprenant l'arrivée du vieux débauché à Argelès, Pauline avait parfaitement compris les motifs qui l'amenaient dans les montagnes des Pyrénées.

« Il veut exiger, se dit-elle, la quasi-promesse que je lui ai faite à Auteuil. L'idiot! comment peut-il supposer que je l'aimerai jamais ! »

Si Pauline recevait le vieil Adonis, ce n'était donc pas dans le but de satisfaire les caprices amoureux de ce dernier. Elle attendait M. Préval, elle voulait le mettre en présence du duc et démasquer publiquement ce dernier.

Le sémillant Graville, qui était loin de s'attendre au mauvais tour que lui préparait Pauline, s'approcha du divan sur lequel elle était étendue toute habillée.

— Eh bien ! ma toute belle, fit-il en se dandinant aussi juvénilement que possible, me voici arrivé. Vous ne direz pas cette fois que la preuve d'amour n'est pas suffisante. Aussitôt que je vous ai sue ici, j'ai tout quitté pour vous suivre...

— Tout quitté! fit Pauline d'un ton moqueur et en interrompant le duc.

— Dame! puisque me voici, vous ne direz pas...

— Ce n'est pas une raison; moi, je crois que vous n'aviez rien de mieux à faire que d'agir comme vous avez fait.

— Expliquez-vous.

— D'abord Paris est insipide, l'été, et nous sommes en juillet. Vous l'avez quitté, très-bien. Les Pyrénées, dans cette saison, sont le séjour le plus agréable que l'on puisse imaginer. Vous y venez, rien de mieux ; mais je ne vois pas que je soie pour la moindre des choses dans tout cela.

— Alors vous prétendez que je ne vous aime pas?

— Parfaitement.

— Je vous le prouverai.

— Comment ?

— En devenant votre esclave le plus soumis, en mettant à vos pieds mon nom, mes titres, ma fortune.

— Et que me demanderez-vous en retour ?

— Un peu de cet amour et de ces faveurs que vous avez accordées à tant d'autres...

L'inqualifiable inconvenance avait échappé au vieillard qui se mordait les lèvres de dépit. Pauline fronça les sourcils et rougit, mais elle n'eut pas le temps de relever autrement la grossière impolitesse du duc.

On frappait à la porte. C'était bien certainement Marie Winder et M. Préval ; elle le pensa du moins.

— Cachez-vous dans ce cabinet, dit-elle au duc sans se demander pourquoi elle prenait cette mesure.

Le duc obéit.

A peine M. de Graville avait-il disparu que Marie Winder, le général Préval, sa fille et Chesneau firent en quelque sorte irruption dans la chambre de la malade.

— Tu es bien ma fille, mon enfant ! s'écria Marie en prenant Pauline dans ses bras ; il n'y a plus l'ombre d'un doute à conserver à ce sujet. J'avais raison de dire que le général pourrait fournir des preuves irrécusables.

— Quelles preuves ? demanda Pauline qui se sentait confuse en présence de ses anciens amis, qu'elle avait si singulièrement abandonnés.

De peur de rencontrer des visages irrités, elle n'osait tourner ses regards de leur côté.

— Quelles preuves ! s'écria Marie qui éprouvait le paroxysme de la joie. Vois-tu ce manteau que voici ? Eh bien ! je le reconnais, c'est bien le manteau de mon père, celui de ton grand-père ; et c'est dans ce manteau que tu as été trouvée enveloppée sur le champ de bataille d'Altenkirchen.

Je le répète, il n'y a donc plus de doute à conserver quant à l'identité de ta naissance; tu es bien ma fille.

La mère et l'enfant étaient en proie à l'allégresse la plus vive.

Ceux qui assistaient à cette scène la contemplaient avec un grand attendrissement.

Ce fut Marie Winder qui la première pensa à eux. Pauline était toujours retenue de se précipiter vers ses anciens amis par la crainte que nous avons dite.

— Eh bien! général, fit tout à coup Marie à M. Préval, ne direz-vous pas un mot à cette malheureuse enfant, à cette pauvre malade, qui dans sa confusion et son repentir n'ose même pas lever les yeux sur vous envers qui elle a eu tant de torts?

Pauline fit un mouvement pour se jeter aux genoux du général et implorer son pardon. M. Préval fit lui-même un pas pour se rapprocher de l'enfant prodigue, mais pendant que Chesneau mordillait sa moustache grise, dans laquelle une larme s'était glissée, mademoiselle Camille s'empara de son amie d'enfance :

— Ma sœur, mon amie, ma bonne Pauline! s'écria-t-elle avec la plus charmante effusion, qui parle ici de faute, de confusion, de repentir, de courroux et de pardon? Est-ce que, entre nous, il doit être question de tout cela? Est-ce que tu n'es pas toujours ma sœur, l'enfant de la maison comme moi? Demande plutôt à ce bon Chesneau si, toutes les fois que nous avons parlé de toi, nous ne l'avons pas fait pour déplorer ton absence et non pour t'accuser d'ingratitude. Oh! oui, va, nous t'avons toujours bien aimée et nous sommes bien heureux de te retrouver.

On devine la scène intime qui eut lieu, après une telle déclaration. Nous ne la dépeindrons pas.

Si la vierge folle se sentait mourir, elle avait la consola-

tion de se voir entourée de gens dévoués, d'amis vrais; et puis, sa mère n'était-elle pas là?...

Forte et courageuse en présence de ceux qu'elle aimait, Pauline ne parlait pas de ses souffrances, afin de ne pas attrister ceux qui l'entouraient, et comme elle était parfaitement belle toujours, ces derniers ne s'apercevaient plus du danger qui la menaçaient et qui était imminent.

Intérieurement, le mal faisait pourtant de rapides progrès.

Tout à coup, après une heure d'ivresse et d'épanchements, Pauline se souvint enfin du duc de Graville qui, enfermé dans le cabinet noir, devait trouver que la scène dont il était bien malgré lui témoin se prolongeait infiniment trop, si intéressante et si intime qu'elle fût.

Le nom du duc ni celui du général n'avaient pas encore été prononcés, de sorte que le duc pouvait aussi bien supposer M. Préval aux antipodes que M. Préval était en droit de l'y soupçonner.

Pourtant une simple boiserie séparait ces deux ennemis mortels.

Pauline avait subitement pris la main de M. Préval. qu'elle avait doucement attiré à elle, pendant qu'à deux pas d'eux Marie Winder, Camille et Chesneau discutaient les mesures à prendre pour que tous cinq pussent désormais vivre ensemble et ne former qu'une famille.

Ces trois derniers feignaient même de ne s'occuper que fort peu du vieillard et de la jeune femme.

Quoi qu'il vînt de se passer, quoique le général, en pardonnant, l'eût fait avec noblesse, grandeur et bonté, ils comprenaient que Pauline tînt à entretenir le général en particulier, afin de lui exprimer ses regrets et de lui donner quelque explication.

— Que me voulez-vous, mon enfant? demanda le général à Pauline.

Il était évident pour lui que la malade avait quelque confidence à lui faire.

— Vous connaissez-vous des ennemis, général?

— Ma foi! non, répondit M. Préval sans réfléchir.

Pour le quart d'heure, il avait oublié tout son passé de guerre et de politique. Du reste, il ne savait pas ce que M. de Graville était devenu; il était donc à cent lieues de penser à ce dernier, et, dans tous les cas, il le savait impuissant à lui faire aucun mal désormais.

— Cependant vous en avez.

— Moi!

— Oui, vous, et de très-dangereux, qui, s'ils savaient que vous vivez ici obscurément caché sous le nom de Humbert, chercheraient à vous nuire et y parviendraient sans doute facilement; car ils sont puissants.

Le général réfléchissait profondément, pendant que Pauline insistait avec opiniâtreté; il finit par deviner cette dernière et songeant à son ennemi mortel :

— Ne voudriez-vous pas parler d'un certain de Graville? demanda le général.

— Oui, de M. de Graville, duc et pair.

Pauline avait parlé à haute voix, de façon à être entendue du duc toujours enfermé dans le cabinet voisin; Marie Winder put donc très-facilement entendre la dernière réponse de sa fille.

Le nom de Graville lui produisit comme une violente commotion; elle tressaillit profondément; tous ses traits se contractèrent.

Elle revint brusquement près de sa fille.

— C'est toi, dit-elle à Pauline, qui viens de prononcer le nom de Graville?

— Oui, ma mère, mais qu'est-ce que tu as?

— Rien, répondit Marie Winder avec fermeté, — elle

s'était enfin remise de son émotion; — mais comment connais-tu ce M. de Graville?

— Je le connais simplement pour l'avoir très-souvent vu à Paris.

— Dis-moi au moins comment il est, son âge, ce qu'il fait. Enfin, dis-moi, je t'en prie, tout ce que tu sais de lui. C'est peut-être plus important que tu ne penses pour toi et tes amis.

— Vous y tenez? demanda Pauline.

— Oui, il le faut absolument.

— Pourquoi?

— Tu me demandes pourquoi, ma fille? — Eh bien! c'est moi qui vais vous dire à tous et en deux mots ce que je sais de cet homme, et ce que j'en sais est tellement affreux, dégradant, que je me crois en droit de dire du duc de Graville : C'est l'être le plus lâche et le plus misérable qui existe sur la terre, s'il vit encore.

— Il vit, dit Pauline.

La surexcitation de Marie Winder s'était subitement calmée. Elle n'ajoutait pas un mot, plongée qu'elle était dans un abîme de poignants souvenirs.

Le général semblait aussi recueilli.

— Votre ennemi mortel vit toujours, général, finit par répéter Pauline. Est-il aussi misérable que ma mère vient de le dire?

— Plus encore que vous ne pouvez tous le supposer. Écoutez-moi.

« En 1792, continua M. Préval, le duc, qui n'était alors que comte, se trouvait à Paris, forcé de se cacher pour échapper aux poursuites dirigées contre les gens de son parti. Un jour, il allait être pris par des forcenés qui le poursuivaient; un homme qu'il connaissait à peine fut assez généreux pour braver les mortelles fureurs des sicaires

afin de sauver le malheureux; il l'accueillit chez lui, et le cacha dans un asile sûr.

« Cet homme courageux avait une fille d'une admirable beauté; le comte en tomba violemment épris et chercha à la séduire. Ne pouvant y parvenir, il quitta son asile mystérieux, en prenant la lâche précaution d'y laisser ses papiers, qui pouvaient compromettre son bienfaiteur, qu'il voulait perdre afin que la jeune fille, restant seule, fût plus à sa merci.

— Le misérable ! dit Chesneau.

— Et cette jeune fille, c'était ta mère, Camille, reprit M. Préval; cet homme, ce misérable, comme l'appelle Chesneau, a fait, mon enfant, tomber la tête de ton grand-père sur l'échafaud.

— Que dites-vous ?

— Ne t'ai-je déjà pas dit qu'il voulait que ta mere restât seule, afin de pouvoir la séduire ? Il dénonça ton grand-père. On arrêta ce dernier; grâce aux papiers que l'on trouva chez lui, — ceux du comte, — il fut convaincu d'avoir donné asile à un noble. Condamné à mort, on l'exécuta.

— Oh ! mon Dieu !... s'écria Camille en laissant échapper un sanglot.

— Et la jeune fille ? demanda Pauline.

— Je l'aimais déjà ; je l'épousai après m'être battu contre le comte, que je laissai pour mort sur le terrain.

— Il ne l'était point, fit Marie Winder d'une voix sourde.

— Je le sais bien; il n'était qu'émigré. En 1815, je devais une fois encore savoir de quoi le duc de Graville était capable. Il fit tout son possible pour me faire fusiller comme agent bonapartiste.

Le général raconta ce qu'il savait du complot qui avait eu pour résultat de lui faire quitter Choisy-le-Roi.

Quand il eut fini :

— Mais toi, ma fille, que sais-tu du duc? demanda Marie Winder à Pauline.

– Je sais que c'est un être vil, débauché, qui m'a longtemps poursuivie de ses assommantes assiduités et que j'ai toujours souverainement méprisé et haï, parce que je connaissais le complot qu'il avait tramé, en 1815, contre le général.

— Tu dis que cet homme t'a poursuivie de ses assiduités! demanda Marie Winder avec une anxiété pleine d'effroi.

— Mais oui, de ses assiduités, reprit Pauline. Que voyez-vous d'étonnant à cela, puisque le duc faisait la cour à toutes les femmes?

— Bien, répondit Marie Winder, mais continue.

— Le fait que j'ai à vous raconter date d'hier. Il y a quinze jours, à Paris, le duc de Graville traitait plusieurs de ses amis dans une sorte de petite-maison qu'il possède à Auteuil. Je m'arrangeai de façon à me trouver au nombre des invités. Je voulais revoir cet homme pour lui arracher par tous les moyens possibles le secret de la retraite de M. Préval.

« En revenant de cette soirée, où je n'avais pu rien obtenir du duc, mes préparatifs de départ étant déjà faits, je quittai Paris.

« Ce matin, à la suite de confidences réciproques, ma mère et moi nous venions de nous retrouver; un instant je restai seule, pendant que ma mère était allée chez vous, général. Tout à coup un homme entre ici comme quelqu'un qui pénétrerait chez une personne chez laquelle il a le droit de s'introduire en maître.

« Cet homme, dont les avances m'irritèrent d'autant plus que je le hais, mit à mes pieds, dit-il, son nom, ses titres et sa fortune.

— Et cet homme, c'est M. de Graville? demanda le général en se levant d'un mouvement furieux.

– Et cet homme, c'était le duc? s'écria Marie Winder

dont l'exaspération et l'étonnement semblaient au moins égaler ceux de M. Préval.

— Oui, c'était lui.

— Mais qu'est-il devenu? reprit le père de Camille; où pourrai-je le trouver, pour le châtier comme il le mérite?

— Il n'est plus ici? demanda Marie Winder.

— Il est ici, dit froidement Pauline.

— Ici! s'écrièrent tous ceux qui assistaient à cette scène.

— Oui, ici.

— Où?

— Dans ce cabinet.

Pauline désignait du doigt la porte du cabinet où elle avait caché le duc et pair.

Le général voulut s'élancer sur la porte.

Marie Winder le contint.

- Modérez votre colère, général.

— Ce lâche est ici, et vous voulez que je ne le tue pas! s'écria le général devenu horriblement furieux.

— Je veux que vous attendiez.

— Quoi?

— Écoutez-moi.

— Parlez vite, cria le général, car si cela devait durer longtemps, rien ne m'empêcherait de vous broyer pour arriver jusqu'à cet homme que vous semblez vouloir protéger. Pourquoi? Expliquez-vous.

Chesneau et Camille contenaient M. Préval, sans quoi Marie Winder n'eût pu l'empêcher de briser la porte.

— Protéger cet homme, moi! fit Marie avec amertume.

— Mais alors, pourquoi intervenez-vous?

— Mais il faudrait que je sois folle.

— Comment?

— Protéger l'homme qui, émigré à Coblentz, m'a déshonorée, a fait mourir mon père de chagrin!...

L'émotion avait terrassé Marie Winder.

Elle était tombée anéantie sur un divan.

— Comment, un tel monstre serait mon père! s'écria Pauline, pendant que le général, sa fille et Chesneau s'empressaient autour de Marie Winder pour la faire revenir à elle.

. . . .

Marie Winder n'était pas évanouie, mais seulement en proie à un de ces accès de fureur dont la violence nous prive en partie de l'usage de nos sens.

Dix minutes plus tard, elle avait recouvré l'usage de la parole et s'était calmée.

Il ne fut pas nécessaire de lui rappeler rien de ce qui s'était passé.

- Oui, dit-elle, j'ai tout lieu de croire que l'homme qui est là est celui qui m'a lâchement trompée.

— Eh bien! alors, fit le général, raison de plus pour que... je lui fasse payer ce crime avec les autres.

— Non.

— Encore?

— Il faut que je le voie.

— Pourquoi? Abandonnez-le donc à ma colère plutôt.

— Il faut que je le reconnaisse, vous dis-je, que je m'assure qu'une ressemblance de nom ne fait pas mon erreur.

— Et puis, après?

— Quand j'aurai ouvert la porte de ce cabinet, que je l'aurai vu, reconnu, que je vous aurai dit : *C'est lui*, que je lui aurai craché au visage, vous le tuerez, si vous voulez.

— Et ce ne sera pas long, grommela Chesneau entre ses dents.

La violence de cette scène et les émotions terribles que Pauline éprouvait depuis quelques heures l'avaient terrassée; affaissée sur sa couche, elle était incapable d'aucun mouvement. Sans rien perdre de ce qu'elle voyait et enten-

dait, il lui était impossible d'intervenir d'aucune façon; elle était sans voix comme sans force.

Marie Winder s'était dirigée vers la porte du cabinet, qu'elle ouvrit.

Un spectacle effrayant s'offrit aux yeux des spectateurs.

Le duc avait entendu toutes les scènes que nous venons de raconter.

Ce qui s'était passé en lui, nous ne saurions le dire, mais il avait compris qu'il était perdu, que ceux qu'il avait tant outragés et tant fait souffrir seraient, à leur tour, sans pitié pour lui.

Il avait préféré la mort que d'affronter leur colère.

La chambre dans laquelle Pauline l'avait caché, et qui lui servait de cabinet de toilette, n'avait point d'issue sur le dehors.

Ne pouvant fuir, le sinistre vieillard s'était pendu. Une patère lui avait servi de gibet, une embrasse de rideaux avait fait fonction de corde.

Le duc avait eu une fin en tous points digne de son existence criminelle et orageuse.

Quand Marie Winder ouvrit la porte du cabinet, le duc rendait le dernier soupir; son corps s'agitait ou plutôt ses membres frémissaient, se crispaient et se tordaient dans les dernières souffrances de l'agonie.

La mort s'emparait de sa proie!

La créature semblait vouloir lui résister et se reprendre à la vie.

— L'infâme s'est rendu justice! Il a fait bien fait! s'écria Marie Winder.

Le noble duc de Graville, pair de France, n'eut pas d'autre oraison funèbre.

Pouvait-il prétendre à autre chose qu'à la malédiction de tous ceux qui l'avaient connu?

Peut-être pourtant ce grand coupable s'était-il repenti *in extremis.*

D'une main mal assurée, il avait crayonné sur le mur ces mots :

LUXURIEUX POINT NE SERAS !

C'était, sous forme de son testament, sa condamnation, mais aussi peut-être la preuve du repentir et le commencement de l'expiation.

Ainsi soit-il !

CONCLUSION

Une année s'était à peine écoulée depuis les scènes qui constituent la fin de ce récit, qu'au mois d'octobre, par une belle matinée, et vers les neuf heures, une chaise de poste bien attelée entra, au galop de ses quatre chevaux, dans Argelès, par la route venant de Bordeaux.

Sans s'arrêter à la poste aux chevaux, elle gagna le plus confortable hôtel de la ville.

Sans doute les voyageurs qu'elle renfermait étaient-ils arrivés à destination, puisque les chevaux de leur voiture n'étaient pas changés.

Aussitôt que la voiture fût arrêtée, un homme de trente à trente-cinq ans en descendit; il sauta lestement à terre et passa précipitamment devant son domestique nègre descendu pour lui ouvrir la portière.

Cet inconnu était vêtu avec une sévère élégance; il était en grand deuil.

Dans l'hôtel, il s'informa auprès du chef de l'établissement des résidences du général Préval et de Marie Winder.

Ses demandes, faites avec un vif empressement, semblèrent causer un certain embarras au Vatel Béarnais.

Il semblait aussi peu pressé de répondre que le voyageur avait hâte de l'interroger.

— Ne savez-vous pas ce que je veux vous dire? fit enfin le voyageur avec un geste d'impatience.

— Parfaitement, monsieur.

— Eh bien ! alors ?

— Si j'hésite à répondre à monsieur, c'est que je crains de lui causer quelque peine, surtout s'il connaît les personnes sur lesquelles il me demande des renseignements.

— Que voulez-vous dire ?

— Les nouvelles que j'ai à vous apprendre sont bien mauvaises.

— Parlez, de grâce ! expliquez-vous.

— Le général Préval que nous avons tous connu pendant dix ans, sous le nom de Humbert Peyrekoade, est mort il y a six mois d'une attaque d'apoplexie.

— Je le sais, interrompit l'étranger; mais sa fille ?

— Mademoiselle Camille, sa fille, qui était ici une véritable providence pour tous les malheureux, s'est retirée dans un couvent, où elle compte, dit-on, se faire sœur de charité.

— Que dites-vous ? s'écria avec émotion le voyageur qui pâlissait affreusement depuis qu'il était question de Camille.

— Je dis que les pauvres ont beaucoup perdu quand elle a quitté le pays.

L'inconnu était visiblement ému ; il s'appuyait au mur pour se soutenir. Il n'interrogeait plus le maître d'hôtel, et l'écoutait seulement avec une attention pleine de stupide étonnement.

— Si vous voulez de plus amples renseignements, continuait le Béarnais, adressez-vous à Chesneau, le domestique du général. Seul et inconsolable il est resté de ces tristes événements. Il demeure près la porte d'Espagne; tout le monde vous indiquera sa petite maison.

« Quant aux dames Winder, la plus jeune, qui est arrivée ici très-malade, s'en est allée de la poitrine huit jours après le général. Sa mère a disparu. Des bergers de la monta-

gne disent l'avoir vue errer comme une folle sur les rochers et dans les bois du pic du Midi.

— Connaissez-vous le couvent dans lequel s'est retirée mademoiselle Préval ? demanda le voyageur d'une voix étranglée.

— C'est à Lourdes, chez les sœurs de la Sagesse.

Le voyageur remonta aussitôt en voiture, et, sur son ordre, la chaise de poste reprit bientôt la route de Lourdes.

Le lecteur l'a sans doute déjà deviné, cet inconnu n'était autre que le marquis, devenu duc et pair, Nestor de Graville ; il avait appris en même temps, à deux mille lieues de là lors des événements, et par la voie des journaux, la mort de son père et les tristes circonstances de cette mort.

En débarquant, il avait également su la mort de M. Préval.

Il était aussitôt accouru à Argelès.

Nestor quitta Argelès sans même demander où était le cimetière, afin d'aller pleurer sur la tombe de son père, qui avait été enterré dans la petite ville. Il ne songeait qu'à Camille.

Arrivé à Lourdes, il se fit immédiatement indiquer le couvent des sœurs de la Sagesse.

Aucune raison ne s'opposait à ce que la novice reçût une visite, surtout celle d'un duc et pair.

Camille avait consenti à le recevoir au parloir grillé.

. . . .

Que se dirent ces deux nobles cœurs dans cette entrevue suprême ?

Quelles confidences se firent-ils ?

Qui le saura jamais ?...

Un quart d'heure après, Nestor, pâle, les traits mornes, décomposés, quittait le parloir en murmurant :

— Ah ! cette fois, c'est bien sans espoir... Tout est fini !

Camille, elle, avait suivi du regard Nestor jusqu'à sa

disparition. Sa volonté, son énergie, l'avaient soutenue jusque-là. Lui parti, hors de vue, elle trébucha, puis tomba évanouie en murmurant aussi :

— Tout est bien fini !...

Un mois plus tard, après avoir liquidé toute sa fortune, Nestor s'embarquait pour l'Amérique, sans esprit de retour.

Le même jour, Camille, grâce à une dispense spéciale, prononçait des vœux éternels.



FIN

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY


Digitized by Google

BONS AUTEURS A 1 FRANC LE VOLUME



HENRY DE KOCK

LES

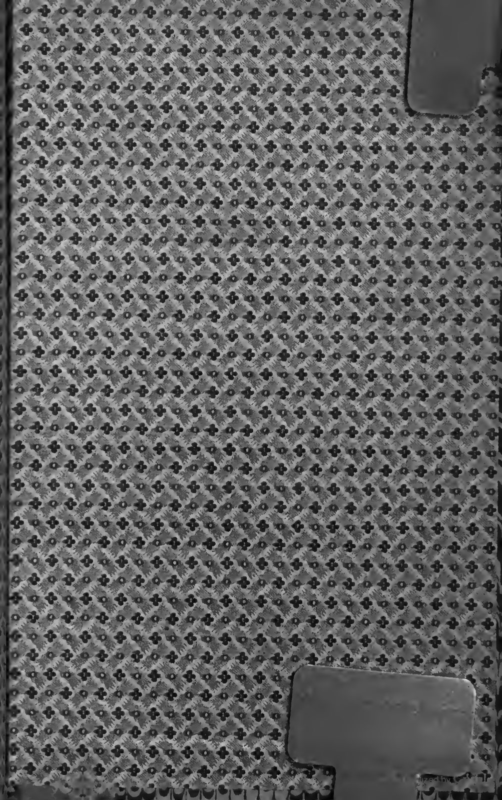
QUATRE BAISERS



PARIS
A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR
9, RUE DE VERNEUIL, 9

Étranger et par poste 1 fr. 25.






BIBLIOT